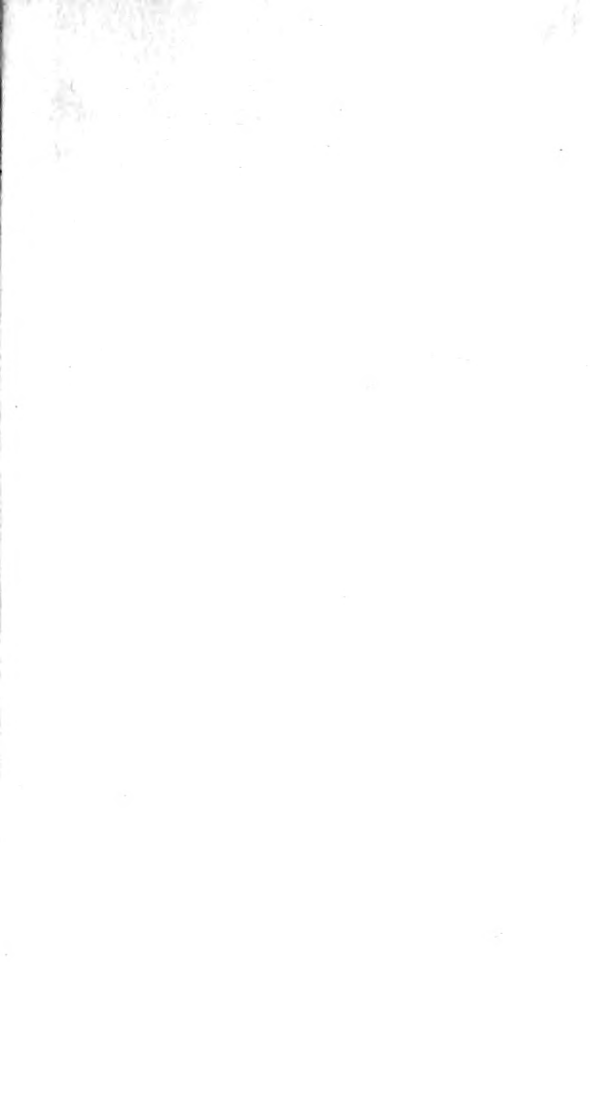




3 1761 04018 2578



Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa



24

LES ŒUVRES

DE MONSIEUR

D'ANCOURT.

TROISIÈME ÉDITION.

*Augmentée de plusieurs Comédies qui n'avoient
point été imprimées*

Ornées de Figures en taille-douce,
à chaque Pièce.

TOME SIXIÈME.



Imprimé à Rouen , & se vend ,

A PARIS ,

Chez la Veuve de **PIERRE RINOW** ,
Libraire , rue des Fossez S. Germain des
Prez , vis-à-vis la Comedie Française.

M. DCC. XXIX

Avec Approbation , & Privilege du Roi.



PIECES CONTENUES
dans ce sixième Volume.

COLIN-MAILLARD.

L'OPERATEUR BARRY.

**DIVERTISSEMENTS POUR LA
COMEDIE DE L'INCONNU.**

**DIVERTISSEMENTS POUR LA
COMEDIE DES AMANS MAG.**

LE GALANT JARDINIER.

**DIVERTISSEMENTS POUR LA
TRAGEDIE DE CIRCE.**

L'IMPROMPTU DE LIVRY.

LE DIABLE BOITEUX.

**SECOND CHAPITRE DU
DIABLE BOITEUX.**

**LE DIVERTISSEMENT DE
SCEAUX.**

PQ

1794

23

1729

116

COLIN-MAILLARD.

C O M E D I E ,

Représentée pour la première fois le 28.
Octobre 1701.



A C T E U R S.

Mr ROBINOT , *Tuteur d'Angelique.*

Me BRILLARD , *Tante de Mr Robinot.*

ANGELIQUE.

CLAUDINE , *Fiancée à Mathurin.*

MATHURIN , *Jardinier de Mr Robinot.*

ERASTE , *Amant d'Angelique.*

LEPINE , *Valet d'Erasle.*

LE BAILLY , *Cousin de Mr Robinot.*

Violons , Païsans & Païsannes.

La Scene est à Andresy.



COLIN-MAILLARD, C O M E D I E.

SCENE PREMIERE.

Mr ROBINOT , MATHURIN.

M A T H U R I N.

I A T I G U E' , Monsieur , vous devenez une marchandise bian rare , on ne sçau-
roit jouir de vous , vous arrivez le soir
à votre maison , & vous repartez drés
le lendemain.

Mr R O B I N O T.

Je reviendrai ce soir , mon enfant , je ne vais
qu'à deux lieux d'ici consulter un peu le Bailli
de Pontoise , mon parent , & mon ami , sur une
petite affaire dans laquelle tu me feras aussi be-
soin.

M A T H U R I N.

Acoutez , si c'est pour faire du mal à quelqu'un ,
quoique je ne soions pas Bailli , j'ons pour le moins
autant de malice.

Mr R O B I N O T.

Je n'en doute pas.

M A T H U R I N.

Vous resterez ici queuque temps de ce voiage

peut-être ? Je crois , Gaiieu me pardonne , qu'ous n'y avez pas bouré le pied depuis que nôtre minagere Thomasse & Madame Robinot sont trépassés ?

Mr R O B I N O T.

Non , Mathurin. Cette mort m'a laissé tant d'affaires.

M A T H U R I N.

La brave femme que c'étoit que vôtre défunte ! On ne s'ennuioit pas avec elle. Oh ! pour ça oui , c'étoit un vrai boure-en-train. Je voudrois qu'ou l'eussiais vûe , quand elle étoit ici avec ses bons amis , qui étoient aussi les vôtres dà ; car y beuvions tant à vôtre santé... Ma défunte & moi , qui étoit une malaine bête , disoit comme ça que ce n'étoit pas par amitié qu'ils y beuvient , qu'ils se gaborgient de vous , qui s'en moquent : mais mon opinion à moi , c'est qu'ils y allions tout à la franquette ; & une marque qu'ils n'y entendaient point de finesse , c'est qu'ils n'y beuvions jamais qu'ils ne fussions saouls.

Mr R O B I N O T.

Ne parlons point de cela. Vois-tu , ce qui est passé est passé , mon pauvre Mathurin. La mort efface tout , & je ne prens sur mon compte que le present : du reste , je suis un bon humain qui aime la paix & la tranquillité , & j'ai toujours regardé une femme moi , comme un mal nécessaire , comme une de ces choses dont on ne sçauroit se passer dans la vie , & qu'il faut prendre bonnes ou mauvaises.

M A T H U R I N.

Morgué que c'est bian dit ! Cette Mademoiselle Angélique que vous avez amenée avec vous de Paris , Monsieur , n'est-ce point queque mal nécessaire que vous aurais envie de prendre ?

COMEDIE.

5

Mr ROBINOT.

Cette jeune enfant qui est là dedans auprès de ma tante ? est-ce que tu ne l'avois pas encore vûe ? (ha ! non à propos elle étoit au Couvent.) Oh bien cette aimable personne est sous ma tutelle , mon cher Mathurin , & de son tuteur je vais devenir son mari. Mais dis-moi un peu toi , cette jeune p^{ai}ssanne avec laquelle je t'ai surpris tantôt causant dans la grange , hé , plaît-il ?

MATHURIN.

Claudine , Monsieur :

Mr ROBINOT.

Claudine soit.

MATHURIN.

C'est un mal nécessaire que je me baille itou , Monsieur Robinot.

Mr ROBINOT.

Oui dà.

MATHURIN.

Oh parguene ce n'est plus un secret , je sommes déjà prom's l'un à l'autre , & j'avons fait des façons de fiançailles. C'a se rencontre à merveille , & il m'est avis qu'il est bien juste , quand vous nous baillez une maitresse , que je vous baillions itou une Jardiniere.

Mr ROBINOT.

Oui , tu as raison , & je suis ravi que cela se rencontre ainsi , ce sera une compagnie pour Angelique. Comme elles sont de même âge , elles joueront ensemble à mille petits jeux , dont il faut quelquefois occuper ces jeunes personnes-là , afin de les distraire d'autres choses.

MATHURIN.

Oh ! morguene oui , il faut de l'occupation à la jeunesse.

Mr ROBINOT.

Croirois - tu bien , tout barbon que je suis , que je passe quelquefois des heures entieres , avec

6 COLIN-MAILLARD.

mon petit domestique , à jouer à Colin-Maillard avec elle ? cela la divertit , cela la divertit : surtout lorsque je fais Colin-Maillard moi , elle saute , elle rit , elle gambade , elle est dans une joie qui n'est pas concevable.

MATHURIN.

Je le crois morgué bian. Les filles & les femmes ne sont jamais plus aises que quand leurs pères ou leurs maris faisoit les Colin - Maillard avec elles , & je crois que c'est pour ça , Guieu me pardonne , que ma défunte à moi m'affectionnoit tant : stantpendant je n'aimois pas trop ce jeu-là , voiez-vous ; & il me souvient d'un jour , que par complaisance pour le vieux Seigneur de notre Village , allé , li & moi , avec une demie douzaine d'autres , j'y jouions tretous par ensemble : je n'avois morgué pourtant pas les yeux si bian bouchés , que je ne visse venir le jeune Lucas , qui se glissit tout tellement aux environs de ma femme , & qui eut la hardiesse de ly prendre la main.

Mr ROBINOT.

Hé bien ?

MATHURIN.

Hé bien morgué je ly pris la sienne , & je vous ly baillis un tour de poignet. Tout biau , ly dis-je , Monsieur Lucas , ce n'est pas pour vous que je jouions à ce jeu-là , vous n'en êtes pas , retirez vous d'ici.

Mr ROBINOT.

Fort bien.

MATHURIN.

Oh ! tâtigué je n'entens point de raillerie , & le Colin-Maillard n'est pas fait pour tout le monde , n'est-ce pas ?

Mr ROBINOT.

Oùi , il faut prendre garde avec qui l'on y joue , & ne se pas laisser attraper.

MATHURIN.

N'est-il pas vrai ? Quand se fera le mariage ? Claudeine & moi j'aurons affaire à Paris ce jour-là , je vous en avertis.

Mr ROBINOT.

Tu n'auras pas la peine de venir si loin J'ai choisi ma maison de campagne comme plus convenable à mon dessein , & tu ne me vois à Andresy que pour cela.

MATHURIN.

Tâtigué que cela me vians bien ! acoutez , Monsieur , si vous m'en croiez , je ne ferons qu'une nœce de toutes les deux , & comme l'amieonne est la plus chetive , alle ira par-dessus le marché , ce sera autant d'épargné.

Mr ROBINOT.

Oh ! non , mon enfant , je ne ferai point de nœce , je crains trop l'éclat.

MATHURIN.

Un mariage sans nœce , Monsieur ? queule vargogne ! queu dévargondage ! Et mais vela toutes les manieres de la défunte ; vôtre femme vous a gâté , Monsieur Robinot.

Mr ROBINOT.

Tu ne m'entens pas , Mathurin , je veux dire que j'ai des raisons pour faire les choses à petit bruit. La petite personne que j'épouse n'est point sans avoir quelque Amant , & je suis bien-aise sur tout de prendre le temps qu'un certain Capitaine , qu'on appelle Erasme , est à sa garnison. La présence de ce drôle-là pourroit mettre obstacle à mon dessein.

MATHURIN.

Oui , voirement alle en y boutroit. Ce sont des enjoleux que ces Capitaines , ces attrappeux de filles.

Mr ROBINOT.

Assurément , & tout absent qu'est celui ci ,

8 COLIN-MAILLARD ,

il est important de garder le secret.

MATHURIN.

Ne vous boutez pas en peine.

Mr ROBINOT.

Je ne me fie point à ma tante , je crains qu'elle n'ait donné quelques avis à ce Capitaine , & je te recommande sur toutes choses de faire si bonne garde aux environs de ce logis , que personne n'en puisse approcher sans que j'en sois averti.

MATHURIN.

Laissez-moi faire. Hé pargué la vela qui viane, Madame votre tante , demandez-li de queu bois je me chauffe. Tout petit que j'étois , alle s'est queuquefois sarvi de moi pour en faire accroire à votre bon-homme d'oncle , & c'est morgué de pere en fils que je sommes attachez à la famille.

Mr ROBINOT.

Ma tante va m'amuser encore , & je manquerais le Bailli : dépêche , Mathurin , va dire au maître de l'Épée Royale qu'il m'amène sa cavale à la porte de derriere , je traverserai le clos à pied tout en me promenant avec ma tante ; ce sera autant de chemin de fait ; va vite.

MATHURIN.

Alle y fera plutôt que vous , quelque vite que vous alliais. En tout cas vous n'aurais qu'à attendre.

~~~~~

## SCENE II.

Me BRILLARD , Mr ROBINOT.

Me BRILLARD.

AH , ah , mon neveu , vous voilà encore ? je vous croiois bien loin,

# COMEDIE.

9

Mr ROBINOT.

Vous voiez , ma tante , j'avois quelques ordres à donner à Mathurin , & le temps s'est passé en les lui donnant.

Me BRILLARD.

Vous le consultiez apparemment sur vos amours ? c'est un homme de bon conseil pour ces sortes d'affaires que votre Mathurin.

Mr ROBINOT.

Je ne l'ai pas encore éprouvé là-dessus : mais , ma tante , si on l'en veut croire , ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est utile à la famille.

Mr BRILLARD.

Hé, hé, brisons là-dessus. Il n'y a qu'à l'écouter , je crois , pour entendre de belles choses ; c'est encore un bon babillard. Mais vous , Monsieur mon neveu , que prétendez-vous faire de votre Mademoiselle Angelique ?

Mr ROBINOT.

Ce que j'en prétens faire ? hé, parbleu ma femme.

Mr BRILLARD.

Votre femme , mon neveu ? votre femme ? & ne vous souvient il plus que la défunte & vous l'aviez promise à Erasme ? Ils s'aiment , ils sont de même âge & de pareille condition , &...

Mr ROBINOT.

Où , ma tante , du vivant de la défunte je l'avois promise à Erasme : mais la défunte morte , vous ne trouverez pas mauvais que je la garde pour moi.

Me BRILLARD.

Oh ! bien faites, mon neveu , faites, vous allez faire de belles affaires. Pour moi je n'y donnerai point les mains , & je m'en vais quitter la maison , je ne scaurois entendre tant gémir , tant soupirer. La pauvre enfant n'oseroit dire ce qu'elle pense : mais je m'en doute bien. Je viens

10 COLIN-MAILLARD ,

de la laisser là-dedans avec une jeune Païssanne à peu près de son âge , peut-être lui ouvrira-t-elle son cœur plus volontiers qu'à moi : mais au bout du compte , mon neveu , l'on n'est point triste comme cela la veille de ses nôtces , quand on épouse ce qu'on aime.

M. ROBINOT.

A cela près , commençons toujours par épouser , le reste viendra après comme il pourra , ma tante.

Me BRILLARD.

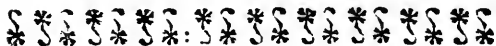
Le reste ne viendra peut-être que trop tôt , & il n'est pas difficile de faire l'horoscope d'un mari qui a épousé sa femme en dépit d'elle.

Mr ROBINOT.

J'en courrai les risques , ma tante , j'en courrai les risques. Je vous ai bien ouï dire à vous-même , que mon oncle ne vous devoit qu'à la persécution de vos parens. Nous sommes hardis , comme vous voyez , dans nôtre famille , n'auriez - vous point tiré mon horoscope sur la sienne ?

Me BRILLARD.

Jour de Dieu , mon neveu , ne raillons point sur de pareilles matieres , la chose est sérieuse , croiez-moi.



### SCENE III.

Mr ROBINOT , Me BRILLARD ,  
CLAUDINE.

CLAUDINE.

**H**E' venez vite , Madame , venez vite.

Me BRILLARD.

Qu'est-ce qu'il y a , mon enfant ?

CLAUDINE.

Venez m'aider à la retenir, vous dis-je.

Mr ROBINOT.

Qui retenir ?

CLAUDINE.

Cette Mademoiselle Angelique. Je crains, Dieu me pardonne, qu'elle ne se défasse, elle se veut jeter dans le puits..

Me BRILLARD.

Se jeter dans le puits ? vous voyez, mon neveu.

CLAUDINE.

Elle pleure, elle se lamente, elle tape du pied, elle se tord les bras, elle se tourmente.

Me BRILLARD.

Et pourquoi fait-elle tout cela, ne te l'a-t'elle point dit ?

CLAUDINE.

Sifait vraiment.

Mr ROBINOT.

Hé bien ?

CLAUDINE.

Hé bien, Monsieur, elle dit qu'elle aime mieux mourir que d'épouser un vilain, un pied plat, un laid mâtin, un vieux pénard.

Me BRILLARD.

Vous voyez, mon neveu.

CLAUDINE.

Comment, Madame, est-ce que vous croyez que c'est de Monsieur qu'elle parle ?

Mr ROBINOT.

Qu'est-ce à dire de moi ?

CLAUDINE.

Mais écoutez, Monsieur, cela pourroit bien être; car elle dit qu'elle ne vous aime point, & je gagerois bien qu'elle dit vrai.

12 COLIN-MAILLARD,

Mr ROBINOT.

La petite insolente ! Et pourquoi ne m'aimeroit-elle point ?

CLAUUDINE.

Parce que vous ne lui paroissez point aimable. Et puis, voulez-vous que je vous dise, il me paroît qu'elle en aime quelqu'autre.

Mr ROBINOT.

Elle en aime quelqu'autre ?

Me BRILLARD.

Vous voiez, mon neveu.

CLAUUDINE.

Est-ce que vous vous êtes doutée de cela, Madame ?

Me BRILLARD.

Si je m'en suis doutée ? oui vraiment je m'en suis doutée.

CLAUUDINE.

Oh ! bien n'en doutez plus, cela est certain.

Mr ROBINOT.

Cela est certain ? qui te le fait accroire ?

CLAUUDINE.

Ce qu'on m'a dit, & ce que j'ai vu.

Mr ROBINOT.

Et qu'as-tu vu ? que t'a-t-on dit ?

CLAUUDINE.

Ne vous impatientez point, je m'en vois vous le dire : mais que cela ne vous fâche point au moins.

Mr ROBINOT.

Non, non, parle.

CLAUUDINE.

Hier au soir quand vous arrivâtes, il y avoit un grand jeune Monsieur qui étoit arrivé dès le matin.

Mr ROBINOT.

Un grand jeune Monsieur, ma tante !



## C L A U D I N E.

Vous ne le connoissiez peut être pas vous ; Monsieur ; mais il est de la connoissance de Mademoiselle Angelique , & c'étoit elle qu'il attendoit , ce n'étoit pas vous.

Me B R I L L A R D.

Hé bien ! mon neveu ?

Mr R O B I N O T.

Hé bien , ma tante , il faut approfondir cette affaire , & chercher un peu. . .

C L A U D I N E.

Bon , chercher , vous aurez beau chercher , vous ne trouverez rien , il est décampé.

Mr R O B I N O T.

Comment , décampé ? se sont-ils vûs ? se sont-ils. . .

C L A U D I N E.

S'ils se sont vûs ? ils ont parlé ensemble.

Mr R O B I N O T.

Ils ont parlé ensemble ?

C L A U D I N E.

Oùi , vraiment , & c'est moi qui ai conduit tout ça , j'avois le mot.

Mr R O B I N O T.

Tu avois le mot ? comment , impudente ?

C L A U D I N E.

Oh dame , écoutez , je n'y entens point de malice ; ce jeune Monsieur m'avoit priée de faire en sorte qu'il dit seulement deux ou trois paroles à une jeune personne qui viendrait avec vous. Tout en arrivant ie lui ai fait un signe , elle tout d'abord m'en a fait un autre ; j'ai recommencé , elle a continué ; j'ai passé devant , elle m'a suivie , & sans nous être jamais connue , nous avons fort bien entendu tout ce que nous voulions nous dire.

Me B R I L L A R D.

Hé bien , mon neveu , vous hazarderez d'é-

14 COLIN-MAILLARD,  
pousser cette petite personne malgré elle ?

Mr ROBINOT.

Si je l'épouserai ? Mais il n'est pas question de cela maintenant. Où t'a-t-elle suivie ? dis.

CLAUDINE.

Dans la salle où étoit ce jeune Monsieur ; & à peine s'étoient-ils dit quatre paroles en tremblant tous deux , on vous a entendu venir , on a caché le Monsieur dans le cabinet , où il a demeuré pendant tout le souper , & il n'en est sorti que quand nous avons joué le soir à Colin-Maillard , pendant que c'étoit vous qui l'étiez.

Mr ROBINOT.

Pendant que j'étois Colin-Maillard ? Ah ! je ne m'étonne pas si elle avoit hier tant d'envie d'y jouer.

CLAUDINE.

Le tour est fort plaisant , n'est-ce pas ? Oh ces Demoiselles de Paris ont l'esprit bien plus joli que nous autres Paysannes.

Me BRILLARD.

Ha , merci de ma vie , vous paroissez une bonne pièce.

CLAUDINE.

Oh ! non en vérité , je suis trop innocente , & ce n'est que faute d'invention que le jour des fiançailles de Mathurin & de moi , ce pauvre Blaise , qui m'étoit comme ça venu parler en cachette , fut enfermé plus de vingt-quatre heures chez ma mère dans la grande huche pendant que tout le monde étoit à table : Il pensa étouffer , & il ne pût sortir que le lendemain. Si j'avois eu de l'esprit comme votre Mademoiselle Angelique. . .

Me BRILLARD.

Allez , Claudine , retournez auprès d'elle , mon enfant , je vais vous joindre : en attendant tâchez de lui remettre l'esprit , de lui faire entendre. . .

## CLAUDINE.

Elle n'entendra rien, Madame, à moins que ce ne soit ce jeune Monsieur qui lui parle, ou que le vieux qu'elle craint lui promette de ne point l'épouser.

Mr ROBINOT.

Allez, impertinente, faites ce qu'on vous dit, & si vous vous mêlez encore de faire des signes davantage, j'avertirai Mathurin de l'histoire de la grande huche.

CLAUDINE.

Le grand malheur ! je voudrais qu'il la sçût, car je ne l'aime pas plus qu'on vous aime.



## SCENE IV.

Mr ROBINOT, Me BRILLARD.

Me BRILLARD.

**H**E bien, mon neveu ?

Mr ROBINOT.

Hé bien, ma tante.

Me BRILLARD.

Vous perséverez dans votre dessein ?

Mr ROBINOT.

Sans doute.

Me BRILLARD.

Une fille que vous voyez qui en aime un autre ?

Mr ROBINOT.

Elle en aimera tant qu'elle voudra : mais elle n'épousera que moi.

Me BRILLARD.

Hé ! qui vous fait vous obstiner dans cette résolution ?

Mr R O B I N O T.

De très-fortes raisons , ma tante , mon repos ,  
l'acquit de ma conscience.

Me B R I L L A R D.

L'acquit de votre conscience ? Auriez - vous a-  
busé. . .

Mr R O B I N O T.

Oui de son bien , ma tante , & c'est par ma-  
niere de restitution que je l'épouse. Depuis douze  
ans qu'elle est ma pupille , ses revenus & les miens  
se sont tellement mêlez & confondus , que cela  
fait une espece d'embaras ; & pour en sortir aisé-  
ment , je veux tâcher de n'avoir de compte à ren-  
dre qu'à moi-même. C'est une raison que celle-  
là , comme vous voyez ?

Me B R I L L A R D.

Oùï , & très-forte même.

Mr R O B I N O T.

Ce mariage-là me servira de quittance , & je  
voudrois bien pouvoir de même épouser tous mes  
autres creanciers.

Mr B R I L L A R D.

Mais si les choses se faisoient un peu plus à l'a-  
miable ?

Mr R O B I N O T.

A l'aimable , ou non , elles se feront : cepen-  
dant comme on ne pourroit imputer d'avoir ou  
surpris ou contraint cette petite créature , je vais  
prier mon cousin le Bailli de dresser lui-même  
les articles , & de donner un bon tour à l'affaire.  
Vous , ma tante , rentrez , je vous prie , aiez  
l'œil un peu sur elle , & sur la petite paisanne , &  
prenez garde aux signes sur tout.

Me B R I L L A R D.

Je ne jouerai point à Colin-Maillard , je vous  
le promets.

Mr R O B I N O T.

Je sçaurai bien-tôt qui est le jeune homme ?

& s'il est demeuré dans le Village ; il ne peut pas s'y cacher long-temps. Cependant , ma tante , il faut étourdir Angelique à force de jeux , d'amusement & de petites fetes , & tâcher , s'il se peut , d'empêcher qu'elle continuë de réfléchir à l'engagement que j'exige d'elle.

Me BRILLARD.

Vous aurez bien de la peine à y réussir.

Mr ROBINOT.

Il n'importe , tout coup vaille. Faites avertir les violons , & toute la jeunesse du Village , de se trouver ici tantôt à mon retour ; je tarderai le moins qu'il me sera possible. Sans adieu ma tante.

Me BRILLARD *seule.*

Je vous baise les mains , mon neveu. Hom le vieux fou qui pense amuser une fille de seize ans avec des Menétriers de Village , & des jeux d'enfant. Ce n'est ni l'esprit , ni les oreilles , c'est le cœur qu'il faut amuser à cet âge-là. Mais que vois-je ? Est-ce toi , Lepine ?

\*\*\*\*\*

## SCENE V.

Me BRILLARD , LEPINE.

LEPINE.

Moi-même , Madame , à votre service.

Me BRILLARD.

Hé que viens tu faire ici , mon pauvre garçon ?

LEPINE.

Tâcher de vous rencontrer & de vous parler , Madame. Je vous rencontre & je vous parle , voilà qui est fini.

COLIN-MAILLARD.

Me BRILLARD.

Tu me parles : mais tu ne me dis rien. Que fait ton maître ? a-t-il reçu ma lettre ?

LEPINE.

Oui , Madame , il est ici.

Me BRILLARD.

Erasme est ici ?

LEPINE.

Depuis hier matin , Madame. Il vit le soir Angelique en arrivant , il lui a parlé.

Me BRILLARD.

Quoi ! c'est lui qu'on a fait cacher dans ce cabinet...

LEPINE.

Oui , Madame , & qui en est sorti pendant que vous dormiez dans un coin de la salle , & que Monsieur Robinot jouoit à Colin-Maillard avec Angelique.

Me BRILLARD.

Mon neveu le croit à la garnison. Hé bien ! quelles mesures prend-il ? que prétend-il faire ?

LEPINE.

Tout ce qu'il vous plaira , Madame , il attend vos ordres , & je viens les prendre.

Me BRILLARD.

Il a fort bien fait de venir.

LEPINE.

Pas trop , Madame , & je crains bien qu'il ne soit arrivé que pour être de la nôce de sa maîtresse.

Me BRILLARD.

Oh non , non. Où est-il ? il faut que je lui parle.

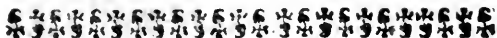
LEPINE.

Il faut qu'il vous parle aussi , Madame.

Me BRILLARD.

Qu'il vienne , qu'il vienne , mon neveu n'y est pas ; & nous le ferons jouer à Colin-Maillard , s'il revient.

Voici mon maître.



## SCENE VI.

Me BRILLARD, ERASTE,  
LEPINE.

ERASTE.

AH ! Madame , que j'ai de graces à vous rendre des avis que vous m'avez donnez par votre lettre : mais suis-je assez-tôt arrivé pour mettre obstacle à mon malheur ?

Me BRILLARD.

Vous parlâtes hier à Angelique , que vous a-t-elle dit ?

ERASTE.

Nous n'avons pas eu le temps de nous entretenir.

Me BRILLARD.

Vous aime-t-elle ?

ERASTE.

J'ai lieu de le croire.

LEPINE.

Si elle ne vous aime pas , elle hait Monsieur Robinot du moins , voila ce qu'il y a de sûr.

Me BRILLARD.

Oui : mais Monsieur Robinot prétend l'épouser , voila ce qu'il y a de plus certain.

LEPINE.

Et nous prétendons l'en empêcher nous , voilà de quoi il s'agit.

ERASTE.

Comment la tirer de ses mains , mon pauvre Lepine ?

Il faut obtenir d'elle qu'elle y consente premièrement. Si Madame étoit d'humeur à lui donner un bon conseil ; de bons conseils donnez bien à propos quelquefois , déterminent bien utilement la eunelle.

Me B R I L L A R D.

Mais quels conseils pourrois-je lui donner moi ?

L E P I N E.

Examinons un peu cela. Allons , de la vivacité , Monsieur , rêvons chacun de nôtre côté , & nous rassemblerons ensuite nos idées.

\*\*\*

## SCENE VII.

Me B R I L L A R D , E R A S T E ,  
L E P I N E , M A T H U R I N.

M A T H U R I N.

**T** Atigué que ce Capitaine qui est amoureux de Mademoiselle Angelique baille martel en tête à Monsieur Robino !

L E P I N E.

Hé bien., Monsieur , trouvez-vous quelque chose ! hem.

E R A S T E.

Non , rien du tout.

L E P I N E.

Pauvre esprit !

M A T H U R I N.

Il croit qu'il est à la garnison , il pense que peut-être il est ici , il ne sçait morguene à quoi s'en tenir. Oh ! que c'est une sottise chose que d'être amoureux & défiant !



LEPINE.

Et vous, Madame, n'entrevoiez-vous rien qui pût...

Me BRILLARD.

Je ne sçai par où m'y prendre.

LEPINE.

Quelle foiblesse d'imagination !

MATHURIN.

Comment mergué vela la tante avec deux parsonnes qui avens la ph sionomie de Capitaine.

LEPINE.

Seriez vous si peu ingenieuse que cela pour vous-même ?

Me BRILLARD,

Je crois qu'oui, mon enfant.

LEPINE.

Oh ! je n'en crois rien moi, je m'y connois.

MATHURIN.

Approchons-nous plus près pour acouter ce qu'ils disent.

LEPINE.

Voions un peu. Mettez-vous à la place d'Angelique, par exemple.

Me BRILLARD.

Hé bien ?

MATHURIN.

Ils parlons d'Angelique, il se trame quecuque chose.

LEPINE.

Figurez-vous que vous êtes elle-même, que vous n'avez que son âge..

Me BRILLARD.

Hom, ce temps-là n'est pas si fort éloigné, qu'il ne me soit quasi present, Monsieur de Lepine.

LEPINE.

Fort bien, Madame, vous entrerez mieux dans le fait de la chose.

# COLIN-MAILLARD, MATHURIN.

Dans le fait de la chose ? j'y suis quasi moi dans le fait de la chose.

LEPINE.

Vous êtes dans Mademoiselle Angelique ; & vous n'avez comme elle que quinze ou seize ans tout au plus.

Me BRILLARD.

Oh ! je valois mieux qu'elle à cet âge-là , sur ma parole.

LEPINE.

Vous êtes passionnément aimée de Monsieur Estaste que voila.

MATHURIN.

Justement.

LEPINE.

Qui est un joli homme , un grand garçon , beau , bien fait , Capitaine en pied dans un Regiment de garnison.

MATHURIN.

C'est morgué ly , c'est le Capitaine : achevons d'acouter.

LEPINE.

Ils savent bien aimer , Madame , ces Officiers de garnison , ils n'ont que cela à faire.

Me BRILLARD.

Hé ! à qui le dis-tu , mon enfant ? nous en avons quelquefois fait soupirer quelques-uns.

LEPINE.

Je le crois bien. La peste , celui-ce est averti qu'un vieux magot qui est votre tuteur , vous veut épouser malgré vous. Il met d'abord en gage quelques vestes d'or , quelques just'aucorps galonnez , une montre d'Angleterre...

ERASTE.

Es-tu fou , Lepine , avec ton détail ridicule ?

LEPINE.

Hé ! non , Monsieur , je ne suis point fou ; laissez-moi faire , cela est bien touchant , n'est-ce pas , Madame ?

Me BRILLARD.

Oui , je trouve cela fort tendre.

LEPINE.

Il prend la poste , il part , il arrive ; il vous trouve outrée de desespoir de la violence qu'on veut vous faire , il soupire , il pleure , il gemit , il se jette à vos pieds , il embrasse vos genoux.

Me BRILLARD.

Allons donc , tenez vous , petit badin , vous m'attendrissez trop , vous m'attendrissez trop , je suis toute je ne sçai comment.

LEPINE.

Tant mieux , Madame , voilà comme il faut que soit Angelique. Il vous conjure de prévenir par la fuite le malheur qui vous menace également l'un & l'autre.

MATHURIN.

Târigué que vela un drôle qui a la langue bian pendüe.

LEPINE.

De consentir à un enlèvement qui peut seul vous mettre à couvert des persecutions de ce vilain tuteur.

MATHURIN.

Un enlèvement , la peste ?

LEPINE.

D'abord vous ne répondez rien à cela , le mot d'enlèvement vous effarouche.

Me BRILLARD.

Mais vraiment la proposition est un peu vive.

LEPINE.

Assurément , & Angelique est une fille bien née de s'en effaroucher : mais elle a pour amie

une personne de bon esprit , comme vous , qui entre charitablement dans ses intérêts , qui la rassure contre ses scrupules , qui lui dit naturellement que dans les maladies désespérées les remèdes violens sont nécessaires , que c'est plutôt une promenade qu'un enlèvement. Cela donne à rêver à la petite fille.

Me BRILLARD.

Oui , sans doute , cela donne à rêver.

LEPINE.

N'est-il pas vrai ?

MATHURIN.

Quel enjoleux !

LEPINE.

Le Capitaine saisit le moment de la reflexion. Il parle , il presse , il prie , s'arrache les cheveux , il se veut passer son épée au travers du corps ; cela persuade , Madame.

Me BRILLARD.

Ah ! vraiment oui , cela persuade , cela ne persuade que trop. Ne m'en dis pas davantage , voilà qui est fini : qu'on m'enlève ; allons , qu'on m'enlève.

LEPINE

Comment , Madame ?

Me BRILLARD.

Oui , me voilà déterminée.

ERASTE.

Maugrebleu de la vieille folle.

LEPINE.

Eh ! non , Madame , ce n'est pas pour l'enlèvement que vous êtes Angelique. Vous changez de personnage sur la fin , & vous devenez cette bonne amie qui lui conseille la chose.

Me BRILLARD.

Ah ! cela est vrai. J'entre là-dedans ; tu as raison. Je m'égarais un peu : mais tu dis les choses d'une manière si vive , si touchante , c'est un

# COMEDIE

25

un tableau si naturel. Laisse-moi faire , va , je suis pénétrée , je vais le conseiller comme pour moi.

MATHURIN.

Hé , nannin , nannin , Madame , vous ne conseillerez rien ; tâtué queule conseilleuse !

Me BRILLARD

Ce rustre-là nous écoutoit , je pense.

MATHURIN.

Oùï palsangué je vous acoutois , & bian en prend à Monsieur Robinot. Il a morgué bian raison de se défier de vous.

Me BRILLARD.

Que veut dire cet animal-là ?

MATHURIN.

Ce que je veux dire , Madame , que ça n'est ni biau ni honnête , à l'âge que vous avez n'avez vous point de honte !

Me BRILLARD.

Quel insolent est-ce là ?

MATHURIN.

Oh ! oùï insolent , ta ta ta pa la pouf , il semble qu'il n'y a qu'à dire des injures.

ERASTE.

Qu'est-ce que c'est que ce faquin-là , Madame ?

MATHURIN.

Faquin , Monsieur ?

Me BRILLARD.

C'est le Jardinier de Monsieur Robinot , un maroufle.

MATHURIN.

Nannin , nannin , Madame , Jardinier Concierge , & non pas Jardinier maroufle , entendez-vous ?

ERASTE

Oh ! bien , Monsieur le Jardinier Concierge , vous me paroissez un maître fat , qui voulez faire l'important... Mais je vous avais...

Hé, Monsieur, ne prenez pas garde à cet homme-là.

E R A S T E.

Si...

M A T H U R I N.

Ah! ouï si... pargué qu'il y prenne garde s'il veut, en bian faisant on ne craint parlonne; je prends les interêts de mon maître une fois, & je ne ferons tantôt pas mal chapitrer Madame la tante.

Me B R I L L A R D.

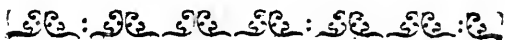
Et moi de mon côté je te la garde bonne. Je vais songer à vos interêts, Eraste.

M A T H U R I N.

Oh! parguehne ouï, vela de biaux songemens. Tant que je serai ici, je vous mets morgué à pis faire.

Me B R I L L A R D.

C'est ce qu'il faudra voir. En attendant je vous demande pour toute reconnoissance, Eraste, de traiter ce coquin-là comme il le merite, je vous le recommande.



## SCENE VIII.

ERASTE, LEPINE. MATHURIN.

M A T H U R I N.

**H**O, ho, ho, ho, ho, vela de bonnes chiennes de recommandations.

E R A S T E.

Ecoute, mon ami.

M A T H U R I N.

Non morgué je ne sis pas vôtre ami, & ça

est bian vilain à un honnête Capitaine comme vous, d'avoir comme ça des enjoleux à gage qui venont prêcher dans les maisons afin de parvartir les parsonnes foibles.

ERASTE.

Je perdrai patience.

LEPINE.

Voila un maraut qui prend tout le train de se faire battre. Mon camarade...

MATHURIN.

Hé bian, mon camarade ? Morgué, vous ne me parvartirez point, je sis impervartillable.

LEPINE.

Je le crois : mais si tu es si retif, voila mon maître Monsieur le Capitaine, qui est un peu brutal ordinairement, je le suis aussi de mon métier.

MATHURIN.

Hé tâtigué ne le sis-je pas irou moi de ma nature ? de brutal à brutal il n'y a que la main.

LEPINE.

Oüi : mais nous sommes deux brutaux contre un, prens-y garde, tu te feras donner cent coups de bâton.

MATHURIN.

Cent coups de bâton !

LEPINE.

Oüi de mon maître seulement, & autant de moi.

MATHURIN.

Et autant de vous ? ça seroit deux cens ; voyez-vous.

ERASTE.

Justement.

LEPINE.

Il compte fort bien au moins, Monsieur.

MATHURIN.

Et vous parlez fort mal vous. Ce n'est morç

gué pas comme ça qu'on m'amadouë. Hé si queule maniere ! allons , de l'honnêteté , de la douceur , on a tout de moi par la douceur , j'aime qu'on me prie .

ERASTE.

Ah ! s'il ne tient qu'à te prier . . .

MATHURIN.

Oùï : mais il y a maniere & maniere de prier.

ERASTE

Ne t'opose point à l'exécution des desseins favorables qu'on veut faire prendre à Angélique , je t'en conjure.

LEPINE.

Je t'en conjure aussi.

MATHURIN.

Fort bien : mais avec quoi est-ce que vous faites ces conjurations , s'il vous plaît ?

ERASTE.

Avec toute l'ardeur imaginable , tous les sentimens de reconnoissance qu'un si bon office me peut inspirer.

LEPINE.

On ne peut mieux prier que cela , mon pauvre garçon.

MATHURIN

Si-fait morguene on peut mieux prier. On m'a prié plus de cent fois pour des affaires comme ça : mais n'an s'y prenoit d'une autre façon.

LEPINE.

Comment ?

MATHURIN.

Oh ! il y a des personnes bien plus stillées les unes que les autres. Tenez , on tiroit un bourse d'abord , ça me bailloit de l'attention , ça me faisoit ouvrir les yeux , vous entendez bien ça , n'est-ce pas ?

LEPINE.

Oùï , à merveilles : mais . . .



## MATHURIN.

On m'expliquoit la chose, j'acoutois ; on ouvroit la bourse, je boutois la main dedans sans qu'on me fît seigne : car je comprends facilement les choses moi , & il m'est avis que vous ne comprenez pas si bien vous , Monsieur le Capitaine.

## L E P I N E.

Si-fait, si-fait, nous comprenons bien : mais il y a une petite difficulté, c'est que nous ne portons jamais de bourse nous autres.

## MATHURIN.

Morgué tant pis, c'est pourtant un meuble bien nécessaire.

## L E P I N E.

Vous avez raison : mais au défaut de bourse nous vous ferons nôtre billet si vous voulez, hem ?

## MATHURIN.

Un billet ? non. Je n'avons pas de foi pour des billets de Capitaines.

## L E P I N E.

Mais...

## MATHURIN.

Non, voyez-vous, je suis incorruptible.

## L E P I N E.

Mon pauvre garçon.

## MATHURIN.

Il n'y a rien à faire. Je prends mon cœur par autrui moi. J'aime Claudine autant que Monsieur Robinot aime Angelique, si on me l'enlevait je mourrois de chagrin. Allons morguene point de foiblesse, il ne faut pas qu'un Jardinier soit cause du trépassément de son maître, ça seroit trop perfide.

## L E P I N E.

Mais écoute donc,

30 COLIN MAILLARD ,  
MATHURIN.

Je n'écoute rien , l'attention ne manque.

ERASTE.

Il faut pourtant absolument...

MATHURIN.

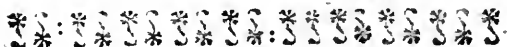
Point de brutalité , Monsieur , vous m'avez  
prié fort civilement , je vous refuse de même.  
Jusqu'au revoir , Monsieur le Capitaine.

LEPINE.

Hé attends , attends , on fera un effort.

MATHURIN.

Oh ! oui tarare , je vous en réponds , ça vous  
apprendra une autre fois à porter une bourse.



SCENE IX.

ERASTE , LE PINE.

LE PINE.

IL a raison , Monsieur , c'est un grand secours  
que celui d'une bourse bien garnie , & mal-  
heureusement la nôtre ne l'est pas.

ERASTE.

Je dois recevoir de l'argent à Paris.

LE PINE.

Où : mais ce rustre-ci ne veut point de bil-  
let , & sans argent comptant ces marouffes-là....

ERASTE.

Au défaut de l'argent comptant , il faut payer  
d'imagination ; il est amoureux de cette petite  
Claudine , qui me fit parler Angelique.

LE PINE.

Hé bien , Monsieur ?

ERASTE.

La voici que le hazard me livre le plus à propos du monde.

LEPINE.

Qu'en prétendez-vous faire ?

ERASTE.

Tu le verras. Tâche de rejoindre le Jardinier, & de l'amener ici comme sans dessein.

LEPINE.

Ah ! je vous devine à peu près. L'idée est bonne & nous en aurons bonne issue.



## SCENE X.

ERASTE , CLAUDINE.

CLAUDINE.

**H**E' que faites-vous là , Monsieur ? que n'entrez-vous ? Monsieur Robinot n'y est pas , & Mademoiselle Angelique m'envoie vous chercher , pour vous dire qu'elle sera ravie de vous voir. Allons , venez , venez.

ERASTE.

Non , demeurons , belle Claudine , je me plais mille fois plus avec vous qu'avec elle , & je voudrois y pouvoir demeurer toute ma vie.

CLAUDINE.

Avec moi , Monsieur ? vous n'y songez pas. Est-ce que ce n'est pas pour Mademoiselle Angelique que vous êtes venu ici ?

ERASTE.

Oùi , Claudine : mais je vous ai vûë ; j'aimois hier Angelique en arrivant , aussi-tôt que je vous vis , mon amour diminua pour elle.

32 COLIN-MAILLARD,  
CLAUDINE.

Oh ! vous mentez , Monsieur , cela ne s'est pas fait si vite. Vous fûtes hier avec moi toute la journée & quand Mademoiselle Angelique arriva , vous l'aimiez encore de tout votre cœur , je sçai bien cela

ERASTE.

Non , je vous assure. Un reste de tendresse combattoit pour elle , je vous l'avouë , mais dès le moment que je vous vis toutes deux ensemble , aussi-tôt que je pûs comparer vos charmes aux siens...

CLAUDINE.

Vous me trouvâtes la plus jolie moi ?

ERASTE.

Sans comparaison.

CLAUDINE.

Hé bien , Monsieur , vous mentez encore , ou bien vous ne vous y connoissez , pas , & peut-être aussi vous voulez m'en faire accroire :

ERASTE.

Point du tout ? & pour marque de ma sincérité , promettez-moi seulement de m'aimer , & je vous promets de ne voir Angelique de ma vie.

CLAUDINE.

Hé si donc , Monsieur , vous venez ici pour elle , & vous ne la verriez pas ; cela seroit beau vraiment.

ERASTE.

Il est vrai , je venois ici pour elle : mais je n'y demeure que pour vous , je vous assure.

CLAUDINE.

Si cela est comme ça , Monsieur , allez-vous-en ; car ça est inutile , nous ne sommes pas pour être mariés ensemble.

ERASTE.

Pourquoi non , si vous voulez m'aimer , il n'y a rien de plus facile.

C L A U D I N E.

Où de nous aimer : mais de nous marier , ce n'est pas de même ; & quand des Messieurs comme vous épousent de petites payannes comme moy , on dit que ce n'est jamais pour tout de bon , & je veux que ce soit tout de bon qu'on m'épouse.

E R A S T E.

Ce sera tout de bon aussi.

C L A U D I N E.

Que ma mere , ma tante & mes cousines soient de la nôce.

E R A S T E.

C'est comme je l'entens.



## S C E N E X I.

E R A S T E , C L A U D I N E ,  
M A T H U R I N .

M A T H U R I N .

O H ! palsanguenne en vela bian d'une autre , Claudine avec cet enjoleux de Capitaine.

C L A U D I N E.

Mais comment faire , Monsieur ? il faudroit donc me défiancer d'avec Mathurin ?

M A T H U R I N .

Se défiancer d'avec moi ? Le vela morgué après.

C L A U D I N E.

Car nous sommes fiancez , je vous en avertis .

E R A S T E.

On vous défiancera , voila une belle bagatelle .  
Aimez-moy seulement.

34 COLIN-MAILLARD,  
CLAUDE.

Oh ! ce n'est pas-là la difficulté, je vous aimerais mieux que lui, c'est un vilain, un rustre, un butor.

MATHURIN.

Fort bien, notre accordée, fort bien. Vous dites-là de beaux Vars à notre louange.

CLAUDE.

Est-ce que tu étois-là, Mathurin ?

MATHURIN.

Oùï palsanguenne j'y étois, ça ne va pas mal ; standpoint je ne sommes que fiancés, & que sera-ce donc quand je serons mari & femme ?

CLAUDE.

Oh ! ne t'embarasse pas de ça, nous ne le ferons point, c'est ce Monsieur-là qui m'épouse,

MATHURIN.

Bon, qui t'épouse, queu peste de conte.

CLAUDE.

Il n'y a point de conte, il m'épouse tout de bon : le voilà, demande-lui plutôt.

MATHURIN.

Hé ! que t'es sorte, Claudine, ne t'affie morguenne pas à ça, ce sont des feintes.

ERASTE.

Non, Monsieur le Jardinier, non, ce ne sont point des feintes, Claudine sera ma femme, je vous en réponds.

MATHURIN.

Comment votre femme ?

CLAUDE.

Hé bien, Mathurin ?

ERASTE.

Je me fais un plaisir sensible de réparer l'injustice du sort qui l'a fait naître paysanne.

CLAUDE.

C'est bien de la bonté à vous, Monsieur. Tu entends, Mathurin.

ERASTE.

Que j'ai d'impatience de la voir habillée d'une belle étoffe d'or.

CLAUDINE.

Mathurin !

ERASTE.

Avec une belle croix de diamans & de belles pierreries à ses oreilles.

CLAUDINE.

Ho, Monsieur ! Sont-ce-là des feintes , Mathurin ?

ERASTE.

Qu'elle sera brillante dans ce beau carosse que je lui ferai faire !

CLAUDINE.

Un carosse , Mathurin !

MATHURIN.

Par la jarnigué vela une mauvaise langue ; il n'y a morgué pas un mot de vrai à tout ce qu'il dit-là. Et comment te bailleroit-il tout ça ? aga tiens , Claudeine , son valet ni lui n'avont pas seulement de bourse.

ERASTE.

Non , Monsieur le Jardinier , pour acheter vos soins auprès d'Angelique , dont je ne me soucie plus : mais pour rendre Claudine la plus heureuse personne du monde , vous verrez que rien ne nous manquera.

CLAUDINE.

Oh ! moyennant que cela soit comme ça , je vous aimerai bien , Monsieur , je vous en réponds.

MATHURIN.

La perfide ! qu'il dise vrai ou non , la vela morgué emboisée. Monsieur le Capitaine , mettez la main à la conscience , je sommes fiancéz Claudeine & moi , est-ce que vous voudriez me faire ce tort-là ?

36 COLIN-MAILLARD,

ERASTE.

Que veux-tu que je te dise ? je trouve Claudine si charmante , & tu m'as fait tant de dissi- cultez pour Angelique.

MATHURIN.

Oh ! palsegienne s'il ne tiant qu'à ça , je vous en ferai encore davantage pour stelle. ci.

ERASTE.

Nous trouverons moyen de les surmonter.

CLAUDINE.

C'a ne sera pas mal-aisé , Monsieur , je vous veux déjà moi , c'est le principal ; il n'y a plus qu'à me demander en mariage à ma mere , elle le voudra bien aussi , je vous en répons.

MATHURIN.

Hom , masque.

ERASTE.

Je ferai tout ce qu'il faudra faire , ne vous mettez pas en peine.

CLAUDINE.

Dépêchez-vous donc , Monsieur , je vous en prie , je m'en vais faire part de mon bonheur à tout le Village.



SCENE XII.

ERASTE, MATHURIN.

MATHURIN:

**A**lle ne me dit pas adieu tant seulement. Quel dommage qu'elle soit si gentille & si changeuse : comment faire ?

ERASTE.

Oh ça , mon pauvre garçon , enseigne-moi vite , je te prie , où demeure la mere de cette aimable enfant,



MATHURIN.

Comment morgué, que je vous l'enseigne ?  
j'aimerois mieux que vous fussiez pendu.

ERASTE.

Tu ne veux pas me le dire ? je le sçaurai de  
quelqu'autre.

MATHURIN.

Mais acoutez donc, Monsieur le Capitaine ;  
une petite parole.

ERASTE.

Hé bien ?

MATHURIN.

Est-ce que vous êtes fou de vouloir épouser cer-  
te petite criature-là ? c'est une maleigne bête, je  
vous en avartis.

ERASTE.

Elle me paroît si simple, si douce.

MATHURIN.

Alle ne vaut rien, ne vous y fiez pas.

ERASTE.

Je ne me sçaurois persuader cela.

MATHURIN.

Alle me change pour vous, parce que je ne  
sis que Jardinier, & que vous êtes Capitaine ; alle  
vous changera contre queuque Colonel, prenez-  
y garde. Hé fy c'est un volage.

ERASTE.

Je trouverai moien de la fixer.

MATHURIN.

Hé ! morgué n'entreprenez pas ça, c'est une  
dévargondée, une petite libartine.

ERASTE.

Quelle apparence que tu dises vrai ? tu veux  
l'épouser.

MATHURIN.

C'est que ça est bon pour moi, qui ne sis que de  
Village : mais vous. . .

38 COLIN-MAILLARD,  
E R A S T E.

Mon parti est pris , rien ne me peut changer.

M A T H U R I N

Hé ! ne me baillez pas cette mortification-là ;  
Monsieur le Capitaine. Comme on se moquera  
de moi.

E R A S T E.

Je n'y sçaurois que faire.

M A T H U R I N.

Je vous en prie.

E R A S T E.

Non.

M A T H U R I N.

Je me boute à vos pieds.

E R A S T E.

Cela est inutile.



SCENE XIII.

ERASTE , LEPINE , MATHURIN.

L E P I N E.

**C**omment donc ? qu'est-ce que cela signifie ,  
Monsieur ? C'étoit nous qui prions tantôt cet  
animal-là , & je le trouve à vos genoux.

E R A S T E.

Ah ! mon pauvre Lepine , il s'est fait depuis  
tantôt aussi d'étranges révolutions dans mon  
cœur.

L E P I N E.

Comment donc , Monsieur ?

M A T H U R I N.

Il va épouser mon accordée ?

L E P I N E.

Ton accordée ?

# COMEDIE.

39

MATHURIN.

Oùi , il est tombé tout subitement amoureux de Claudine.

LEPINE.

Ah ! Monsieur , où est la charité ? voudriez-vous faire cetort-là à ce pauvre diable ?

MATHURIN.

Oùi.

ERASTE.

Ma passion est trop vive , je n'en suis pas le maître.

LEPINE.

Il faut l'être , Monsieur : allons , allons , un peu d'humanité , voila un pauvre coquin que vous mettez au desespoir.

MATHURIN.

Cela est vrai. Parlez pour moi , Monsieur Lepine , je vous en conjure.

LEPINE.

As-tu une bourse ?

MATHURIN.

Je vous ferai un billet de cent francs.

LEPINE.

De cent francs ? je suis plus honnête que toi ; je l'accepte. Oh ça , Monsieur , il faut avoir un peu de conscience dans la vie. Voila des gens qui sont fiancez une fois , je regarde cela moi comme mari & femme , & pour une petite fantaisie qui vous passe dans la tête , vous venez troubler la paix d'un ménage , cela n'est pas bien.

MATHURIN.

Oùi , ça seroit fort mal-honnête , Monsieur le Capitaine.

LEPINE.

Le voila rêveur.... nous en viendrons à bout : Le beau dessein à un homme comme vous d'épouser une paysanne , une petite étourdie ap-

paremment sans conduite , sans jugement , sans retenue , sans scrupule.

M A T H U R I N.

Alle est encore pis que vous ne dites.

L E P I N E.

Il en reviendra , laissez-moi faire. Elle vous fera peut-être au premier jour le même tour qu'elle fait à cet homme-ci.

M A T H U R I N.

C'est ce que je ly disois , Monsieur de Lepeine.

L E P I N E.

Et cependant vous rompez pour elle des engagements très-solides , vous oubliez Mademoiselle Angelique.

E R A S T E.

J'ai peine à l'oublier , je te l'avoue , l'amour combat encore un peu pour elle.

L E P I N E.

Il faut se laisser vaincre , Monsieur , il faut se laisser vaincre.

M A T H U R I N.

Oùï , il n'y a pas de honte à ça.

E R A S T E.

Un tendre souvenir me rappelle à ses charmes.

M A T H U R I N.

Retournez-y , Monsieur le Capitaine.

E R A S T E.

J'y trouve tant d'obstacles.

M A T H U R I N.

Morgué je les leverons , ne vous boutez pas en peine.

E R A S T E.

Non , je fais cas de ta fidélité , je ne veux point que tu trahisses ton Maître.

M A T H U R I N.

Oh ! palfangué , je la trahirai,

LEPINE.

Voilà un fort honnête garçon , Monsieur.

ERASTE.

Il mourroit de douleur.

MATHURIN.

Morguenne il ne m'importe , partant que j'aie Claudeine.

ERASTE.

Ce feroit une trop grande perfidie à toi de me livrer une personne qu'il regarde comme sa femme.

MATHURIN.

C'a n'y fait rien , je vous la livrerai. J'aime mieux que vous épousais sa femme que la mienne.

LEPINE.

Il a raison , Monsieur , il n'y aura point de mal à tout cela , je n'y trouve qu'un petit inconvénient.

MATHURIN.

Pargué je n'y en trouve point moi.

LEPINE.

Hom , sifait , sifait il y en a.

ERASTE.

Comment qu'est-ce ?

LEPINE.

Monsieur Robinot s'informe de nous dans le Village , on est venu de sa part au Cabaret demander qui nous sommes.

ERASTE.

Hé bien ?

LEPINE.

Avant qu'Angelique se soit déterminée à ce que vous souhaitez , il se passera du temps peut-être , de jeunes filles qui sortent du Convent sont un peu barguigneuses quelquefois.

ERASTE.

Hé bien ?

Hé bien , hé bien , si Monsieur Robinot vient à sçavoir que c'est vous qui êtes ici , il se tiendra sur ses gardes , & cela rendra l'exécution de vos projets plus difficile.

E R A S T E.

Tu as raison , que faire à cela !

M A T H U R I N.

Que faire ? il n'y a qu'à déloger du Cabaret ; faire semblant de partir & changer de figure.

E R A S T E.

Comment changer de figure ?

M A T H U R I N.

Parguenne oui. J'ai un grand dadais de cousin qui est tout fait comme vous, il vous baillera un habit, j'en baillerai un à votre homme moi, n'an vous prenra pour queuques Payfans des environs , & vous aurais comme ça tout le temps d'ajuster toutes vos manigan ces.

L E P I N E.

Cela est de fort bon sens , Monsieur , ne perdons point de temps , allons.

M A T H U R I N.

Venez , venez , je vous aurons biantôt fagotez , & puis après ça je songerons au reste.

L E P I N E.

Dépêchons , Monsieur : voila un bon garçon ; ce seroit conscience de lui prendre son accordée.





## SCENE XIV.

CLAUDINE , MATHURIN.

C L A U D I N E.

**M**-Athurin, hola ho Mathurin, écoute donc ;  
j'ai quelque chose à te dire.

M A T H U R I N.

Bon tant micux , j'ai à te parler itou moi , je  
m'en vas revenir.

C L A U D I N E.

Ma mere dit que tu ailles vite la trouver ;  
qu'il faut que tu lui rendes sa parole.

M A T H U R I N.

Oh ! pargué nannin je ne ly rendrai pas , je  
ne sis pas si bête ; & tu seras trop heureuse de  
me r'avoir , va , laisse faire.



## SCENE XV.

CLAUDINE *seule.*

**J**E serai trop heureuse de le r'avoir ! il aura dit  
du mal de moi à ce Monsieur peut-être : mais  
cela n'aura rien fait , il m'aime trop. Mais voici  
cette Mademoiselle Angelique.





## S C E N E X V I.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

ANGELIQUE.

A H ! ma pauvre Claudine , à quoi t'amuses-tu donc ; que tu es lente : as-tu trouvé ce jeune Monsieur ?

CLAU D I N E.

Oùi vraiment je l'ai trouvé : mais je crois que vous l'avez perdu vous , Mademoiselle Angelique.

ANGELIQUE.

Je l'ai perdu ! comment ?

CLAU D I N E.

J'ai eu beau lui dire que vous lui vouliez parler , que Monsieur Robinot n'y étoit pas , que ce seroit un grand plaisir pour vous de le voir.

ANGELIQUE.

Hé bien ?

CLAU D I N E.

Il m'a dit que ce n'en seroit pas un pour lui , qu'il aimoit mieux demeurer avec moi.

ANGELIQUE.

Demeurer avec toi !

CLAU D I N E.

Oùi vraiment , &c. que si je voulois l'aimer , il y demeureroit toute sa vie.

ANGELIQUE.

Hé bien ?

CLAU D I N E.

Hé bien ! Mademoiselle , je l'ai bien voulu.



COMEDIE.  
ANGELIQUE.

45

Comment , impudente ?

CLAUDINE.

Impudente ? Oh ! doucement , s'il vous plaît ,  
je serai bien-tôt plus grande Dame que vous.  
Mais voyez un peu avec son impudente !

ANGELIQUE.

Ce qu'elle me dit-là n'est pas concevable :  
elle a perdu l'esprit , ou bien Erasme est devenu  
fou. Non , non , il n'y a pas d'apparence qu'il  
la préfère à moi.

CLAUDINE.

Il n'y a pas d'apparence ? ah ! voyez donc  
comme il n'y en a pas. Hom , quand j'aurai  
de belles pierreries aux oreilles , avec ces beaux  
habits dorez dans ce beau carrosse qu'il me fera  
faire...

ANGELIQUE

Elle extravague assurément. Ma pauvre Clau-  
dine , ma chère enfant , parlons sérieusement ,  
je te prie.

CLAUDINE.

Je vous parle sérieusement aussi.

ANGELIQUE.

Erasme est amoureux de toi ?

CLAUDINE.

Comme un perdu. Il m'épouse dès demain :  
il est allé demander le consentement de ma mère.

ANGELIQUE.

Il est allé demander le consentement de sa  
mère ?

CLAUDINE.

Oùi vraiment , & il est si hâté , si hâté de  
m'épouser , qu'il m'épouserait sans ça si je vou-  
lois. Demandez à Mathurin , on va me désagré-  
ger d'avec lui.

ANGELIQUE.

Tout cela peut être. Elle parle avec une

confiance qui m'assassine ; & ce qui me désespère le plus , je ne vois point Erasme : il devoit me chercher , il m'évite , il est infidelle.

CLAUDEINE.

Oh ! pour ça oui , je vous en réponds : demandez à Mathurin , vous dis-je , il m'a chanté poëlle ; il est aussi fâché que vous , & il n'y a que le Monsieur & moi qui soions bien-aisés.

ANGELIQUE.

Ah ! Claudine , Claudine ! vous m'avez trahie.

CLAUDEINE.

Je vous ai trahie moi. Je ne vous connois quasi point , suis-je obligée de refuser ma fortune pour l'amour de vous ? Non pas , s'il vous plaît , je ne suis pas si sotte , il faut prendre son bon quand on le trouve.

ANGELIQUE.

Non , cela n'est point , ce sont des contes , je ne suis point assez touchée de cette prétendue perfidie , j'y serois plus sensible si elle étoit véritable : mais qu'elle le soit ou non , il néglige de me voir & de me parler pendant l'absence de Monsieur Robinot , cette apparence de mépris lui coûtera cher s'il m'aime encore ; & s'il ne m'aime plus , il ne jouira pas au moins du plaisir de croire qu'on ne l'aura pas prévenu.

CLAUDEINE.

Où , c'est bien dit. Oh ! pour ce qui est de cela vous ne sçavez mieux faire que de prendre votre parti.

ANGELIQUE.

Si je le prendrai ! Dût-il je le reste de mes jours traîner une vie languissante & malheureuse avec Monsieur Robinot , prévenons , du moins en apparence , en lui donnant la main , la honte de n'avoir pu garder un cœur qui devoit n'être qu'à moi.

C'est bien prendre la chose. Et tenez le voila tout à propos.



## SCENE XVII.

Mr ROBINOT , ANGELIQUE ,  
CLAUDINE.

Mr ROBINOT.

**A** H , ah ! c'est vous mignonne, vous voila bien émûë, qu'avez-vous ?

ANGELIQUE.

Je suis dans un état un peu violent , Monsieur , je vous l'avouë , & les momens de votre absence ont donné lieu à des reflexions qui m'ont très-cruellement agitée.

Mr ROBINOT.

Comment , comment donc ?

ANGELIQUE.

Ne vous allarmez point , elles n'ont servi qu'à me faire sentir tout le tort que j'avois de refuser l'offre de votre cœur.

CLAUDINE.

Voila bien du changement , Monsieur , comme vous voiez.

ANGELIQUE.

C'est à vous que je dois mon éducation , & la reconnoissance que j'en ai ne scauroit souffrir de retardement : trop heuteuse si le don de ma main peut aujourd'hui m'acquiter envers vous du soin que vous avez pris de mon enfance.

Mr ROBINOT.

Ah ! le charmant aveu , les douces paroles !

je ne me sens pas de joie, & il ne tient qu'à moi de mourir de plaisir tout subitement.

CLAUDEINE.

C'est moi, Monsieur, qui suis cause de ça.

Mr ROBINOT.

Toi, Claudine ? que je te suis redevable ! Oh pour cela, mignonne, je ne m'attendois pas à te trouver si raisonnable à mon retour. Ces sentimens-là te sont venus bien à propos ; mon cousin le Bailly doit arriver dans un moment avec nos articles tout dressés & tout prêts à signer, & notre mariage est une affaire à terminer dès demain si nous voulons.

ANGELIQUE.

Dès demain, Monsieur ! non, dès aujourd'hui : point de retardement.

CLAUDINE.

Dés aujourd'hui ! ces personnes de Paris sont bien pressées.

Mr ROBINOT.

Mais aujourd'hui, mignonne....

ANGELIQUE.

Vous hésitez, Monsieur, & vous voulez que je croie que vous m'aimez ?

Mr ROBINOT.

Il y a dans ces sortes d'affaires de certains délais auxquels il faut bien....

ANGELIQUE.

Les délais ne me conviennent point.

Mr ROBINOT.

Cela est admirable ! oh bien, mignonne, on vient à bout de tout avec de l'argent, je m'en vais voir ce qui se peut faire, & je t'en viendrai dire des nouvelles. Ah ! l'heureux changement, l'heureux changement : adieu, ma poule.



## SCENE XVIII.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

**L**E voila presque aussi aise que moi.

ANGELIQUE.

A quoi je m'engage, & quelle résolution viens-je de prendre! Mais que vois-je? Ah! juste Ciel!

CLAUDINE.

Ah! c'est lui, c'est ce Monsieur qui m'aime, & qui s'est habillé en Païsan pour me faire plaisir.

ANGELIQUE.

L'indigne Amant! je n'en puis plus douter, c'est un perfide.



## SCENE XIX.

ERASTE, ANGELIQUE,  
CLAUDINE.

ERASTE.

**C**Harmante Angelique, je mourois d'impatience...

CLAUDINE.

Avez-vous vu ma mere, Monsieur?

ERASTE.

Non, pas encore... La tante de Monsieur Robinot vous a-t-elle parlé d'un dessein...

CLAUDINE.

Mais dépêchez-vous donc de parler à ma

merc , Monsieur , s'il vous plaît.

ERASTE.

Tout à l'heure. Vous ne me dites mot , me méconnoissez-vous , Angelique ? Je le pardonnerois à vos yeux : mais votre cœur dévroit vous dire que sous cet habit de Païsan vous voyez le tendre , l'amoureux Eraste.

ANGELIQUE.

Ah ! scelerat !

ERASTE.

Moi scelerat , aimable Angelique ?

CLAUDINE.

Mais qu'est-ce que c'est donc que ça , Monsieur ? vous disiez que vous ne la verriez plus , & vous lui parlez plutôt qu'à moi.

ANGELIQUE.

Cet habillement-là vous sied à merveille , & celle pour qui vous l'avez pris vous est bien redevable. Adieu , Monsieur.

ERASTE.

Je veux vous expliquer...

ANGELIQUE.

Ne me suivez pas.

ERASTE.

Voulez-vous ma mort ?

ANGELIQUE.

Non vraiment ? vivez , Monsieur le Païsan , vivez pour votre aimable Païsanne , & jouissez avec elle. ...

ERASTE.

Quelle est votre erreur , Angelique ! il faut vous dire.

CLAUDINE.

Elle est fâchée de ce que vous m'aimez , & elle va épouser Monsieur Robinot par dépit.

ERASTE.

Epouser Monsieur Robinot ?

COMEDIE.

51

ANGELIQUE.

Oùï, traître, & mon plus grand chagrin,  
c'est que cela ne puisse pas t'en donner.

E R A S T E.

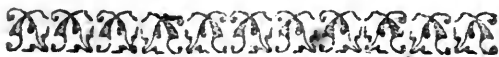
Adorable Angelique, écoutez.

ANGELIQUE.

Ne me suivez pas, vous d.s-je.

E R A S T E.

Ah! je ne vous quitterai point, aimable An-  
gelique, que je ne me sois justifié du crime ima-  
ginaire que vous m'imputez.



SCENE XX.

CLAUDINE, MATHURIN.

CLAUDINE.

Comme il court après, Mathurin, qu'est-  
ce que ça veut dire?

MATHURIN.

Il y a morgué bian de la bizarrerie là-de-  
dans.

CLAUDINE.

Je n'y comprends rien.

MATHURIN.

Je m'en vas te l'expliquer. Ce sont de drôles  
de personnes que ces gens de Paris.

CLAUDINE.

Comment?

MATHURIN.

Quand ils sont Mousseux ils courent les Paï-  
sannes, s'habillent-ils en Paisans, c'est aux  
Demoiselles qu'ils en veulent. Ils ne font  
jamais rien de ce qu'ils doivent faire. Ha, ha,  
ha.

Ah ! Mathurin , je crois que celui-ci s'est moqué de moi , mon pauvre Mathurin.

MATHURIN.

Oùidà , oùidà , ça se pourroit bien : ils sont en tantinet gausseux ces drôles-là.

C L A U D I N E.

Les vilaines gens ! Tu vaux mieux que tout ça toi , Mathurin , tu n'es point trigaut.

MATHURIN.

Oh ! morgué non.

C L A U D I N E.

Tu reviens si aisément quand on t'a donné quelque chagrin.

MATHURIN.

C'est vrai , je n'ai point de fiel.

C L A U D I N E.

Hé bien touche donc-là. Va , je t'aime mieux que personne.

MATHURIN.

Oh ! nanin , nanin , je ne te veux point faire perdre ta fortune.

C L A U D I N E.

Je n'en veux point d'autre que la tienne.

MATHURIN.

Non , je te veux voir dans ce biau carosse , avec cet habit d'or & ces pend'oreilles.

C L A U D I N E.

Bon , c'est encore un bon nigaud avec ses contes : va , Mathurin , je n'y serai plus attrapée.

MATHURIN.

Tu me le promets au moins ?

C L A U D I N E.

Oùi , je te le promets.

MATHURIN.

Hé ! bien vela qui est fait , je te le pardonne. Cependant vois-tu , autant ç'en seroit si j'avions déjà été mari & femme , j'érois folle de ly , &



# COMEDIE.

53

il n'en faut morgué pas plus que ça pour gâter un ménage.

CLAUDEINE.

Tu as raison.

MATHURIN.

C'est que , vois-tu , Claudeine , il est bon que tu sçaches ça. Il en est du ménage , vois-tu , comme d'une charrette , où sont attelés le mari & la femme ? tant qu'ils tirent tous deux de concert , la charrette va bien : mais si la femme se met quelque fantaisie dans la cervelle , le mari se chagraine , l'un tire à dià , l'autre à uriau , la charrette deviant mal attelée , & le ménage s'en va à tous les diables.

CLAUDEINE.

Cela est fort bien dit , Mathurin. Que tu as d'esprit !

MATHURIN.

Oh ! ce n'est pas par l'esprit que je sçai ça , c'est par l'expérience , & ma défunte à moi tiroit à uriau tout autant que parsonne de sa sorte : mais écoute donc , ne va pas faire de même.

CLAUDEINE.

Non , non , va , ne crains rien.

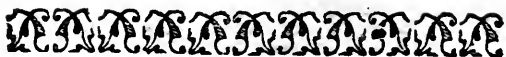
MATHURIN.

Vela nos gens qui revenont , & qui ne querrellont plus.

CLAUDEINE.

C'est cette bonne Madame qui les a raccordez ,





SCENE XXI.

Me BRILLARD, ANGELIQUE ,  
ERASTE, MATHURIN,  
CLAUDINE.

ANGELIQUE.

N E me trompez-vous point , Eraste ?  
Me BRILLARD.

Non , je suis caution de sa sincérité.

ERASTE.

S'il vous en faut encore quelqu'autre , voilà  
Mathurin qui vous rendra compte...

MATHURIN.

Tout ce qu'il en font n'étoit que gaufferie.  
Je sommes racommodez moi & Claudine.

CLAUDINE.

Où ? c'est un plaisant visage vraiment d'avoir  
crû se moquer de moi , on donne bien là-dedans.

ANGELIQUE.

Ah ! qu'ai-je fait ? Eraste , vous n'êtes point  
coupable , vous m'aimez , & mon dépit m'a fait  
promettre à Monsieur Robinot de l'épouser dès  
aujourd'hui.

ERASTE.

Je dégagerai votre parole , avouez-moi de  
tout seulement , & consentez au dessein que l'on  
vous a dit.

ANGELIQUE.

M'en aller seule avec vous : prendre la fuite ?

Me BRILLARD.

Je vous accompagnerai moi , je servirai de  
chaperon , j'aime à voyager.

COMEDIE.

55

ANGELIQUE.

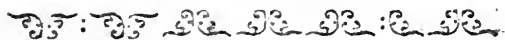
C'est une démarche si peu de mon goût...

MATHURIN.

Paix, voila Monsieur Robinot.

ANGELIQUE.

Sa presence me détermine. Je ferai tout ce que vous voudrez, Erasle.



SCENE XXII.

Mr ROBINOT, Me BRILLARD,  
ANGELIQUE, ERASTE,  
CLAUDINE, MATHURIN.

Mr ROBINOT.

**M**E voila de retour, montonne, & tu seras mariée dès ce soir, comme tu le souhaites.

ANGELIQUE.

Que cet espoir me flâte agréablement, Monsieur, & que je serai contente de ma destinée!

Mr ROBINOT.

La pauvre enfant, comme elle m'aime! vous voyez, ma tante?

Me BRILLARD.

Cela est vrai, mon neveu, je le sçai mieux que personne.

Mr ROBINOT.

Qui est cet homme-là, Mathurin? j'ai quelque idée de son visage.

MATHURINE.

La grande merveille! vous l'avez quelquefois vû ici peut-être. C'est un de mes cousins d'après de Bourgenville, qui ayant oûi dire dans le Village qu'on disoit qu'il y auroit ici des Menétriers...

# 56 COLIN-MAILLARD,

MR ROBINOT.

Oùï j'ai donné ces ordres-là, y avez-vous songé, ma tante ?

MATHURIN.

Parguenne oùï, c'est moi qui les ai avertis, & ils ne tarderont pas à venir .. Hé bian l'ai-je dit ? Qui ne les voit, les entend, les velaux-mêmes avec tout le Village.

MR ROBINOT.

Ils viennent le plus a propos du monde, rangeons nous, & faisons-leur place. Ah ! mignon-ne, ie ne me sens pas de joie, & je vais cabrioler comme un jeune homme de quinze ans.

Les Violons, Haut-bois, Païsans & Païsannes occupent les deux côtez du Théâtre.

## PREMIER AIR.

*Chantons, cabriolons, dansons,  
Pour amuser une aimable jeunesse.  
Un galant suranné se sert de nos chansons :  
Venez, fillettes & garçons,  
Prendre part à nôtre allegresse.  
Sans éfaroucher les barbons,  
Quand on veut plaire à sa maîtresse,  
Les plaisirs sont de toutes les saisons.*

## ENTRÉE.

## SECOND AIR.

*Un vieux corbeau,  
Amant d'une jeune hyrondelle,  
Ne vouloit pas qu'un franc moineau  
S'aprochât d'elle :  
Mais cet amoureux passereau,  
Sous une figure nouvelle,  
S'empara du cœur de la belle,  
Et le laid, le vilain oiseau  
En eut dans l'aile.*

## ENTREE.

TROISIEME AIR. 1. Couplet.

Ne nous parlez point d'un amant ,  
 Qui près de nous pleure & soupire ,  
 Pour mieux nous prouver son tourment ;  
 Mais de celui qui nous fait rire ,  
 Qui mene au Bal , à l'Opera ;  
 Le bon amant que celui-là.

-2. Couplet.

Ne me parlez point de Maman ,  
 Qui ne chante pour toute notte  
 Que la retraite ou le Convent :  
 Mais d'une qui vendroit sa cotte ,  
 Pour nous tirer du celibat :  
 Bonne maman que celle-là.

ANGELIQUE.

Ah ! c'est assez chanter , danser , changeons d'amusement , Monsieur , je vous en prie.

MATHURIN.

Allez à raison , j'aime mieux la divarseté moi.

Mr ROBINOT.

Tout comme tu voudras , fanfan , tu n'as qu'à dire.

ANGELIQUE.

Jouons à quelques petits jeux.

MATHURIN.

Oùï , à cache-cache-mitoulas , à la cleumissette , à la queuleuleu.

CLAUDINE.

Oh ! non , non , à Colin-Maillard : c'est un joli jeu que Colin-Maillard , n'est ce pas , Monsieur ?

ANGELIQUE.

Ah ! oùï , j'aime le Colin-Maillard à la folie.

Mr ROBINOT.

Ah ! fy , je ne le puis souffrir moi. Dispensez-moi , mignonne...

58 COLIN-MAILLARD,  
ANGELIQUE.

Oh ! non, Monsieur, vous y jouerez, cela seroit beau vraiment, qu'au moment de ce qui va se faire, vous manquassiez de complaisance.

Mr ROBINOT.

Mais c'est que....

CLAUDINE.

Allez, allez, Monsieur, ne craignez rien, il n'y a point de Monsieur dans le cabinet.

Mr ROBINOT.

Et dans la grande huche n'y est-il point encore Blaise ?

MATHURIN.

Hem, plaît-il, qu'est-ce que vous dites de Blaise ?

CLAUDINE.

Il dit qu'il fera tout ce qu'on voudra, qu'il en est bien aise. C'à, c'à, allons vite, au doigt mouillé, voyons qui le fera.

ANGELIQUE.

Donne, donne-moi que je tire la première.

CLAUDINE.

Non pas s'il vous plaît, c'est au maître du logis que l'honneur appartient, & il est bon qu'une femme s'accoutume de bonne heure à porter respect à sa personne. Allons, Monsieur.

Mr ROBINOT.

Allons, je le veux bien, voyons. Claudine est fille d'ordre.

CLAUDINE.

Et vous êtes Colin-Maillard, Monsieur. Tiens, Mathurin, voilà un mouchoir blanc, bouche-lui bien les yeux.

Mr ROBINOT.

Le sort tombe toujours sur moy, cela est étrange.

MATHURIN.

Où : mais stanpendant que je jouérons, que

les Menétriers jouïent itou , & poursuivons de nous divertir , ça n'en sera que micux. On ne prendra pas sti qui chante.

Pendant que Mathurin bande les yeux à Monsieur Robinot , le Divertissement continuë.

## PREMIER AIR.

*Au jeu d'amour , comme à Colin-Maillard ,  
 Tout dépend du hazard ,  
 Sous un bandeau que peut servir l'adresse ?  
 Tel échape souvent que l'on croit tenir bien ;  
 Pour prix d'une longue tendresse  
 Tel croit tenir le cœur de sa Maîtresse ,  
 Qui souvent ne tient rien.*

Entrée de gens qui jouënt à Colin-Maillard  
 avec Monsieur Robinot.

## B R A N L E. 1. Couplet.

*Amans , qu'un jaloux inquiete ,  
 Sçachez profiter du hazard ,  
 Et faites vite la retraite ,  
 Pendant qu'il fait Colin-Maillard.*

Erafte , Angelique , & Madame Brillant s'en  
 vont précipitamment , & l'on continuë  
 de chanter.

## 2. Couplet.

*Monsieur Robinot homme sage  
 Ferme les yeux ; le fin renard !  
 Il ne verra pas son dommage  
 Tant qu'il sera Colin-Maillard.*





## SCENE DERNIERE.

Mr ROBINOT , LE BAILLY ,  
MATHURIN, CLAUDINE.

LE BAILLY.

AH! ah! qu'est-ce que tout ceci? Fort bien ;  
je suis bien aise de voir ainsi tout le Village en joie à la veille d'une nôce.

Mr ROBINOT.

Ah ! parbleu je tiens quelqu'un pour le coup ;  
il ne m'échapera pas. C'est un homme justement, oùi, c'est Mathurin.

LE BAILLY.

Non , c'est moi , cousin ; je ne suis pas du jeu ;  
mais il n'importe.

MATHURIN.

Oh ! parguëne , Monsieur , vous êtes pris pour  
dupe , vous croiais me tenir : allons , allons ,  
rebouchez-vous les yeux.

Mr ROBINOT.

Non , voila qui est fini , je ne sçaurois plus  
jouer , cela m'étouffe ; continuez vous autres.  
Hé bien , cousin ?

LE BAILLY.

J'ai vôtre affaire toute prête dans ma poche ,  
le Contrat tout dressé , il n'y a qu'à le signer.

Mr ROBINOT.

Oùi , c'est bien dit , signons. Je n'ai jamais  
rien fait avec tant de joie. Allons , mignonne. . .  
Comment donc , où est Angélique ?

MATHURIN.

Pargué , Monsieur , pendant que je jouions à



Colin-Maillard , je crois qu'elle est allée jouer à la cleumissette.

Mr. ROBINOT.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MATHURIN.

Vous apportez le Contrat trop tard , Monsieur le Bailly , la mariée est partie.

Mr. ROBINO T.

Angelique partie ?

MATHURIN.

Oui , vela Madame vôte tante & le cousin de Bourgenville qui l'emmenont ; ils l'avont enrôlée , & ils disent que c'est une recrue pour un Capitaine

Mr. ROBINOT.

Pour un Capitaine ?

CLAU DINE.

C'est ce Monsieur du cabinet d'hier au soir,

Mr. ROBINO T.

Ah ! je suis trahi , je suis assassiné !

CLAU DINE.

Vous n'êtes pas heureux à Colin-Maillard , n'y jouez plus.

Mr. ROBINO T.

Vous étiez tous de concert , vous êtes des coquins , des canailles. Allons , cousin , ils ne peuvent être loin , courons après ; & si je les attrape , je les ferai tous pendre , & ma tante , & Angelique même

MATHURIN.

Oh ! palsanguenne il aura biau courir , il ne fera pendre personne. Allons , enfans , les Menétriers sont païez ; pendant qu'il courra que chacun se prenne par la main , & achevons nôtre Branle. Je ne craignons plus le Capitaine , vela une bonne épine hors de mon pied ; touche-là , Claudine.

## 62. COLIN-MAILLARD,

### 3. Couplet du Branle.

*Au cœur d'une Dame galante,  
Amans, voulez vous avoir part ?  
N'ayez point l'ame défiante,  
Faites toujours Colin-Maillard.*

### 4. Couplet.

*Nombre de femmes & de filles  
Seroient au Convent tôt ou tard,  
Si leurs maris ou leurs familles  
Ne faisoient pas Colin-Maillard.*

### 5. Couplet.

*Quand une femme à la Bassette  
Feint de plumer quelque Richard ;  
Loin d'interroger la Coquette,  
Maint époux fait Colin-Maillard.*

### 6. Couplet.

*Heureux qui rit d'une inhumaine,  
Qui vit gay, content & gaillard :  
A tout ce qui fait de la peine  
Heureux qui fait Colin-Maillard.*

### 7. Couplet.

*Aminte est severe. & cruelle,  
Et rebute un Amant vieillard ;  
Qu'un jeune Amant soit auprès d'elle,  
La belle fait Colin-Maillard.*

### 8. & dernier Couplet.

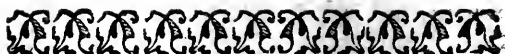
*Votre plaisir nous interesse,  
Pour nos soins ayez quelque égard ;  
Sur les défauts de nôtre Pièce  
Faites, Messieurs, Colin-Maillard.*

L'OPERATEUR

BARRY,

COMEDIE,

Représentée pour la premiere fois le 17.  
Octobre. 1702.



# A C T E U R S

*du Prologue.*

Mr DANCOURT, }  
Mr LE COMTE, } Comédiens.

Me DE CHANVALLON, Comédienne.

Mr BARRY, Operateur.

JODELET, Valet de Mr Barry.

LA FRANCE, Décorateur.



# PROLOGUE.

---

SCENE PREMIERE.

Mr LE COMTE , LA FRANCE.

Mr LE COMTE.



Où la hé Champagne , la France ,  
quelqu'un , Monsieur Dufort.

LA FRANCE.

Monsieur.

Mr LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est donc que cette décoration-  
là ? un Operateur sur nôtre Théâtre ! se moque-  
t-on de nous ?

LA FRANCE.

Ma foi , Monsieur , je ne sçai ce que c'est.



SCENE II.

Mr LE COMTE , Mr DANCOURT.

Mr LE COMTE.

A H ! vous voila , Monsieur Dancourt , est-ce  
de vôtre ordonnance que les Operateurs  
viennent vendre leurs marchandises dans nôtre  
Hôtel ?

Mr DANCOURT.

Ma foi, Monsieur, il me semble que depuis quelque temps nous avons si peu de débit de la nôtre, que ce ne seroit pas trop mal fait de louer la Boutique.

Mr LECOMTE.

Où : mais de la louer à un Operateur, ce seroit une chose ridicule, ne vous en déplaît, & je ne sçache rien de plus deshonorant pour la Comédie.

Mr DANCOURT.

Hé que vous importe pourvu que l'Operateur la fasse mieux valoir qu'un autre, & que le profit vous en revienne.

Mr LECOMTE.

C'est de quoi je doute qu'il la fasse bien valoir.

Mr DANCOURT.

J'en doute aussi pour le moins autant que vous : mais il n'y a point de mal d'en faire l'expérience : au bout du compte que voulez-vous faire ? la meilleure partie de nos acteurs & de nos Actrices est à Fontainebleau depuis un mois, nous n'avons pu jouer que cinq ou six Pièces, que nous avons recommencées quatre ou cinq fois chacune ; pensez vous que cela soit fort agreable au Public, & qu'il ne paroisse pas là-dedans une negligence qui fait aussi qu'on nous néglige ?

Mr LECOMTE.

Mais cette negligence apparente, Monsieur, prétendez vous la réparer avec une farce d'Operateur, une Dame Gigogne, un Gille, un Gaudier-Garguille, un Capitaine ?

Mr DANCOURT.

Non : mais on connoitra du moins que le petit nombre d'Acteurs qui demeure à Paris, se donne du soin pour plaire, & ce petit nombre ne pouvant suffire par lui-même à jouer de cer-

raînes piéces anciennes ou nouvelles , on ne peut que nous sçavoir gré de laisser Monsieur l'Opérateur Barry donner une espèce de nouveauté , qui sera peut être moins mal reçûë que nous ne pensons l'un. & l'autre.

Mr L E C O M T E.

Oh bien , Monsieur , l'Opérateur me révolte ; je vous l'avouë , & je vous déclare que c'est malgré moi. . . .

Mr D A N C O U R T.

Et malgré Mademoiselle de Chanvallon sur tout, elle s'étoit habillée pour jouer la Payfanne du Medecin malgré lui. La voila aux prises avec Monsieur Barry , laissons les faire , i's ont aussi bonne tête & aussi bonne langue l'un que l'autre , & la Scene naturelle qu'ils vont vous donner vaudra peut-être mieux que si elle étoit étudiée.



### SCENE III.

Me DE CHANVALLON, Mr BARRY,  
Troupe de Valets de Barry.

Me DE CHANVALLON.

**V**ous sortirez , Monsieur , vous sortirez. ....

Mr B A R R Y.

Non Signora , non , je ne sortirai point , ni sous un Forestier , une personne de ma profession : un homme comme mi, qui a un caractère est bien reçû par tout.

Me DE CHANVALLON.

Que voulez-vous dire avec vôtre caractère ? Est-ce que vous êtes sorcier , mon ami ; vous

en avez assez la mine, & vos figures choquantes, & vos visages heteroclites ne sont point faits pour ce Théâtre-ci.

J O D E L E T.

Madame, Madame, visage vous-même, on ne traite point des gens comme nous de visages, afin que vous l'entendiez.

Me D E C H A N V A L L O N.

Ah! que de bruit, n'y a-t-il pas-là quelqu'un de ces Messieurs: qu'on fasse monter la Garde, pour mettre dehors ces originaux-là.

Mr B A R R Y.

Me mettre dehors mi, & qui aura la hardiesse de porter la main sur la mia persona: Mais je vois bien que c'est une bourse que l'on me fait, vous êtes une espionne de la Medecine, une Carabine de la Faculté, un supôt d'Apotiquaires peut être, payée des Medecins que ma réputation annéantit, & dont l'ignorance crasse va se dissiper à l'aspect du Soleil de la veritable Medecine: mais je ferai taire l'envie, je parlerai si haut, qu'on m'entendra aux quatre coins de l'Univers, au Levant, au Couchant, au Midy, au Septentrion.

J O D E L E T.

Au Nord, au Sud, à l'Est, à l'Ouest, entendez-vous, Madame?

Me D E C H A N V A L L O N.

Messieurs les babillards, je vous dévisagerai moi, si vous ne vous taisez.

Mr B A R R Y.

Mais que je me taise? que je me taise mi? & qui parlera donc, si je ne dis mot, mi qui suis piou Orateur que Cicéron, piou sage que Caton, piou sçavant cent fois qu'Aristote, qui possède toutes les langues, & tous les idiomes de la terre: le Grec, le Latin, le Siriaque, le Caldéen, l'Arabe, l'Hebreu, le Suedois, le



Danois , le Japonois , l'Iroquois , le Chinois ,  
le Tonquinois & le Cochinchinois.

J O D E L E T.

Et qui outre cela sçait lire & écrire , afin que  
vous le sçachiez.

Me DE CHANVALLON.

Maudit harangueur , te tairas-tu : Il y a ici  
nombre d'honnêtes gens que tu étourdis de ton  
babil.

Mr B A R R Y.

Nombre d'honnêtes gens ! Bon , tant mieux ,  
c'est ce que je cherche , & ce que j'ai tant de pei-  
ne à trouver.

Me DE CHANVALLON.

Cet homme-là a encore plus de babil que moi ,  
toute femme que je suis. Il n'y a pas moyen de le  
faire taire , il vaut mieux ceder.



## SCENE DERNIERE.

Mr B A R R Y , & ses Valets.

Mr B A R R Y.

**V**ous voiez , Messieurs & Mesdames , vous  
voiez , dis-je , le plus grand personnage du  
monde , un Virtuose , un Phenix pour sa profes-  
sion , le Parangon de la Medecine , le successeur  
d'Hipocrate en ligne directe , & l'heritier de ses  
Aphorismes , le scrutateur de la nature , le vain-  
queur des maladies , & le fleau de toutes les Fa-  
cultez. Vous voiez , dis-je , de vos propres yeux  
un Medecin methodique , Galenique , Hipocrati-  
que , Pathologique , Chimique , Spagirique ,  
Empirique.

Et un Medecin qui sçait la Medecine, cela n'est pas commun.

Mr B A R R Y.

Je suis, Messieurs & Mesdames, ce fameux Melchisedec Barry. Comme il n'y a qu'un Soleil dans le Ciel, il n'y a aussi qu'un Barry sur terre. Il y a quatre-vingt-treize ans que je faisois un bruit de diable à Paris, n'y a-t-il personne ici qui se souvienne de m'y avoir vû ? En quel lieu de l'Univers n'ai-je point été depuis ? quelles cures n'ai-je point faites ? Informez-vous de moi à Siam, on vous dira que j'ai guéri l'Elephant blanc, d'une colique nefretique. Que l'on écrive en Italie, on sçaura que j'ai délivré la Republique de Raguse d'un cancer qu'elle avoit à la mammelle gauche. Que l'on demande au grand Mogol qui l'a sauvé de sa dernière petite verole, c'est Barry. Qui est-ce qui a arraché onze dents machelières, & quinze corps aux pieds à l'infante Atabalippa ? quel autre pourroit-ce être que le fameux Barry ?

J O D E L E T.

Pour peu que vous en doutiez, allez vous-même sur les lieux, on vous en dirai des nouvelles.

Mr B A R R Y.

Mais, me direz-vous, je n'ai que faire de vos remèdes, je me porte bien, je ne suis, Dieu merci, ni pulmonique, ni astmatique, je n'ai ni pierre, ni gravelle, ni fluxion, ni catarre, ni rhumatisme. Hé tant mieux, le Ciel en soit loué, c'est ce que je demande. Est-ce l'intérêt qui me fait agir : non, Signori, non. J'ai piou de bien que je n'en veux : mais j'ai d'autres secrets où le beau sexe ne sera peut être pas insensible. Je vous apporte, Mesdames, hé quoi : le trésor de la beauté, le magasin des agrémens, l'arcenia

## PROLOGUE.

71

de l'amour. Je vous apporte de quoi pousser la beauté & la jeunesse jusques par-de-là la décrépitude.

J O D E L E T.

C'est lui qui m'a rendu beau comme vous me voicz.

M r B A R R Y.

Je porte avec moi un baume du Japon, qui noircit les cheveux gris, & dément les Extraits baptistaires, une pommade du Perou qui rend le teint uni comme un miroir, & recrépit les trous de la petite verole. Une quintessence de la Chine, qui agrandit les yeux, & rapproche les coins de la bouche, fait sortir le nez à celles qui n'en ont guères, & le fait rentrer à celles qui en ont trop. Enfin un Elixir spécifique, que je puis appeller le supplément de la beauté, le réparateur des visages, & l'abregé universel de tous les charmes qui ont été refusez par la nature. Mais vous autres, belles Dames, vous n'avez pas besoin de mes secrets, je le sçai, je le vois, ce réduit est aujourdhui le centre des charmes & de la beauté, & je vois bien qu'il faut attendre un autre jour pour le débit de mes trésors, & me borner presentement au seul honneur de vous donner en impromptu, le divertissement d'une espece de petite Farce, telle que j'en faisois autrefois représenter assez près d'ici. Nous y joindrons un petit Ballet, où tout le monde entrera masqué. Que l'on jouë seulement un petit air, pour donner le temps à mes Acteurs de se disposer pour leurs rôles.

*Les Violons jouent une ouverture, après laquelle la Comedie commence.*

*Fin du Prologue.*



## A C T E U R S

*de la Comedie.*

**GAUTIER - GARGUILLE** ,  
pere d'Isabelle.

**SPACAMONTE** , Capitain, Amou-  
reux d'Isabelle.

**MOSTELIN** , Amant d'Isabelle.

**ZERBINETTE** , Voisine de Gautier-  
Garguille.

**ISABELLE**.

**JODELET** , Valet de Madame Gar-  
guille.

**CASCARET** , petit Laquais.

Troupe de Masques & de Violons pour  
le Bal.

*La Scene est à Paris.*



# L'OPERATEUR

## BARRY,

### COMEDIE.

---

## SCENE PREMIERE.

GARGUILLE *seul.*



Ue la volonté de l'homme est changeante ! & , comme disoit fort bien a feu mon grand-pere feu son grand pere à lui , qui étoit un fort grand personnage , il n'y a rien de certain dans le monde comme le changement. Ce que nous souhaitions hier nous déplaît aujourd'hui , & ce que nous voulons aujourd'hui , nous fatiguera demain. Je me suis ennuyé d'être garçon , un Notaire de mes amis ma marié , je voudrois bien être veuf J'ai souhaité des enfans , le Ciel m'a donné une fille , & je me trouverois fort heureux si quelqu'un m'en vouloit débarrasser. Mais voici le Capitan Spacamonte : ce fanfaron-là ne me plaît point. Il vient vers moi , me voudroit-il quelque chose ?

74 L'OPÉRATEUR BARRY ,

\* \* : \* \* \* \* \* \* \* : \* \* \* \* \* \* \* \*

## SCÈNE II.

GARGUILLE , SPACAMONTE.

SPACAMONTE.

**J**E baise les pieds & les mains , & tout ce qu'on peut baiser avec bien - seance au bon-homme Gautier-Garguille.

GARGUILLE.

Serviteur , Seigneur Spacamonte.

SPACAMONTE.

Hé bien comment vous en va , pauvre diable ?

GARGUILLE.

Fort bien , grace au Ciel , & vous voyez le plus malade de la famille.

SPACAMONTE.

Vous êtes vieux , attaqué de gouttes parfois , sujet aux fluxions , aux catharres , aux rhumatismes.

GARGUILLE.

Cela n'est rien. Hors un mal de tête qui me tient presque toujours , une douleur de dents continuelle , mon petit rhume de poitrine ordinaire , une colique qui me prend de temps en temps dans le bas ventre , le mouvement de cette hanche-là que je n'ai pas bien libre , de grandes lassitudes dans les cuisses , & la jambe gauche qui me refuse un peu le service : à cela près je me porte à merveilles , & je suis toujours gay & gaillard , comme vous voyez.

SPACAMONTE.

Allez , mon ami , je défie la mort de vous prendre par maladies , & j'ai dessein de vous guérir à force de joie.

COMEDIE.

75

GARGUILLE.

Comment me tuër à force de joie !

SPACAMONTE

Si vous en échapez , bon-homme , je vous tiens l'ame bien tenace.

GARGUILLE.

Et qui pourroit me causer cet excès de plaisir ?

SPACAMONTE.

Vôtre bonne fortune. Vous m'avez plû , je vais devenir votre gendre.

GARGUILLE.

Oh ! je ne mourrai point de cela , ni ma fille non plus , je vous assure.

SPACAMONTE.

Sortife , bagatelle , vous déguitez. Je cours avertir mes parens , & les prier du festin que je vous commande de commander.

GARGUILLE.

Attendez , Seigneur Spacamonte , priez vos parens de votre enterrement plutôt que de la nôce ; je vais vous tuër à force de chagrin.

SPACAMONTE.

Comment me tuër de chagrin ?

GARGUILLE.

Oùï , le chagrin est plus mortel que la joie , & vous n'aurez pas ma fille , je vous en avertis : ha , ha , ha.

SPACAMONTE.

Ha , ha , ha... Un petit mor , bon-homme. J'aurai votre fille , la Mademoiselle Garguille , votre femme me l'a promise.

GARGUILLE.

Ma femme vous l'a promise.

SPACAMONTE.

Hé donc , belle demande ! & j'ai fait serment d'exterminer , fût - ce vous , le premier coquin qui auroit l'audace de s'y oposer.

76 L'OPÉRATEUR BARRY,  
GARGUILLE.

Hé ! bien , cela est clair.

SPACAMONTE

Cette enfant est toute ajustée , toute déguisée pour le petit Bal qui se donne. Je vais souper à fond , puis je viendrai la prendre , & nous épouserons immédiatement après la danse ; n'est-ce pas votre avis ?

GARGUILLE.

Est-ce celui de ma femme ?

SPACAMONTE.

Oùi , certes.

GARGUILLE.

Et le vôtre aussi aparemment ?

SPACAMONTE.

Hé ! caledis sans doute.

GARGUILLE.

Deux avis valent mieux qu'un , je n'ai pas le mot à dire.

SPACAMONTE.

Je suis ravi de vous trouver sage. Si vous cessiez de l'être je vous réduirois. Sans adieu , beau-pere.

\*\*\*\*\*

SCENE III.

GARGUILLE *seul*.

**B**eau-pere... voila un mariage bientôt bâti. Je ne veux point de ce Breteur-là dans ma maison. Que faut-il que je fasse ? Il me vient une pensée. Les conseils des femmes ne sont pas mauvais quelquefois. Voici la maison de Zerbinette ; elle est de ma connoissance , & cette petite vieille Italienne en sçait beaucoup. Opposons femme à femme , & malice à malice , elle trouvera peut-être moyen d'empêcher ce mariage qui me fait de la peine. Hola quelqu'un.



\*\*\*\*\*

## SCÈNE IV.

GARGUILLE, ZERBINETTE.

ZERBINETTE.

**A** *Buon di, buon di, Signor Gautier Garguille,  
dèh come st' à Vossignoria ?*

GARGUILLE

Laissez-là votre baragoin, de grâce, & parlez François, si vous voulez que nous nous entendions.

ZERBINETTE.

*Francese? volentieri: che volete da me? son tutto al vostro servizio.*

GARGUILLE.

Madame Zerbinette, si je vous parlois Turc, y comprendriez-vous quelque chose ?

ZERBINETTE.

*Signor nò.*

GARGUILLE.

Dites vous oüi ou non ?

ZERBINETTE.

*Signor sì*

GARGUILLE.

Dites-vous non ou oüi ?

ZERBINETTE.

*Sì nò è nò è sì, conform' à l'occasione.*

GARGUILLE.

Mais écoutez donc, c'est pour une affaire de conséquence que je viens vous consulter : vous êtes de mes amies : parlons François, je vous en conjure.

ZERBINETTE.

Voilà qui est fait, *Sarete contente.* De quoi s'agit il ?

## 78 L'OPÉRATEUR BARRY,

GARGUILLE.

Ma femme veut marier notre fille Isabelle ;  
& comme le mari qu'elle prétend lui donner  
ne me plaît pas, je viens vous prier de m'ai-  
der à rompre ce mariage.

ZERBINETTE.

*O che gioia ! che gusto !*

GARGUILLE.

Encore ? hé de grace.

ZERBINETTE.

Ce n'est pas à vous, c'est à moi que je parle.

GARGUILLE.

Oùï : mais comme c'est moi qui vous parle,  
c'est à moi qu'il faudroit répondre.

ZERBINETTE.

Vous avez raison. Et qui est ce mari qui ne  
vous plaît pas ?

GARGUILLE.

Un certain Capitan, un bateur de pavé, qui  
est si souvent au Cabaret, & qu'on voit pres-  
que tous les jours yvre, le Seigneur Spaca-  
monte.

ZERBINETTE.

*Ohime che bruta bestia !*

GARGUILLE.

Madame Zerbinette.

ZERBINETTE.

Cela ne vous regarde pas, c'est une réflexion.

GARGUILLE.

Mais réfléchissez en François, je vous en sup-  
plie.

ZERBINETTE.

En François ou autrement, je vous répons que  
si vous voulez me laisser faire, le Capitan Spa-  
camonte n'épousera point votre fille.

GARGUILLE.

Affurément.

ZERBINETTE.

Assurément. Faites-moi parler à elle.

GARGUILLE.

Entrez au logis, ma femme n'y est pas, &amp; elle ne reviendra que demain.

ZERBINETTE.

La conjoncture est admirable, &amp; je serai bien-aïse que cela me donne occasion de passer avec votre fille toute la soirée.

GARGUILLE.

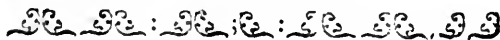
Vous pourrez aller au Bal ensemble, je vais l'en avvertir.



## SCENE V.

ZERBINETTE *seule.*

**L**A fortune se déclare pour ce pauvre garçon qui m'est tantôt venu faire confidence de la passion qu'il a pour Isabelle. Pour peu que je me mêle de cette affaire, l'amour sera bien rôlé de notre parti, & la fortune, moi & l'amour, nous faisons une assez bonne petite société. Venez, venez, Seigneur Mostelin, j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre.



## SCENE VI.

MOSTELIN, ZERBINETTE.

MOSTELIN.

**H**E bien, ma chere Zerbinette, tu viens de parler au pere de l'adorable Isabelle ? Il

80 L'OPERATEUR BARRY ,  
est de te amis aparemment ? tu devois bien  
hasarder de lui dire quelque chose en ma faveur.  
ZERBINETTE.

Comment ? vous n'êtes pas amoureux de lui  
peut-être ? c'est sa fille à qui vous en voulez ,  
c'est à elle à qui il faut s'adresser.

M O S T E L I N.

Ma timidité est aussi forte que mon amour ,  
l'une combat ce que m'inspire l'autre. J'ai be-  
soin de tes conseils pour me déterminer , & de  
ton adresse pour devenir heureux.

ZERBINETTE.

Ni mes conseils , ni mon adresse ne vous man-  
queront dans le besoin. Je vais commencer par  
vous ménager un entretien avec Isabelle. Je  
dois passer la soirée avec elle , hasardez de lui  
écrire pour me donner occasion de parler. Elle  
va venir ici , allez-vous-en.

M O S T E L I N.

L'Amour me défend ce que tu m'ordonnes.

ZERBINETTE.

La raison vous commande ce que l'Amour  
vous défend.

M O S T E L I N.

L'Amour est plus fort que la raison.

ZERBINETTE.

Que la raison triomphe à présent , l'Amour  
triomphera tantôt.

M O S T E L I N.

Mais , Zerbinette.

ZERBINETTE.

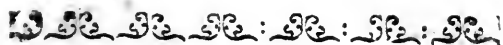
Voilà avec elle un coquin de valet qui est l'es-  
pion de la mere , retirez-vous , & me laissez  
prendre langue : adieu.

M O S T E L I N.

Je t'obéis aveuglement.

ZERBINETTE.

Je vous rendrai service de même.



## SCENE VII.

GARGUILLE, ISABELLE,  
ZERBINETTE, JODELET.

GARGUILLE.

Venez, ma fille, voila Madame Zerbinette ;  
qui est une personne d'esprit de nos voisins  
avec qui je veux que vous fassiez connoissance.

ISABELLE.

Je vous suis bien obligée, mon pere, de me  
donner de si bonnes habitudes.

GARGUILLE.

Elle ne vous donnera que de bons conseils,  
& je veux que vous fassiez absolument tout ce  
qu'elle vous dira.

ISABELLE.

Je n'aurai pas de peine à vous obéir, mon  
pere.

ZERBINETTE.

Et moi, Madame, je ne vous conseillerai  
rien que vous n'avez envie de faire,

GARGUILLE.

Débarasse-nous de ce fanfaron de Capitan,  
râche de faire en sorte que ma fille prenne de  
l'amour pour quelque autre, afin qu'elle con-  
tredise sa mere, sans que je paroisse me mêler  
de cela moi. Ote-toi de-là toi, gros-coquin,  
que viens tu faire ici ?

JODELET.

Madame m'a dit de prendre garde à sa fille,  
qui est sa fille plus que la vôtre, & au cas qu'elle  
parlât à d'autres qu'au Seigneur Spacamonte,  
d'écouter tout ce qu'on lui diroit,

32 L'OPÉRATEUR BARRY,  
ZERBINETTE.

Je le désirerai bien de nous entendre, ne vous mettez pas en peine.



SCÈNE VIII.

ISABELLE, ZERBINETTE,  
JODELET.

ZERBINETTE.

*S* Ignora amabile.

ISABELLE.

Oligante personne !

ZERBINETTE.

*Sapete la lingua Italiana ?*

ISABELLE.

*Signora sì*

ZERBINETTE.

*La parlate un poco ?*

ISABELLE.

*Un tantino.*

ZERBINETTE.

*Tanto meglio , qu'est animal accio non intenderà i nostri discorsi.*

JODELET.

On m'a dit d'écouter, mais je n'y entens rien. Est-ce que ce n'est pas parler que ce qu'elles disent-là ?

ZERBINETTE.

*Con tanta bellezza è tantiè gratè , portate voi nel petto un cuor insensibile.*

ISABELLE.

*Non hà sentito fin adesso che antipatia , m'à sento benche formato per un altro uso.*

ZERBINETTE.

*O benissimo pensato!*

JODELET.

Il faut pourtant bien qu'elles s'entendent, car elles se répondent l'une à l'autre.

ZERBINETTE.

*Deh qual è l'oggetto della vostra antipatia.*

ISABELLE.

*T'n certo Capitano che mia madre mi vuol dar per sposo malgrado mio.*

ZERBINETTE.

*Questo non sacrà: vi dispiacerebbe ch' un altro amante v'insegnasse à far del vostro cuore quell' uso al quale lo credete destinato.*

ISABELLE.

*Sarebbe cosa nuova signora, e sapete che le cose nuove piacciono volentieri alle giovinette.*

JODELET.

J'examine leurs gestes pour tâcher de deviner quelque chose, & elles ont l'esprit de ne point gesticuler. Il y a bien de la malice là-dedans.

ZERBINETTE.

*Se questo Amante vi scrivesse neghereste: di leggere la sua lettera.*

ISABELLE.

*Conforme ai consigli che mi darete, Signor, m'hà ordinato mio padre di far tutto quel che mi direte.*

JODELET.

*Que je suis fâché de ne sçavoir pas le Latin: car c'en est-là.*

ZERBINETTE.

*Deh quali consigli vorreste ch' io vedessi?*

ISABELLE.

*Quei che sapete che mi piacerebbero.*

ZERBINETTE.

*Vi darò quelli medesimi che desiderate mà bisognerebbe fare entrare quel Baronaccio di spia ne' nostri interessi. Con lusinghe e denari si viene à*

84 L'OPÉRATEUR BARRY,

*capo d'ogni cosa, m'à veramente.* Je ne m'aperçois pas que nous ayons auprès de nous un jeune homme tous des plus beaux & des mieux faits. Hé ! où avois-je les yeux ?

J O D E L E T.

Ho, Madame ! Elle me cajolle , elle veut m'attraper.

Z E R B I N E T T E.

C'est quelqu'un de vos parens , aparemment ? Monsieur votre frere peut être ?

J O D E L E T.

Avec tout cela , il faut que j'aie bonne mine.

Z E R B I N E T T E.

Qu'il paroît avoir d'esprit & de politesse !

J O D E L E T.

Oh ! point du tout , Madame. Tenons-nous sur nos gardes.

Z E R B I N E T T E.

Qui est ce , eune Monsieur-là , Madame ? je vous prie.

I S A B E L L E.

C'est un domestique que ma mere affectionne beaucoup.

J O D E L E T.

Il étoit bien nécessaire de dire cela. Oh la babillarde !

Z E R B I N E T T E.

Un domestique ? ah vraiment il sentira les effets de ma libéralité. Tenez , mon ami , voilà un écu , pour avoir un chapeau.

J O D E L E T.

Elle me donne de l'argent , cela est bien sujet à caution.

Z E R B I N E T T E.

Et puis en voilà un autre pour des gands.

J O D E L E T.

On m'attaque sérieusement.



COMEDIE. 85

ZERBINETTE.

Celui-ci est pour des nœuds de cravates.

JODELET.

Me voilà pris comme un sor,

ZERBINETTE.

Et cette pistole est pour des chemises.

JODELET.

Je n'en porte jamais, Madame. Pourquoi me donnez vous tout cela ?



## SCENE IX.

ISABELLE, ZERBINETTE,  
JODELET, CASCARET.

CASCARET.

**V**oilà une lettre qu'on m'a dit de rendre à une Madame.

ZERBINETTE.

C'est à moi qu'elle s'adresse, donne. Elle est d'un amant, d'un certain jeune homme de par le monde.

JODELET.

Elle a un Amant ? bon, me voilà à couvert de la médifance.

ZERBINETTE.

Ah ! je n'ai pas sur moi mes lunettes : hola, petit garçon, on attend la réponse, n'est-ce pas ?

CASCARET.

Oui, Madame.

ZERBINETTE.

Comment faire, ma belle Dame ? faites-moi l'amitié de la lire tout haut, je vous prie, il n'y a rien dedans qui ne se puisse voir. C'est un

# 86 L'OPÉRATEUR BARRY,

à part.

garçon fort respectueux. *Questa lettera è per Vostra signoria.*

ISABELLE lit.

*Je suis né pour vous adorer éternellement ; & je renoncerais sans peine à la vie , s'il faut que je renonce à l'espoir de vous posséder.*

JODELET.

Voilà un sot jeune homme , d'être si fort amoureux de cette petite vieille !

ISABELLE continuë de lire.

*Accordez-moi de grace un moment d'entretien dans cet instant même , & la liberté de vous dire un million de choses , que je n'oserois hasarder de vous écrire.*

ZERBINETTE.

Un million de choses ? cela est curieux , il faut les sçavoir : qu'il vienne nous les dire. Vous le voulez bien , Madame ?

ISABELLE.

Ne me conseillez-vous pas de le vouloir ? & n'ai-je pas promis à mon pere de vous obéir ?

JODELET.

Nôtre Demoiselle est bien obéissante.

ZERBINETTE.

Va , petit garçon , va dire à ton maître qu'il peut venir , & qu'il se dépêche.

CASCARET.

Oui , Madame.





## SCENE X.

ISABELLE, ZERBINETTE,  
JODELET.

ISABELLE,

*M' A cara mia Signora , questo furfan taccio  
non ci abbandonerà qu' est' altro gievinetto  
parlerebbe forse Italiano ?*

ZERBINETTE,

*Non lo credo.*

ISABELLE,

*Come faremo adunque ?*

ZERBINETTE.

*Non vi mettete in pœna , e lasciate fare à me.*

JODELET.

Voilà du baragoin qui me chicane.

ZERBINETTE.

Mon cher ami , rendez-moi un service.

JODELET.

De tout mon cœur , vous n'avez qu'à dire.

ZERBINETTE.

J'ai un frere brutal qui me tueroit , s'il me  
soupçonnoit de quelque intrigue , & je serois  
perduë si quelqu'un me voyoit avec ce jeune  
homme-ci : faites un peu le guet , je vous prie ,  
& m'avertissez en cas que quelqu'un vienne.

JODELET.

Mais je ne puis guetter pour vous & pour  
Madame Garguille , qui m'a donné sa fille en  
garde.

ZERBINETTE.

Guettez pour moi , je guetterai pour vous , &  
nous nous rendrons ainsi service l'un à l'autre.

# 88 L'OPÉRATEUR BARRY,

J O D E L E T.

Hé bien oui, voila un accommodement: mais point de trahison au moins.

Z E R B I N E T T E.

Non, non, prenez bien garde de vôtre côté.

J O D E L E T.

Oui, oui, je prendrai garde à elles-mêmes: car je me doute de quelque manigance.

\* \* \* \* \*

## S C E N E X I.

ISABELLE, ZERBINETTE,  
MOSTELIN, JODELET

*au fonds du Théâtre.*

M O S T E L I N.

Q U E je sens de trouble & d'agitation, & que l'amour est parfaitement le maître de mon cœur!

I S A B E L L E.

Je connois ce jeune Monsieur-là. Il soupire quelquefois en me regardant lorsqu'il me rencontre.

Z E R B I N E T T E.

Et vous n'aviez point encore deviné ce que cela veut dire?

I S A B E L L E.

Je m'en doutois un peu.

Z E R B I N E T T E.

On va vous expliquer vos doutes. Approchez, Seigneur Mostelin, & ne craignez point de faire éclater les tendres sentimens que vous avez pour cette charmante personne.

M O S T E L I N *embrassant Zerbinette.*

Que je te suis redevable, ma chere Zer-

binette , d'en avoir fait naître l'occasion .

J O D E L E T .

Il embrasse la petite vicille , c'est à elle qu'il en veut .

M O S T E L I N .

Adorable Isabelle , mes yeux vous ont cent fois parlé de mon amour , avez-vous daigné les entendre ? ma bouche oseroit-elle vous le déclarer : & souffrirez-vous à mon cœur l'espoir de vous rendre sensible ?

J O D E L E T .

Oùi dà .

I S A B E L L E .

Le langage de vos yeux étoit moins intelligible que vos discours . Je les écoute avec trop de plaisir peut être , & c'est autoriser plus que je ne devrois l'espoir que vous me demandez de vous souffrir .

J O D E L E T .

Gares , gares , gares , voici quelqu'un qui vient interrompra la conversation .

Z E R B I N E T T E .

Hé qui ?

J O D E L E T .

Moi même .

Z E R B I N E T T E .

Hé pourquoi ?

J O D E L E T .

Parce que vous êtes une friponne qui voulez m'en donner à garder . Ah , ah ! nêtre Demoiselle , vous avez-là langue bien penduë , & vous , Monsieur . . .

M O S T E L I N .

Ecoute , mon pauvre Jodelet , il y a du temps que nous nous connoissons , tiens voila deux pistoles pour boire : on ne te payera pas si bien pour nous trahir , que je te payerai pour nous rendre service .

90 L'OPÉRATEUR BARRY,  
J O D E L E T.

Je crois que vous avez raison. Grand bien vous  
fasse : parlez à présent , me voila devenu muet.

Z E R B I N E T T E.

Ah ! voicile Capitain Spacamonte , il est si y-  
vre , qu'il ne se peut soutenir.

I S A B E L L E.

Il ne faut pas qu'il nous voie ensemble, entrez  
vîte dans ce cabinet.

M O S T E L I N.

Me cacher pour ce faquin-là ?

Z E R B I N E T T E.

Ce n'est pas pour lui , c'est pour elle.

M O S T E L I N.

Cette raison me détermine.

Z E R B I N E T T E.

Entrez vîte.

J O D E L E T.

Voila deux pistoles bientôt gagnées.



S C E N E XII.

S P A C A M O N T E , I S A B E L L E ,  
Z E R B I N E T T E , J O D E L E T.

S P A C A M O N T E yvre , chante.

*L'usage qu'on fait de l'eau  
Cause rhume & pourriture :  
Mais celui du vin nouveau , turelure ,  
Empêche la morfondure ,  
Robin turelure lure.*

A H ! bon soir , ma Divinité. Oh ! vous voiez  
un Gentilhomme assez bien nourri. Oh !  
quand nous serons mari & femme , je donne au

# COMEDIE.

91

diable la famille si vous mourez de faim ni de soif. Oh !

Z E R B I N E T T E.

Hé comme vous voilà fait , Seigneur Spacamonte ?

S P A C A M O N T E.

Oh ! sandis quand je sors de table , je suis tous jours rangé de même. Ho !

I S A B E L L E.

Ah fy , Monsieur , que vous puez le vin.

S P A C A M O N T E.

C'est que j'en ai bû. Hé donc ? n'allons-nous pas au Bal ? je viens vous prendre.

I S A B E L L E.

Au Bal avec vous , moi ?

S P A C A M O N T E.

Avec qui donc ? Ne craignez pas d'être pressée ; quelque grande que soit la foule , d'un seul hoquet , oh , je fais faire place.

I S A B E L L E.

Non , Monsieur , je n'irai point au Bal avec un homme qui sent le vin.

S P A C A M O N T E.

Cette odeur vous déplaît ? il faut la corriger. Je suis complaisant : allons , rasade d'eau de vie.

Z E R B I N E T T E.

Rasade d'eau de vie ! voilà un bon correctif.

S P A C A M O N T E.

J'aime les liqueurs , c'est ma folie : il y en a dans ce cabinet , vous allez voir comme je sabc.

I S A B E L L E.

Dans ce cabinet ? vous rêvez , Monsieur , il n'y en a point. Ah ! je suis perduë.

S P A C A M O N T E.

Je sçai où elle est , j'en trouverai bien , laissez-moi faire.

J O D E L E T.

Ils vont s'égorger , cela sera drôle.

92 L'OPÉRATEUR BARRY,  
I S A B E L L E.

Qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront , pour  
moi je me retire.

Z E R B I N E T T E.

C'est le meilleur parti , vous avez raison.



SCENE XIII.

SPACAMONTE , MOSTELIN,  
J O D E L E T.

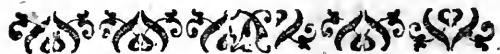
*Spacamonte ouvre le cabinet , & Mostelin le ra-  
mine tous tremblant au coin du Théâtre.*

J O D E L E T.

**V** Oila de mauvaises liqueurs.

M O S T E L I N.

Mon-beau Capiraine , sortez de vôtre étonne-  
ment. J'aime Isabelle , & 'en suis aimé. Si  
vous n'êtes pas content de me trouver enfermé  
dans son cabinet , je porte une épée , entendez-  
vous ? je porte une épée.



SCENE XIV.

SPACAMONTE , J O D E L E T.

S P A C A M O N T E.

**I** L porte une épée : est-ce que je ne le vois pas  
bien. : hé que diable est-ce que je porte donc  
moi , ami Jodelet ?

J O D E L E T.

Seigneur Spacamonte.



S P A C A M O N T E.

Tu vois cet enfant, il abuse du mépris que je fais de lui. Pour peu que j'eusse le vin furieux, je l'aurois déjà tué plus de trente fois.

J O D E L E T.

Plus de trente fois ! c'est assez d'une bonne.

S P A C A M O N T E.

Le petit belître ! il porte une épée, je me veux munir d'une canne.

J O D E L E T

Le voila qui revient.

S P A C A M O N T E.

Foin, j'ai laissé mes pistolets.



## S C E N E X V.

SPACAMONTE, MOSTELIN,  
J O D E L E T.

M O S T E L I N.

**M**onsieur, Monsieur le fanfaron, vous vous exhalez en mauvais discours : mais je sçai les moïens de les faire finir. Allons, Monsieur l'épée à la main.

S P A C A M O N T E.

Petit badin, fy donc, je ne puis souffrir les rencontres, & ne me bats qu'en rendez-vous. A demain, entendez-vous ? à demain.

M O S T E L I N.

Vous n'échapperez pas, défendez-vous, ou je vous deshonorai.

S P A C A M O N T E.

Oh ! cadedis je vous en défis, je n'ai que tro, d'honneur. On peut m'en ôter sans qu'il y paroisse.

94 L'OPERATEUR BARRY,  
J O D E L E T.

Le Capitaine est un peu poltron.

MOSTELIN *feignant de lui porter un coup.*  
C'est trop perdre de temps, allons.

S P A C A M O N T E *en tombant.*

Ah ! je suis mort. Petit jeune homme , on ne bat point à terre ; observez les règles du point d'honneur.

M O S T E L I N.

Levez-vous donc que je vous tue.

S P A C A M O N T E.

Oh ! diablezot. La peste m'étrouffe si j'en fais rien , je couche ici.

\*\*\*\*\*

SCENE DERNIERE.

S P A C A M O N T E , M O S T E L I N ,  
I S A B E L L E , G A R G U I L L E ,  
Z E R B I N E T T E , J O D E L E T.

G A R G U I L L E.

Q U'est ce donc que ceci ? que faites-vous-là , Seigneur Spacamonte ?

S P A C A M O N T E *à terre.*

Je me promene.

G A R G U I L L E.

Pourquoi ce jeune Monsieur l'épée à la main ?

S P A C A M O N T E.

Par amusement. Il fait l'exercice , & je lui montre son métier.

M O S T E L I N.

Il faut vous expliquer la chose , Monsieur. Je suis aimé de votre fille , je sçai que ce fanfaron en est amoureux , & je lui veux ôter la

Vie , s'il ne cesse de me la disputer.

S P A C A M O N T E.

C'est-là le fait. Oh ! sans rancune , petit bon homme , je suis humain , je vous la cede : ces pauvres amans me font pitié.

Z E R B I N E T T E.

Seigneur Gautier Garguille , profitez de l'absence de votre femme. Vous voila défait du Capitain , prenez au plus vite cet autre gendre , & que Madame Garguille trouve le mariage fait quand elle reviendra.

G A R G U I L L E.

Ce conseil est trop bon pour n'être pas suivi.

J O D E L E T.

Seigneur Spacamonte , ne serez-vous pas de la nôce.

S P A C A M O N T E.

Oh ! de grand cœur : je n'ai point de fiel , & bien en prend à l'Univers que je sois aussi bon que brave. Allons , enfans , que le Bal commence ; & qu'on laisse entrer tous les Masques.



## A I R S

### DU DIVERTISSEMENT.

Mr B A R R Y.

**L** Es chagrins , la mélancolie  
Sont les plus grands maux de la vie ?  
Les secrets dont je les gueris ,  
Sont les plaisirs , les jeux , les ris  
Un peu d'amonreuse folie ,

96 L'OPERATEUR BARRY,

*Et l'usage des meilleurs vins :  
Avec cela quel mal peut vous surprendre ?  
Que mes remèdes sont benins ,  
Et qu'ils sont faciles à prendre !*

M O S T E L I N .

*L'Opérateur Monsieur Barry  
Est mon Médecin favory :  
Avec les secrets qu'il débite ,  
Il n'est point de maux qu'on n'évite.  
L'Opérateur Monsieur Barry  
Est mon Médecin favori.*

Z E R B I N E T T E .

*Dieu vous gard , Monsieur l'Empirique ,  
Toute la nuit Margot n'a fait qu'un cri ;  
Ah ! que vous auriez de pratique ,  
Et de chalandise , si  
Vous lui donniez en bon ami.  
Un remède pour sa colique.*

M r B A R R Y .

*Fillette , prenez un mari ,  
Ni trop nourri ni trop étique ?  
S'il ne vous guerit , joignez-y  
Quelque dose de favory ,  
C'est un remède spécifique.*

Tous ensemble.

*Vivat , vivat Monsieur Barry  
C'est mon Médecin favory.*

J O D E L E T .

*Monsieur l'Opérateur , de grace ,  
Expliquez-moi le mal que j'ai.  
J'ai peur de mourir enragé ,  
Je ne puis voir d'eau dans ma tasse ,  
Ce seroit un terrible cas :  
Ah ! sauvez moi , je vous supplie ,  
Des suites de ma maladie ,  
Mais ne me la guerissez pas.*

M r B A R R Y .

Mr BARRY.

*Bois du vin, ne crains point la rage,  
Ton mal n'est pas un mal nouveau;  
Heureux, heureux, qui ne fait point d'usage  
De l'eau.*

*On sçait que le pere Silene  
Descendit fort vieux au tombeau;  
Il eut comme toi de la haine  
Pour l'eau.*

JODELET.

*O grand merci, Monsieur Barry,  
De ma ridicule crainte  
Me voila desormais guery.  
Je boirai pinte sur pinte,  
Plusieurs pintes font un barri.  
O grand merci, Monsieur Barry.*



BRANLE.

Mr BARRY.

**L'***Amour est le protecteur  
De tous les cœurs qu'il engage;  
Fuir ses traits est une erreur.  
Venez tous lui rendre hommage,  
Pour le mariage bon,  
Pour le badinage non.*

MOSTELIN.

*Jeunes & tendres galans  
Que pere ou mere inquiete,  
Ayez recours aux talens  
De l'aimable Z rbinette,  
Pour le mariage bon,  
Pour le badinage non.*

## ISABELLE

*Jeune fillette à quinze ans  
Doit sçavoir plus d'un langage,  
Pour tromper les surveillans.  
On peut tout mettre en usage,  
Pour le mariage bon,  
Pour le badinage bon.*

## ZERBINETTE.

*Au sortir de son printemps,  
Femme de joli visage,  
Quoiqu'elle ait passé trente ans  
Est encor dans le bel âge,  
Pour le mariage bon,  
Pour le badinage non.*

## MARGOT.

*Tu seras content, Colin,  
Ne presse point davantage,  
Tu me trouveras demain  
Seule au fonds de ce bocage,  
Pour le mariage bon,  
Pour le badinage non.*

## JODELET.

*Ce médisant de Pierrot  
Dit que Margot n'est pas sage,  
Moi je soutiens que Margot  
Est à son apprentissage.  
Pour le mariage bon,  
Pour le badinage non.*

## VII. Couplet.

*Si quelqu'un d'entre vous a  
Du penchant pour quelque belle,  
L'Opérateur vous dira  
Le secret d'être aimé d'elle,  
Pour le mariage bon,  
Pour le badinage non.*

F I N.

NOUVEAU  
PROLOGUE,  
ET  
NOUVEAUX  
DIVERTISSEMENTS  
POUR LA COMEDIE  
DE L'INCONNU.

Representez pour la premiere fois le 20.  
Août 1703.



ACTEURS DU PROLOGUE.

THALIE, Muse.  
CRISPIN.  
Mlle MIMY.  
Mlle DESMARRÉS.  
Mr DE PONTEUIL.  
Mr SALLÉ.

---

ACTEURS DE LA COMEDIE.

LA COMTESSE.  
OLIMPE, aimée du Chevalier.  
LE MARQUIS, Amant de la Comtesse.  
LE CHEVALIER, Amant d'Olimpe.  
LE VICOMTE, Amant de la Comtesse.  
LA MONTAGNE, Valet de Chambre du  
Marquis.  
VIRGINE, Suivante de la Comtesse.  
MÉLISSE, Suivante d'Olimpe.  
DEUX ENFANS, representans l'Amour &  
la Jeunesse.  
CASARET, Laquais de la Comtesse.

*La Scene est dans le Château de la Comtesse.*





N O U V E A U  
 P R O L O G U E ,  
 ET NOUVEAUX  
 D I V E R T I S S E M E N S  
 POUR LA COMEDIE  
 DE L'INCONNU.

---

D U P R O L O G U E .  
 S C E N E P R E M I E R E .

T H A L I E .



U N L E favorable Puissance  
 A rétabli les agrémens ,  
 La pompe & la magnificence  
 D'un Théâtre que mon absence  
 Avoit laiffé fans ornemens :

Moi , qu'on nomme en tous lieux la divine  
 Thalie ,

Moi , Muse de la Comedie ,  
 L'amour des plus rares esprits ,  
 Je n'ai donc pû pas leurs écrits

Soutenir l'honneur de la Scène ?

J'ai pris une inutile peine ?

Malgré des efforts que j'ai faits ,

On a deserté mes Palais.

Depuis un tems une juste colere ,

M'a fait abandonner ces lieux ;

Un retour de tendresse , un desir curieux

De voir ce que sans moi l'on y peut encor faire ,

Me fait y reporter & mes pas & mes yeux :

Je reviens , je n'y vois rien qui ne doive plaire.

Une foule de connoisseurs ,

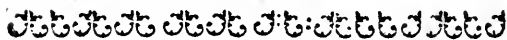
Par le bon goût au spectacle apellée ,

Me fait penser que l'une de mes Sœurs

A ma place s'en est mêlée.

Se pourroit-il qu'à mon emploi

Elle réussit mieux que moi ?



## SCENE II.

THALIE , CRISPIN.

CRISPIN.

**D**ieu vous gard , Madame Thalie.

Hé depuis quand à Paris de retour ?

Je vous croyois en Italie ,

Où vous aviez , dit-on , fixé votre séjour.

THALIE.

N'est-ce pas là Crispin qui me parle ?

CRISPIN.

Lui-même ;

Crispin cader , fils de Crispin l'aîné ,

Sous une heureuse étoile né ,

S'il pouvoit se flâter de la gloire suprême

D'être autant de vos favoris ,

Que feu son pere en fut jadis ?  
Car il en fut beaucoup , à ce que j'entens dire.

T H A L I E.

Je l'ai favorisé , j'ai connu les talens.

Qu'il eut du Ciel pour faire rire ,

Et pour plaire aux honnêtes gens :

Mais enfin depuis quelque tems

En termes assez bons on m'a parlé des vôtres ,

Et l'on m'en a tant dit. . .

C R I S P I N.

A d'autres :

Comme toujours de la Profession

L'amour propre fut l'apanage ,

Ne me louiez qu'avec précaution ,

Je n'ai que trop de pente à la présomption.

Ne m'en donnez pas davantage.

T H A L I E.

La louange n'est pas mon fort ,

La raillerie est mon partage.

C R I S P I N.

Fort bien , vous me raillez , je gage ,

Et j'ai donné dedans. J'ai tort.

D'autres que moi. . .

T H A L I E.

Laissons cette matiere ,

Et me dites un peu ce que l'on fait ici.

C R I S P I N.

On fait tout ce qu'on peut pour plaire ,

Et l'on est fort content quand on a réussi.

T H A L I E.

Arrive-t-il souvent que l'on y réussisse ?

Et pendant mon absence. . .

C R I S P I N.

On s'est passé de vous ,

Et pour peu qu'on nous applaudisse ,

Nous redoublons nos soins , enfin nous sommes  
vous

Fort contents de Paris , quand Paris l'est de nous.

T H A L I E.

De bons Acteurs la Troupe est-elle bien fournie ?

C R I S P I N.

Troupe, Madame ? on dit à présent Compagnie.

Malepeste, sur un bon pié

Nous avons mis la Comédie ;

Et si par quelque heureux génie

Le Théâtre étoit apuyé..

Car voyez-vous, j'ai l'âme la plus ronde,

Et ne sçai point faire le fin.

Vous nous voyez aujourd'hui bien du monde,

Nous n'aurons personne demain.

T H A L I E.

Comment donc, &amp; qui peut produire

Chez vous cette inégalité ?

C R I S P I N.

C'est que.. Comprenez bien ce que je vais vous dire.

Une première fois par curiosité...

On vient voir en foule un ouvrage.

Quand... la première fois... on en est dégoûté...

On n'y revient pas davantage.

T H A L I E.

Cela se comprend aisément :

Mais à qui d'une Pièce attribuer la chute ?

C R I S P I N.

On en parle différemment,

L'Auteur aux Acteurs l'impute,

Les Acteurs parlent autrement,

Le Parterre ordinairement

Est le Juge de la dispute ;

Et comme il juge sainement,

Il juge souverainement :

Ce qu'il a jugé s'exécute.

T H A L I E.

Vous avez de nouveaux Acteurs.

C R I S P I N.

Oh ! beaucoup, presque autant que de nouveaux Auteurs.

Que l'un de nous quitte, ou trépasse,  
Il en viendra quatre à sa place.

T H A L I E.

Cela vous fait plaisir.

C R I S P I N.

Le Proverbe le dit,  
Plus on est de foux, plus on rit.

T H A L I E.

Le Proverbe est très-véritable  
Mais dites-moi de grace, à ces Acteurs nouveaux  
Le Parterre est-il favorable ?

C R I S P I N.

S'il ne leur étoit pas, ce seroit bien le diable,  
Nous n'avons presque plus de ces originaux,  
Que vous aviez formez vous-même.  
Grand changement d'un temps à l'autre y a ;  
Et quand on n'a pas ce qu'on aime,  
Il faut bien aimer ce qu'on a.

Nous nous formons sur le meilleur modèle.  
A vous faire la cour tous ardens comme moi,  
Nous avons tous le même zèle  
Pour réussir chacun dans son emploi.

T H A L I E.

Avec succès je crois que chacun s'en acquitte ;  
Si par hazard la chose est autrement,  
Le zèle tient lieu de mérite,  
Et le public qui de l'orgueil s'irrite,  
Aux modestes Acteurs se prête bonnement :  
Quoiqu'il en soit, faites les moi connoître,  
Je prétens les encourager ;  
Et suivant ce qu'ils pourront être,  
Je m'engage à les protéger.

C R I S P I N.

N'est-ce point trop vous engager ?

T H A L I E.

Non, qu'ils viennent.

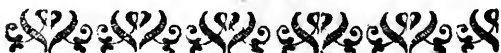
C R I S P I N.

Hola, Monsieur Dufort, la France

Voyez, si ces Messieurs, ces Dames sont là-haut.

Une Muse de connoissance,  
 Nous honore de sa présence,  
 Qu'ils accourent tous au plutôt,  
 Lui faire ici la reverence.

En voici deux nouveaux, c'est Ponteuil & Sallé.



### SCENE III.

THALIE, CRISPIN, & plusieurs  
 Acteurs & Actrices.

THALIE.

**M**Elpomene ma sœur m'en a déjà parlé.  
 N'avez-vous pas le fils de feu la Thorillière ?

CRISPIN.

Oui, dont vous aimiez tant le pere.

THALIE.

De mes faveurs je l'ai toujours comblé,  
 Et sa famille aussi me sera toujours chere.

CRISPIN.

Tant mieux. La famille a peuplé ;  
 En voici de la jeune espece.  
 Vous aimiez fort aussi, dit-on, la Champmeslé :

THALIE.

Assurément.

CRISPIN.

Hé bien, tenez, voila sa nièce.

THALIE.

J'aime à voir dans cette jeunesse  
 Des Acteurs que j'aimois avec tant de tendresse  
 Le merite renouvelé.

CRISPIN.

Mesdames, voila la Déesse

Par les faveurs, de qui nos ayeux ont brillé.

M I M Y.

A cet éclat, à cet air noble & tendre.

Je connois bien une Divinité :

Mais sans sçavoir son nom, oserai-je prétendre

Qu'elle reçoive avec bonté

Les hommages qu'on vient lui rendre ?

T H A L I E.

Venez tous reconnoître en moi

Une des Muses du Théâtre.

C R I S P I N.

Allons gaiement, la Muse est gaillarde & folâtre ;

Et le Comique est son emploi.

## ENTRÉE DES ACTEURS

*& des Actrices qui viennent  
saluer Thalie.*

T H A L I E.

Vos Acteurs, à ce que je vois,

Ont presque tous du talent pour la danse ?

C R I S P I N.

Ey donc, vous vous moquez, je crois ;

Ce n'est pas-là danser, c'est marcher en cadence ;

T H A L I E.

Quelqu'un de vous n'a-t-il pas de la voix ?

C R I S P I N.

Pour chanter, non. Il est vrai que parfois

Ils vous prennent un ton tendrement énergique,

Demi gaillard, demi tragique,

Une façon de reciter,

Qu'on prendroit pour de la Musique,

Quand le tour du Vers est Lyrique,

Ce diable de ton-là ne se peut éviter.

C'est un grand défaut au Comique,

T H A L I E.

Cette manière de recit

Sera pour moi toute nouvelle,

Et peut-être me plaira-t-elle :  
La nouveauté quelquefois réussit.

Messieurs , que l'on me fasse entendre  
Ceux en qui ce défaut est le moins vicieux.

C R I S P I N.

Allons , Monsieur Sallé , du grand , du beau , du  
tendre ,

De l'enjoûé , du sérieux ,

Quelque chose qui touche l'ame.

C'est assurément lui , Madame ,

A qui sans contredit ce défaut sied le mieux.

### CHANSON DE Mr SALLÉ.

*Sombre forêt , aimable solitude ,  
Vôtre ombre m'énèrrable à la clarté du jour ;  
Ne l'est pas à l'inquietude  
Que me cause un funeste amour.  
De l'inhumaine que j'adore  
L'image me fuit en tous lieux ,  
Et le cruel Amour la présente à mes yeux  
Plus belle qu'elle n'est encore.*

T H A L I E.

Cet Acteur a la voix touchante ,

Et je suis tout-à-fait contente.

De cette sorte de recit.

C R I S P I N.

Elle ne me plaît point moi , je trouve qu'il  
chante ,

Et cependant le Public l'applaudit.

T H A L I E.

Vous pourriez , à ce qu'il me semble ,  
Reciter ainsi deux ensemble ?

C R I S P I N.

Deux soit , n'allez pas jusqu'à trois ;

Car ç'en seroit trop à la fois.

Allons , Messieurs du Cromatique ,



De l'enjouement avec du pathétique,  
Et puis à peu près, là, sur le ton qu'ils prendront,  
Pour ne pas rester à rien faire,  
Les autres Acteurs marcheront,  
Ou par devant, ou par derrière,  
Tantôt de biais, tantôt en rond.

CHANSON DE MESSIEURS SALLE  
& Pontéuil.

*O l'heureux jour !  
Muse adorable ,  
Que ton retour  
Nous est favorable !  
Qu'il charme nos sens !  
Vous qui de nos yeux innocens !  
Faites un usage agreable ,  
Venez seconder nos desirs ,  
Venez partager nos plaisirs ,  
Aprovez nos efforts , aprovez notre zèle,  
Et nous favorisez comme elle :*

T H A L I E.

Vous recitez très-galamment ,  
Et marchez tous legerement  
J'ayrouve fort cette maniere ,  
Et sans aucun secours d'une main étrangere  
Vous pourriez assez aisément  
Mettre des Pieces d'agrément.

C R I S P I N.

Des Pieces d'agrément sans Danse, sans Musique ?  
Autant vaut fermer la Boutique.

Mlle D E S M A R R E S.

Pourquoi donc ? Nous venons de remettre Pŷché  
Avec tout le succès qu'on s'en pouvoit promettre.

C R I S P I N.

Oui : mais au double il a falu la mettre ,  
Et le Public s'en est presque fâché.

Demandez, demandez, hem...

Mlle DESMARRÉS.

Malgré sa colere ;

En foule il est venu la voir ,  
Et nous serions bien-heureux d'en avoir  
Une qui pût autant lui plaire.

C R I S P I N.

Où la prendre ? où l'aller chercher ?  
Si ce n'est par bonne fortune  
Que Madame Thalie en indique quelqu'une ,  
Qui de loin seulement paroisse en aprocher.

T H A L I E.

Je voudrois un sujet Comique ,  
Bien manié, bien entendu ,  
Et plus galant que magnifique.

C R I S P I N.

Par de certains Auteurs il sera mal rendu ;  
Si vous ne les aidez de vôtre Réthorique.

T H A L I E.

Je me souviens autrefois d'avoir vû  
Réussir certain Inconnu :  
Il ne seroit pas mal , je pense ,  
Après l'avoir si long-temps negligé ,  
D'essayer sans trop de dépense ,  
Si le goût du Public ne seroit point changé.

Mlle DESMARRÉS.

Où l'Inconnu, la Piece est toute préparée ,  
Et je crois que déjà les Rolles en sont scûs.

C R I S P I N.

Mais là Musique est égarée ,  
Les Airs & les Chançons ne se retrouvrent plus.

M I M Y.

Un de nos Musiciens en a fait de nouvelles ,  
Qui ne sont pas sans agrément ;  
De ces sortes de bagatelles  
Il s'acquitte assez galamment.

T H A L I E.

Je vous seconderai de toute ma puissance,

DE L'INCONNU.

III

M<sup>lle</sup> DESMARES.

Le conseil de la Muse assure le succès.

CRISPIN.

Elle ne nous a pas conseillé la dépense ,  
De crainte d'accident , ne faisons pas grands frais ;  
Ne prendra-t-on que le prix ordinaire ,  
Ou le double , comme à Psyché ?

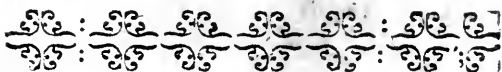
THALIE.

Non , le simple.

CRISPIN.

Messieurs , la Muse aime à vous plaire :  
En sa faveur on vous fait bon marché ;  
En sa faveur aussi . . . voici ce qu'il faut faire.  
Agréez nos efforts ; louiez , applaudissez ,  
Venez en foule , & souvent , c'est assez.

*Fin du Prologue.*



# DIVERTISSEMENT

D U

## PREMIER ACTE.

LA COMTESSE , OLIMPE,  
*Deux enfans representans* L'AMOUR  
 & LA JEUNESSE , VIRGINE,  
 MELISSE , VALET MORE.

L'AMOUR.

**V**ous voyez l'Amour & la Jeunesse  
 Qui viennent admirer la charmante Comtesse,  
 Et lui dire à l'envi , qu'être de ses plaisirs,  
 Fait l'unique bonheur qui flâte leurs desirs.

LA COMTESSE.

Et qui les a conduits ?

VIRGINE.

Cet homme qui jargonne  
 Certains mots qui ne sont entendus de personne :  
 Ils sont tous deux entrez , demandant à vous voir.

OLIMPE.

C'est encor l'Inconnu ?

LA COMTESSE.

Nous allons le sçavoir.

L'AMOUR.

Nous n'avions pas besoin que l'on nous vint  
 conduire ,

Et d'eux-mêmes jusqu'à ce jour  
 Jamais dans aucun lieu la Jeunesse & l'Amour

DE L'INCONNU. 113

N'ont eu de peine à s'introduire.

OLIMPE.

L'aimable couple !

LA COMTESSE.

Il n'est rien de si beau.

OLIMPE.

De leur petite mascarade

Le dessein est assez nouveau.

LA COMTESSE.

Il faut les écouter ; tar je me persuade

Qu'ils nous vont de l'Amour faire un joli tableau.



DIALOGUE

DE L'AMOUR ET DE LA JEUNESSE.

LA JEUNESSE.

**O**ù que vous nous voiez ensemble,  
C'est assez rarement que nous sommes d'accord.

L'AMOUR.

Comme tout m'a cédé, il me semble  
Que me céder aussi ne vous ferait pas tort.

LA JEUNESSE.

Moi vous céder ! Et pourquoi, je vous prie  
Si vous avez des charmes assez doux

Qui plaisent en coquetterie,

Je me fais aimer plus que vous,

Jamais je ne quitte personne,

Qu'on ne s'en fasse un dur tourment.

Hélas ! dit-on, faut-il si promptement

Que la Jeunesse m'abandonne ?

Mais quand le noir chagrin de vos transports ja-  
loux

# 114 DIVERTISSEMENTS

Force deux cœurs à la rupture ;  
On y trouve un repos si doux ,  
Qu'on vous laisse aller sans murmure ,  
Et je ne sçache que les fous.  
Qui mal guéris de leur blessure ,  
Veüillent renouer avec vous.

L' A M O U R.

Et quand on ne rompt point , est-il douceurs pareilles ?

LA JEUNESSE.

C'est un miracle dont le bruit  
Vient rarement à mes oreilles :  
Mais regardons le dégoût qui le suit ,  
Ce n'est pas comme la Jeunesse  
Qui se trouve aimable en tout temps ,  
Vous n'avez point d'agrément qui ne cesse ,  
Pour peu que vous alliez au delà du Printems.  
Quand l'âge vient , la belle chose  
Que les soupirs de deux amans barbons !  
A quoi peuvent-ils être bons  
Qu'à plaindre leur métamorphose ?  
Ce n'est plus en douceurs qu'ils passent tout le jour ,  
L'un dort tandis que l'autre gronde ;  
Et jamais on ne vit au monde  
Rien de si sot qu'un vieil amour.

L' A M O U R.

De vos jeunes attraits vous faites bien la fiere.

LA JEUNESSE.

On la feroit à moins. Par tout je saute aux yeux ,  
On me nomme par tout des beautez la premiere ,  
Et c'est en quoi sur vous je l'emporte encor micux ,  
Car enfin pour me vaincre employez ruse , adresse.

Cherchez artifice , détours ,  
Il n'est point de laide jeunesse :  
Mais il est de vilains Amours.

L' A M O U R.

Vous croiez que je me chagrine  
De vous voir ravalier mes droits.

DE L'INCONNU. 115  
LA JEUNESSE.

*Il n'est défendu de faire bonne mine*

*Quoiqu'on enrage quelquefois.*

L'AMOUR.

*Vous n'êtes qu'un enfant, c'est ce qui vous rend  
vaine.*

*Mais je me vangerai dans peu sur votre cœur.*

LA JEUNESSE.

*Vos traits ne me font point de peur,*

*Mais finissons un discours qui vous gêne,*

L'AMOUR.

*Approchez, nôtre Conducteur,*

*C'est à vous d'entrer sur la Scène.*

Air Italien chané par un Indien qui a  
conduit l'Amour & la Jeunesse.

*Dulle sponde del mar*

*D'ove l'Aurora*

*Nasce ad indorar*

*Odorosi Campi di Flora*

*Vengo per mirar*

*La beltà ch'le mondo adora.*



*Ad un ciglio*

*Fiammegiante*

*Ad un occhio*

*Fulminante*

*Nó, nó, nó,*

*Nó resistet non si putô*



*Veneti amori*

*Ituttii cuori*

*Spirate ardori.*

OLIMPE.

*En toute langue on vous dit des douceurs,*

LA COMTESSE.

*Ignorant qui me les adresse,*

# 116 DIVER TISSE MENS

Ce sont d'assez vaines ardeurs.

Mais tâchons d'accorder l'Amour & la Jeunesse.

L A J E U N E S S E.

Aucun de nous n'est d'humeur à ceder.

L' A M O U R.

Il faut du moins nous accorder

Pour louer dignement cette belle Comtesse:

L A J E U N E S S E.

La louer, ce n'est point mon fait,

Je ne pourrois assez élever son mérite,

Et j'aime mieux en être quitte

Pour ma Guirlande & ce Bouquet.

Prenez, d'une Déesse, il n'est rien qu'on refuse.

L' A M O U R.

Pour moi qui cherche à voir tous les cœurs sous  
ses loix,

Je sçai comme il faut que j'en use,

Et veut mettre à ses pieds mon Arc, & mon  
Carquois.

O L I M P E reprenant le Carquois de l'Amour,  
d'où elle tire un billet parmi les Flèches.

Qu'il est bien fait! Mais Dieux! A l'aimable Com-  
tesse.

Madame, c'est à vous que ce billet s'adresse.

L A C O M T E S S E.

Lisons.

O L I M P E.

De l'Inconnu j'admire le talent,

Tout ce qu'il fait enchante.

L A C O M T E S S E.

Il n'est rien plus galant:

Elle lit.

*Quoique ma passion extrême*

*Me fasse un souverain bonheur*

*Du plaisir de vous dire à quel point je vous aime,*

*Permettez que l'Amour vous parle en ma faveur*

*Avant que je parle moi-même.*



*J'ose attendre beaucoup d'un entretien si doux.*

*Eh! qui sçait mieux quelui ce que je sens pour vous?*

O L I M P E.

C'est s'exprimer avec tendresse.

L A C O M T E S S E.

On dit plus qu'on ne sent : mais je veux à mon  
tour.

Faire présent à la Jeunesse.

*La Comtesse lui donne un Diamant.*

L A J E U N E S S E.

J'accepte cette Bague , attendant l'heureux jour

Où vous sçauvez pour qui je m'interesse.

L A C O M T E S S E.

Je ne donne rien à l'Amour.

Il se vante , & je crains ses contes ordinaires.

L' A M O U R .

Par lui-même l'Amour trouve à se contenter ,

Et tant qu'il se fait écouter ,

Il n'est pas mal dans ses affaires .

*L'Amour & la jeunesse s'en vont avec le More.*

O L I M P E.

On les a bien instruits.

L A C O M T E S S E.

Tâche à les amuser ;

Virgine , les enfans n'aiment point à se taire ,

Et de nôtre Inconnu par eux....

V I R G I N E.

Laissez moi faire ,

En badinant je les ferai jaser.

*Fin du Divertissement du premier Acte.*



# DIVERTISSEMENT DU SECOND ACTE.

---

SCENE PREMIERE.  
LA COMTESSE , OLIMPE ,  
LE CHEVALIER, LE MARQUIS,  
VIRGINE , MELISSE.

LE CHEVALIER.

Q Uoique j'ignore encore quel Spectacle on  
apprête ,  
Je puis vous préparer à quelque grande Fête.  
Madame ? dans ce bois j'ai vu des gens épars ,  
Qui pour vous la donner viennent de toutes parts ,  
Ils s'avancent vers vous.

LE MARQUIS.

Vous devez les attendre ,  
Madame , & l'Inconnu ne sçauroit moins pré-  
tendre :  
Il connoît mieux que moi ce que c'est qu'être  
Amant ,  
Par tout il vous régale.

LA COMTESSE.

Et toujours galamment ;  
Du moins j'ai tout sujet d'en être satisfaite.

LE MARQUIS.

Vous pouvez l'écouter , voici son interprète.



SCENE II.

LA COMTESSE, LE MARQUIS ,  
LE CHEVALIER, OLIMPE,  
LA MONTAGNE *representant*  
*Comus* , VIRGINE, MELISSE,  
Suite de Comus.

COMUS.

**M** Adame, par hazard, si Comus est un Dieu  
Qui soit de vôtre connoissance ,  
Vous e voiez en moi qui paroît en ce lieu ,  
Pour vous jurer obeïssance.

Je suis un grand Maître en Festins ,  
A les bien ordonner on connoît mon genie :  
Et l'Amour , dont le goût fut toujours des plus  
fins ,

Voulant en bonne compagnie  
Vous donner un régal aprochant des divins ,  
M'a fait Maître-d'Hôtel de la Cérémonie.

C'est un Dieu , quoique très-petit ,  
A qui l'on peut céder sans honte.

Marchez sous sa conduite , & rendez-vous plus  
prompte.

A faire tout ce qu'il vous dit ,  
Vous y trouverez vôtre compte.

LA COMTESSE.

Sur l'esperance des douceurs  
Dont l'Amour doit combler nos cœurs ,  
Quand une fois il s'en empare ,  
Je suivrois volontiers ses pas :

Mais comme il est enfant j'ai peur qu'il ne s'é-  
gare.

120 DIVER TISSEMENTS

Et j'aime à ne me perdre pas.

C O M U S.

Avancez, il est temps; vite que l'on commence.

*Plusieurs Païsans apportent des corbeilles pleines de fruits.*

LE CHEVALIER à la Comtesse.

Tant de galanterie a droit de vous charmer ,  
Madame.

O L I M P E.

N'épargner ni peine , ni dépense ,  
Pour fournir des plaisirs toujours en abondance ,  
C'est-là ce qui s'appelle aimer.

C O M U S.

Madame, il ne faut point différer davantage ,  
Quand l'Amour , dont je prens ici les intérêts ,  
Par ce régal vous rend un tendre hommage ,  
Vous connoissez à quel usage  
En sont destinez les apprêts.

LA COMTESSE.

Je ne veux pas les laisser inutiles ,  
Olimpe y prendra part ainsi que son Amant.

O L I M P E.

Volontiers. Les refus sont assez difficiles ,  
Quand on agit si galamment.

LA COMTESSE.

J'ai besoin d'une main , la vôtre est elle prête -  
Marquis?

LE MARQUIS.

Vous vous moquez , je crois?

LA COMTESSE.

Non , vous me conduirez.

LE MARQUIS.

Je renonce à la Fête.

Elle n'est pas faite pour moi.

LA COMTESSE.

Point d'excuse , point de défaites ,

Je veux que vous veniez.

LE MAR.

LE MARQUIS.

Eh ! Madame.

LA COMTESSE.

Eh , Marquis ;

Sans façon , croyez-moi , faites ce que je dis.

Vous vous montrez plus jaloux que vous n'êtes :

LE MARQUIS.

Justement.

LA COMTESSE.

Je connois votre cœur mieux que vous ;  
Et c'est si rarement que le trouble y peut naître . . .

LE MARQUIS.

Oùi , Madame , j'ai tort de paroître jaloux ;

Car je n'ai pas sujet de l'être.

*Le Marquis sort.*

## SCENE XIII.

LA COMTESSE , OLIMPE ,  
LE CHEVALIER , VIRGINE ,  
MELISSE , COMUS , *Suite de*  
*Comus.*

O L I M P E .

O N diroit qu'il sort en courroux .

LA COMTESSE.

Il aura tout loisir de s'en rendre le maître :

Pendant divertissons-nous.

C O M U S .

Tandis que vous ferez une épreuve agréable

*Tome VI.*

F

## 122 DIVERTISSEMENTS

Des douceurs que ces fruits offrent aux Curieux ,

L'Amour qui m'emploie en ces lieux ,

M'a fait chercher ce qu'il a crû capable

De pouvoir attacher vos yeux.

Allons , faites de vôtre mieux ,

Et qu'à l'envi chacun se montre infatigable.

*La Comtesse s'avance avec Olimpe & le Chevalier vers les corbeilles de fruits. Les Païsans & Païsannes dansent , pendant que la Comtesse & sa compagnie font collation.*

Mlle DESMARES , en Jardinier.

*L'ame la plus fiere*

*Aux traits des amours*

*Follement espere*

*Resister toujours :*

*On fuit , on échape*

*A leurs premiers coups :*

*Si l'un ne nous frape ,*

*L'autre nous atrape :*

*Ces petits libertins sont tous*

*Tôt ou tard les maitres de nous.*

*L'ame la plus fiere , &c.*

*Aux cœurs sans défense*

*Leur empire est doux ,*

*Trop de résistance*

*Souvent les offense.*

*Ces petits libertins sont tous*

*Tôt ou tard les maitres de nous.*

*L'ame la plus fiere , &c.*

Mr PONTEUIL en Jardinier.

*S'il faut tôt ou tard que l'on aime ;*

*Si les traits des amours ne peuvent se parer ;*

*N'est-ce pas une erreur extrême*

DE L'INCONNU. 123

*De s'obstiner à différer ,  
S'il faut tôt ou tard que l'on aime ?*

Mr S A L L E , en Jardinier.

*Tous les momens que l'on diffère  
Sans éteindre nos feux contraignent nos desirs ;  
L'amour est un mal nécessaire ,  
Et l'on dérobe à ses plaisirs  
Tous les momens que l'on diffère.*

LA COMTESSE.

Leur danse , leur voix , tout m'enchanté ,

LE CHEVALIER.

On auroit peine à mieux chanter.

LA COMTESSE.

La beauté de la Fête a passé mon attente.

O L I M P E.

L'Inconnu l'ordonnant , aviez-vous à douter

Qu'elle ne fût toute galante ?

C O M U S.

Hé bien pour toucher votre cœur

Comus a-t-il sçu satisfaire ,

En Dieu d'importance & d'honneur ,

A tout ce que l'Amour l'avoit chargé de faire ?

LA COMTESSE.

Comus peut s'assurer par tout de son bonheur ,

Si Comus s'en fait un de plaire.

Mais comme en terre quelquefois

La Divinité s'humanise ,

Le Dieu Comus pourroit m'apprendre à qui je  
dois

Le divertissement dont il me voit surprise.

C O M U S.

C'est un secret qu'à conserver

Ma qualité de Dieu m'engage.

Si de ses soins l'Amour , qui veut vous éprou-  
ver ,

Peut espérer quelque avantage ,

## 124 DIVERTISSEMENTS

Il m'attend dans le Ciel , où je le vais trouver ,  
Employez-moi pour le message.

LA COMTESSE.

Je ne m'explique pas ainsi ,  
Je veux connoître avant qu'entrer en confidence.

C O M U S.

Ma suite est disparue , & je suis seul ici.

Bonsoir : vivez en espérance

De sortir bientôt de souci.

LA COMTESSE.

Se taire , se cacher si long-tems quand on aime !

V I R G I N E.

J'avois crû par l'un d'eux , en lui parlant tout bas ,

Développer ce stratagème :

Mais après quelques mots que peut-être lui-même.

En les disant n'entendoit pas ,

Il a d'une vitesse extrême

Pour s'éloigner doublé le pas.

LA COMTESSE.

Pour moi je ne sai plus qu'en dire.

O L I M P E.

Le tems éclaircira l'amour de l'Inconnu ,

Un peu de patience.

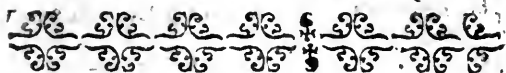
LA COMTESSE.

Il faut tâcher d'en rire ,

En attendant que ce tems soit venu.

*Fin du Divertissement du second Acte.*





# DIVERTISSEMENT

D U

## TROISIEME ACTE.

LA COMTESSE , OLIMPE ,  
LE MARQUIS , LE CHEVALIER ,  
VIRGINE , LA MONTAGNE  
*representant un Bohemien* , TROUPE  
DE BOHEMIENS.

*Ils entrent tous au bruit des Castagnettes & des  
Tambours de Biscaye.*

LA COMTESSE.

Pour des Bohémiens cet équipage est beau.  
VIRGINE

On les a rencontrés qui venoient au Château.

LA COMTESSE.

Rien n'est si propre qu'eux.

LE CHEVALIER.

La bande est fort complète.

OLIMPE.

Elle vaut bien la voir.

LA COMTESSE.

J'en suis très-satisfaite.

LA MONTAGNE.

Nous ne faisons qu'arriver de Paris ,

Où pour avoir des nouvelles

Assez agréables aux belles ,

On nous a fait présent de ces riches habits.

## 126 DIVERTISSEMENTS

Mais rien n'approche-là de ce qu'on voit paroître ,

Où vos divins attraits cessent d'être cachez.

Comme de tous les cœurs leur éclat se rend maître ,

Souffrez qu'en l'admirant nous vous fassions connoître

Combien nous en sommes touchés.

*Toute la Troupe de Bohémiens donne des marques d'admiration , par une figure qu'elle fait en regardant la Comtesse.*

LA COMTESSE.

La figure est galante.

OLIMPE.

Et fort bien ordonné.

Par tout où vous irez le prix vous est certain.

Mais voyez cette belle main ,

Et nous dites à qui l'Amour l'a destinée.

LA COMTESSE *donnant la main.*

Puisque vous le voulez il faut y consentir.

LA MONTAGNE.

Comme nous sommes gens de qui la connoissance

Scut de l'erreur toujours se garantir ,

C'est sur nous seuls qu'on doit prendre assurance ,

Les autres ne font que mentir.

Dans vos plus grands projets vous serez traversée :

Mais en vain contre vous la brigüe employera tout ,

Vous avez le plaisir de la voir renversée ,

Et d'en venir toujours à bout.

Vous avez quelquefois de flâteuses manières ;

Qui seroient pour l'espoir un motif bien pressant ,

Si pour les balancer vous n'en aviez de fieres ;

Qui le font mourir en naissant.

Cette ligne qui croise avec celle de vie  
 Marque pour vôtre gloire un murmure fatal ;  
 Sur des traits ressemblans on en parlera mal.

Et vous aurez une copie

Qui vous fera croire l'original

D'un honneur ennemi de la cérémonie.

N'en prenez pas trop de chagrin ;

Si vôtre gaillarde figure

Contre vous quelque tems, cause (un fâcheux  
 murmure ,

Un tour de Ville y mettra fin ,

Et vous rirez de l'avanture.

Vôtre cœur est brigué par quantité d'amans :

Mais le premier de tous pourroit s'en rendre  
 maître ,

Si le dernier , sans se faire connoître ,

Ne vous inspiroit pas de tendres sentimens ;

Cependant vous aurez beau faire ,

Même prix , même gloire est acquise à leurs  
 feux ,

Vous les épouserez tous deux ,

C'est du destin un decret necessaire.

LA COMTESSE.

Tout deux !

O L I M P E.

Si pour constant ce decret est tenu ,

Madame , du Marquis nous demandons la vie ,

Il vous a le premier servie :

Quand vous serez veuve de l'Inconnu ,

Vous pourrez l'épouser , s'il vous en prend en-  
 vic.

LE MARQUIS.

Non , non , je prens sur moi le soin de démentir

La necessité du veuvage.

LA COMTESSE.

Laissons-là tout ce badinage ,

Et songeons à nous divertir ,

## 128 DIVERTISSEMENTS

Point de mort , ni de mariage.

LE CHEVALIER.

Leur rapport ne peut rien que sur les scrupuleux ,

Qui s'en font un fâcheux augure.

O L I M P E.

Et ces enfans qu'ils menent avec eux

Disent-ils la bonne aventure ?

PETIT BOHEMIEN.

Croyez-vous qu'on nous mène en vain ?

Si vous voulez , je vous dirai la vôtre.

O L I M P E.

Je vous écouterai plus volontiers qu'un autre ,

Venez , j'abandonne ma main.

PETIT BOHEMIEN.

Pour découvrir plus à mon aise.

Ce que j'y vois de plus caché ,

Avant toute autre chose , il faut que je la baise ;

C'est-là ce que je mets toujours à mon marché.

O L I M P E.

Il peut garder son privilège ,

Sans qu'on songe à le contester.

PETIT BOHEMIEN.

Il est doux de vous en conter ,

Mais il faut se garder du piège ;

Vous êtes fine , & vous ne dites pas

Tout ce que vous avez dans l'ame.

Un amant déclaré brûle pour vos apas :

Mais comme un autre en secret vous enflâme ;

De ce premier , ma bonne Dame ,

Vous avez peine à faire cas.

LE CHEVALIER.

Vous le voyez , Madame , un enfant vous accuse ;

Condamnez mon jaloux dépit.

O L I M P E.

A faire un conte en l'air l'âge lui sert d'excuse ;

Il parle comme il peut , sans sçavoir ce qu'il  
dit.

## LA COMTESSE.

Chevalier , les jaloux souvent se font haïr.  
 Finissons , & prions quelqu'une de la bande ,  
 Puisque nous avons le loisir ,  
 De danser une sarabande.

## LA BOHEMIENNE.

La belle/Comtesse commande ,  
 Nous faisons gloire d'obéir.

*On danse.*

Mlle DESMARRES en Bohemienne , chante.

*Un Inconnu pour vos charmes soupire ,  
 Son sort égaleroit celui des Dieux ,  
 S'il pouvoit lire  
 Dans vos beaux yeux  
 Qu'avec plaisir vous souffrez en ces lieux ,  
 Les soins qu'il prend de vous le faire dire*



*Sur son destin que faut-il qu'il apprenne ?  
 D'un tendre aveu soulagez le souci  
 D'un cœur en peine  
 D'être éclairci ,  
 Nous disons la bonne aventure ici  
 Ne pourrons-nous l'instruire de la sienn ?*

Mr PONTHEUIL en Bohémien.

*Belles qui voulez apprendre  
 Quelle fortune vous aurez ,  
 Ne pouvez-vous pas prétendre  
 A celle que vous voudrez ?  
 Il est un sort qui de vous doit dépendre ?  
 D'heureux destins  
 Sont en vos mains ,  
 C'est à vous de les faire , à nous de les attendre*

130 DIVERTISSEMENTS  
LA COMTESSE.

J'admire également & la voix & la danse,  
Il n'est rien dont par-là vous ne veniez à bout;  
Et vous méritez tous que pour reconnoissance. .1

LA BOHEMIENNE.

Vous avoir divertie est une récompense  
Qui nous doit tenir lieu de tout.

LA COMTESSE.

Mais je veux qu'un présent...

LA BOHEMIENNE.

Non , Madame , de grace ;

Réservez vos presens , & nous laissez aller.

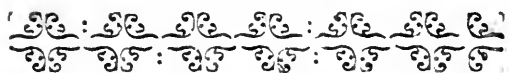
O L I M P E.

Ils sortent.

LA COMTESSE.

Suivez-les, Virgine, & que l'on fasse  
Tout ce qui se pourra pour les bien régaler.

*Fin du Divertissement du troisième Acte.*



# DIVERTISSEMENT

DU

## QUATRIÈME ACTE.

LA COMTESSE, OLIMPE,  
LE VICOMTE, LE MARQUIS,  
LE CHEVALIER, LA MONTAGNE, *representant un Comedien*,  
VIRGINE, CASCARET.

CASCARET.

M Adame...

LA COMTESSE.

Que veut-on ?

CASCARET.

Un Monsieur vous demande.

LA COMTESSE.

Voyez qui c'est, Virgine, & l'amenez ici.

VIRGINE.

Je n'irai pas bien loin, Madame, le voici.

LA MONTAGNE *representant un Comedien*:  
Ayant plus d'une fois eu l'honneur de paroître  
Devant Leurs Majestez, je croirois mal con-  
noître

Ce que l'on doit, Madame, à votre qualité.

Si m'étant pour ce soir dans le Bourg arrêté,

Je ne vous venois pas faire la révérence.

LA COMTESSE.

Je suis fort obligée à votre complaisance.

Mais ne sçachant à qui...

132      DIVER TISSEMENS  
LE COMEDIEN.

Je suis Comédien ;

Madame.

LE VICOMTE *l'embrassant.*

Ah ! serviteur. Ne vous manque-t-il rien  
Pour nous pouvoir ici donner la Comedie ?

LE COMEDIEN.

Non , Monsieur.

LE VICOMTE.

Il faudroit quelque Pièce aplaudie  
Où l'emploi des Acteurs répondit. . .

LE COMEDIEN.

Laissez-nous

Le soin de la choisir.

LE VICOMTE.

Et Circé, l'avez-vous ?

LE COMEDIEN.

Nous, Circé ? non , Monsieur, Paris seul est ca-  
pable. . .

LE VICOMTE.

Les Singes m'y charmoient , leur scène est admis-  
sible.

O L I M P E.

C'est-là le bel endroit.

-LE VICOMTE.

Il plaît à bien des gens ;

LA COMTESSE *au Comedien.*

Et comment jouerez-vous ?

LE VICOMTE.

Avec des Paravents ;

LE COMEDIEN.

Un moment suffira pour dresser un Théâtre.

O L I M P E.

La Comedie enchante , & j'en suis idolâtre.

LE VICOMTE.

J'en voudrois retrancher ces grandes passions ;  
On y pleure , & je hais les lamentations.



DE L'INCONNU. 133  
OLIMPE.

Vous êtes gai.

LE VICOMTE.

Jamais aucun chagrin en tête ;

Je ris toujours.

LE COMEDIEN.

Tandis que la Troupe s'apprête ;

Nous avons parmi nous des voix dont on fait cas ;

Vous plaît-il les ouïr ?

LA COMTESSE.

Qui ne le voudroit pas ?

LE VICOMTE.

Ce début de Chanteurs servira de Prologue.

LE COMEDIEN *aux Acteurs Musiciens*

Avancez. Vous allez entendre un dialogue ,  
Dont j'ai vû jusqu'ici tout le monde charmé.

LE VICOMTE.

Voïons ce Dialogue.

LE COMEDIEN.

Il est fort estimé.



DIALOGUE

Chanté par Monsieur & Mademoiselle  
Sallé , vêtus en Berger & en Bergere ,  
sous le nom d'Alcidon & d'Aminte.

AMINTE.

**B**erger , vous sçavez le mystere

Que je brûle de découvrir

Un inconnu cherche à me plaire ?

Des feux cachez ne peuvent m'attendrir ;

Ou qu'il cesse de se taire ,

Ou qu'il songe à se guérir.

ALCIDON.

Nous aimex à voir souffrir ;

134 DIVER TISSEMENS

*Il n'est point de Bergere*

*Plus cruelle & plus fiere.*

*Qu'à vos yeux l'Inconnu s'ose offrir ,*

*Vous le trouverez téméraire ,*

*Et vous le laisserez mourir.*

A M I N T E.

*Ou qu'il cesse de se taire ,*

*Ou qu'il songe à se guerir.*

A L C I D O N.

*L'Amour est un Dieu charmant ;*

*Qui pour plaire n'a qu'à paroître :*

*Mais il s'offre à vous vainement ,*

*Dans vôtre cœur sa flâme ne peut naître ;*

*Si sous un long déguisement*

*Un Inconnu cherche à s'en rendre maître.*

*Pourquoi chercher à connoître l'Amant ,*

*Quand l'Amour est un Dieu qu'on ne veut pas con-*  
*noître ?*

A M I N T E.

*Pour un invisible*

*Quel cœur est sensible ?*

*Il soupire inutilement.*

*Pour un invisible*

*Quel cœur est sensible ?*

*Prend-on de l'amour sans connoître l'Amant ?*

A L C I D O N.

*D'un doux sourire ,*

*D'un tendre espoir.*

*Flâtez son martyre ,*

*Vous allez voir.*

*Qu'il brûle de dire*

*Ce secret qu'il fait tant valoir.*

A M I N T E.

*Ah ! s'il brûle de m'en instruire ,*

*Adieu , Berger , adieu , je n'en veux rien sçavoir.*

O L I M P E.

*Madame , après cela que l'Inconnu hazarde*

*De se faire connoître.*

DE L'INCONNU. 135  
LE VICOMTE.

Oh ! vraiment il n'a garde ;  
Mais aux airs sérieux je prends peu de plaisir.

LE COMEDIEN.

Ils en savent de gais , vous n'avez qu'à choisir.

Air chanté par Mademoiselle SALLE.

*Profitions des plaisirs  
Que l'Amour nous présente.  
De ses tendres desirs  
Il n'est point d'ame exempte,  
La moins diligente  
Perd le meilleur temps ;  
Et telle est prude à quinze ans ;  
Qui devient coquette à trente.*

Air chanté par Monsieur SALLE.

*On ne sçauroit être heureux ,  
Si l'on n'a pas l'art de plaire.  
Si l'on n'est pas amoureux ,  
On ne sçauroit être heureux ,  
Sans amour on ne plaît guère.  
On ne sçauroit être heureux ,  
Si l'on n'a pas l'art de plaire.  
L'on ne sçauroit être heureux ,  
Si l'on n'est pas amoureux.*

LE VICOMTE.

Morbleu que je le suis.

O L I M P E ;

La chanson est jolie ;  
Mais en chantant toujours le Théâtre s'oublie.

LE COMEDIEN.

J'en aurai soin.

LE VICOMTE.

Allons-y faire travailler ;  
Et leur choisir un lieu commode à s'habiller.

*Fin du Divertissement du quatrième Acte.*

236 DIVERTISSEMENT.



DIVERTISSEMENT

D U

CINQUIE'ME ACTE.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,  
LE CHEVALIER, LE VICOMTE,  
VIRGINE, LA MONTAGNE.

LE VICOMTE.

**M** Adame....

LA COMTESSE.

Quoi déjà de retour ?

LE VICOMTE.

Ah ! ma foi

Nous allons bien ici nous divertir.

LA COMTESSE.

De quoi !

LE VICOMTE.

Eh ! cela vaudra mieux que votre Comédie,  
Pour moi je n'ai rien vu de plus gai de ma vie ;  
Et vous en ferez cas sans doute à votre tour.

J'ai pris, en vous quittant, mon chemin par le  
Bourg,

A dessein d'obliger notre troupe obstinée

A nous tenir ce soir la parole donnée,

Mais à peine ai-je fait vingt pas, que j'ai trouvé  
De quoi recevoir tous un plaisir achevé.

Une Nôce morbleu : mais Nôce de Village,

Plaisante au dernier point par chaque Person-  
nage ;

Et j'ai si bien prêché, qu'elle vient sur mes pas ;

Que vous rirez voiant ce grotesque fracas!

LA MONTAGNE s'en allant.

Il est de nôtre cru, nous y ferons figure.

LE VICOMTE.

Ah! morbleu que ne puis-je en faire la peinture!

Vous en ririez d'avance, & diriez comme moi,

Que tout cet attirail est un plaisir de Roi.

Ent'autres l'on y voit, outre la mariée,

Qui suit en belle Arroy la Troupe conviée,

Un ramas d'animaux, qui des plus sottes gens

En differente espee offre le passe-temps,

Un Suisse, un vieux Bourgeois, des Clercs, des

Villageoises,

Des Griseites, un Page, & de riches Bourgeoises,

Et deux Badauts, dont l'un est aussi sot, & plus

Que ne fut en son temps Thomas Diafoirus.

Ah! qu'en guerre un parti feroit-là de ravages:

Ma foi les beaux habits resteroient pour les gages.

LA COMTESSE.

L'Assemblée est risible, & c'est un racourci.

LE VICOMTE.

Vous en aurez la vûe en demeurant ici.

Si par quelque accident la Nôce n'est troublée;

J'ai fait de cet endroit le lieu de l'Assemblée,

OLIMPE.

Ah! Madame, voions.

LA COMTESSE.

Eh! bien voions.

LE MARQUIS.

Comment?

Parlez-vous tout de bon, Madame?

LA COMTESSE.

Assûrément.

LE MARQUIS.

La cohue, une Nôce auroit dequoi vous plaire?

LA COMTESSE.

Où.

138 DIVERTISSEMENTS  
LE MARQUIS.

Vous n'y songez pas.

LA COMTESSE.

Non ? A votre ordinaire.

Vous êtes complaisant.

LE MARQUIS.

Je ne m'oppose à rien :

Mais tant de sortes gens vous ennuiroient.

LA COMTESSE.

Hé bien ?

Je veux me divertir à m'ennuyer.

OLIMPE.

Courage ,

Tenez ferme.

LE VICOMTE.

Faut-il consulter davantage ?

Vous diriez qu'il s'agit de donner un allaut.

LA COMTESSE.

C'est que le Marquis sçait. . .

LE MARQUIS.

Je sçai ce qu'il vous faut.

LA COMTESSE.

Mais enfin je le veux.

LE MARQUIS

Je n'ai plus rien à dire.

LE VICOMTE.

Voici toute la bande , apprêtez-vous à rire.

*La nôce entre. La Comtesse , le Marquis, &c. s'asseoient sur un banc à un côté du Théâtre , & pendant que les Violons joient la Marche , tous les gens de la nôce deux à deux font la révérence à la Comtesse en passant devant elle , & se vont ranger au fonds du Théâtre.*

VIRGINE, après qu'ils sont rangés ;  
au fond du Théâtre , dit ;

Ah ! que la mariée est drôle !

LE VICOMTE.

Dame, c'est

La perle du pais.

O L I M P E.

Et ce pauvre benêt

Que je vois auprès d'elle, est-ce l'Epoux?

LE VICOMTE.

Lui-même,

Sa figure allongée est d'un vrai Nicodème.

O L I M P E *riant*.

Ah!

LE VICOMTE.

Sçavez-vous à quoi je le trouverois bon?

A faire de sa tête un boulet de canon.

Qu'il ferait beau la voir bondir en l'air!

LE MARQUIS.

Je gage

Que vous vous ennuyez.

LA COMTESSE.

Vous ne seriez pas sage;

De hazarder beaucoup, vous perdriez.

LE MARQUIS.

Vos yeux

Font voir.....

LA COMTESSE.

Qu'on auroit peine à se divertir mieux.

Voions à cela près ce qui suit.

LA MONTAGNE *representant gros-Jean*.

C'a morguenne

Dansons de la gaillarde, &amp; que l'on se démene.

P E R R E T T E.

C'est parler de raison... Je vas pour commencer

Prendre un de ces Monieux, &amp; le faire danser.

Vous plaît-il, *en faisant la révérence au Marquis*.

LE MARQUIS.

Non, jamais je ne danse.

G R O S J E A N.

Parente.

# 140 DIVER TISSEMENTS

Laisse-le-là; morgué ce n'est pas comme on le traite. . . .

P E R R E T T E.

Parce qu'il est tout d'or, il fait bien le Seigneur:  
Oh! si je sommes pauvres, au moins j'ons de  
l'Honneur,  
Et je ne craignons rien.

L E V I C O M T E.

Je vais prendre sa place;  
C'est qu'il a du chagrin. Attendant qu'il se passe,  
Voions ce qu'à la danse un Gentil-homme vaut.  
*Après avoir dansé.*

Hé bien, n'est ce pas là tremousser comme il faut?  
J'en fais par tout de même. A vous la Mariée.

*Il redanse la même Bourée.*

Elle est jolie. Un air, la taille déliée.

Allons, courage, ferme, à la recharge, bon.

Voilà s'en acquiter de la belle façon,

Je l'aime; elle a les yeux tournez d'une manière.

L A M A R I E E.

Eh! Monsieur:

L E V I C O M T E.

Voulez-vous être ma Vivandière;  
Si je vais à l'armée? Ah! morbleu, je prétens  
Vous faire vivre en Reine, & bien passer le temps.  
Qu'en dites-vous?

L A M A R I E E.

Oh rien; quand j'en serois bien-aise,  
Colin ne voudroit pas.

L E V I C O M T E.

Ah! qu'il ne lui déplaise;  
Serviteur à Colin. Et ne danse-t-il pas;  
Monsieur Colin? Allons debout, & haut les bras.  
A moins qu'un Marié ne soit d'humeur gaillard.  
J'en dis sy.



GROS JEAN.

Vas danser, Colin.

COLIN.

Oh! je n'ai garde.

LE VICOMTE.

Pourquoi?

COLIN.

Je suis honteux devant les grandes gens,  
Ils se gobargeront.

GROS JEAN.

Tâtigué, tu te rends.

Honteux? les grandes gens sont tout comme je  
suis, hommes,

Bâti de chair &amp; d'os, &amp; tu sçais si bien comme.

COLIN.

S'il en faut débâcler. Hé, va-t-en danser toi,  
Madame voudra bien.

DORIMÈNE.

Ah! s'il ne tient qu'à moi,

Volontiers.

GROS JEAN.

Hé bien donc pis que n'an m'y condamne,  
Dançons. Brimbalez-nous quelque bonne Pa-  
vane. *Il danse.*

LE VICOMTE.

Fort bien. La volte face, & les jambes en l'air.  
Ferme en avant, jamais il ne faut reculer.  
Quel compère! ah parbleu l'on ne peut mieux  
l'entendre.

Voions ce grand nigaut.

VIGNOLET *en Thomas Diafoirus.*

Vous venez donc me prendre?

C'a m'est beaucoup d'honneur: mais je suis en  
souci

Comme sans cheminée on peut danser ici?

Mais n'importe. Attendez. Au lieu d'une Cou-  
rante

Où je suis neuf encor, voulez-vous que je chante?

142 DIVER TISSE MENS

Jé sçai bien mieux chanter que je ne danse.  
D O R I M È N E.

Ah bon ;  
Sans voir la cheminée on peut prendre son ton.

VIGNOLET chante.

*Si Claudine ,*

*Ma voisine ,*

*S' imagine*

*Sur ma mine*

*Que je ne suis bon à rien ,*

*Qu'en cachette*

*La folette*

*Me permette.*

*La fleurlette ,*

*Elle s'en trouvera bien.*

LE VICOMTE.

La galante chanson !

VIGNOLET.

C'est sur moi qu'on l'a faite.

C O L I N.

Hé , Thomas , grand François , Dubois , Lubin ,  
Paquette ,

Est-ce que je dormons ? Pis qu'en a m'a mis en  
train ,

Margué je vas danser d'ici jusqu'à demain.

Excusez si j'osons. . . . *Il fait la révérence à la*  
*Comtesse.*

LA COMTESSE.

Vous voulez que je danse ?

LE MARQUIS.

Allez , Madame , allez faire la révérence ,  
Danser une Pavanne avec Monsieur Colin.

LA COMTESSE.

Quand je la danserois , le grand malheur !

LE MARQUIS.

Enfin

Vous faites vos plaisirs d'une nôce.

COLIN.

Oh jarnie ;

Pis qu'an est si long-temps sur la çarmonie ,  
Je vais danser tout seul. Du plus gaillard , allons.

*Il danse.*

LE VICOMTE.

Peste , par haut voilà s'escrimer des talons !

COLIN.

A vôtre avis ?

LE VICOMTE.

Il est très-souple , sur mon ame ;

Vous avez bien choisi la Mariée.

COLIN.

Oh dame ,

Quoique nez dans les champs , j'ons appris les  
cinq pas ,

Et j'ons des qualitez que bian d'autres n'ont pas ;

LE VICOMTE.

Qu'en dites-vous ?

OLIMPE.

Pour moi j'en suis très-satisfaite.

LE VICOMTE.

Mais à quoi rêvez-vous , aimable friponnette ?

LUBINE.

Tout doux Monsieur , tout doux.

LE VICOMTE.

Quittez le sérieux ,

Ma belle , & comme moi prenez un air joyeux.

Je veux vous mettre en train.

LUBINE.

Hé dame est-ce pour rire ,

Monsieur ?

LE VICOMTE.

Non , vous avez & beau faire & beau dire ,  
Je vous déroberai deux baisers seulement.

LUBINE.

Nannin , Monsieur , nannin. Queu patineux !

Vraiment

# 144 DIVERTISSEMENTS

Vous êtes tout drôle. Ah !

LE VICOMTE.

Tout cela bagatelle ;

Je les aurai parbleu. La petite cruelle !

LUBINE chante.

*Ne fripez pas mon bavolet  
C'est aujordy Dimanche ,  
Je vous le dis tout net ,  
J'ai des épingues su ma manche ,  
Ma main pese autant qu'elle est blanche ;  
Et vous gagneriez un souflet.  
Ne fripez pas , &c.*

*Attendez à demain que je vaise à la Ville ,  
J'aurai mes vieux habits ;  
Et les Lundis  
Je ne sis pas si difficile :  
Mais à present  
Tout franc  
Si vous faites l'impertinent ,  
Si vous gâtez mon linge blanc ,  
Je vous barrai comme il faut de la hâte ;  
Je vous batirai ,  
Pincerai ,  
Piquerai ,  
Je vous moudrai ,  
Grugerei ,  
Pilerai ,  
Menu , menu , menu , comme la char en pâte ;  
Hou , voiez-vous , j'avons une terrible tête ,  
Que je cashons sous noute bounet ,  
Ne fripez pas , &c.*

O LIMPE.

Et ce bon Gentil-homme ?

LE VICOMTE

Il a vécu , Madame :

Ma SOT-

Mr SOTTENVILLE.

J'ai bien valu mon prix autrefois , sur mon amèe

*Il chante.*

*J'étois jeune Cocq autre fois,  
Et mon chant réveillait les plus sages Poulettes;  
J'ai vieilli depuis , & ma voix  
Endort même les plus coquettes.*

Toutes les personnes de la Nôce dansent un  
Branle , & Monsieur SALLE' chante,

*A la santé de Colin ,  
L'heureux mari de Colette ?  
Outre qu'il est mon voisin ,  
C'est qu'il aime le vin ,  
C'est qu'il aime le vin.  
Sa femme aime peu la diète.  
Fessons nôtre vin ,  
Beuvons à Colette ,  
Fessons nôtre vin ,  
Beuvons à Colin.*



*Vive Colette & Colin ,  
Et les enfans qu'ils vont faire.  
Comme je suis bon voisin  
J'en serai le Parrain ,  
J'en serai le Parrain.  
Colin prendra bien l'affaire.  
S'il n'est pas certain  
D'en être le pere ,  
Il sera certain  
D'avoir bon voisin.*



## 146 DIVERTISSEMENTS

Les violons continuent de jouer le même Branle  
& les gens de la Nôce se retirent en dansant.

LA COMTESSE.

En vérité, Marquis, ils m'ont bien divertie.

LE VICOMTE *arrêtant Gros-Jean.*

Un mot, mon cher, ô ça parlons sans raillerie.

GROS JEAN *voulant s'échaper.*

Morgué, laissez-moi-là.

LE VICOMTE *lui ôtant sa fausse barbe.*

Non, non, restez ici.

Voilà le pelerin qui nous met en souci.

LA COMTESSE.

L'Inconnu ?

LE VICOMTE.

Le Grosset.

LE CHEVALIER.

*Quand il a fait son rôle,*

Le Vicomte d'abord a remis sa parole.

O L I M P E.

Ce n'est point l'Inconnu.

LE VICOMTE.

Ce l'est assurément,

Madame. Parlez donc, Sieur Grosset, autrement

Vous sçavez ce que c'est qu'un Vicomte en colère.

LA MONTAGNE.

Mais quoi, ..

LE CHEVALIER.

Sur ce sujet il faut nous satisfaire ;

Et de force ou de gré nous prétendons sçavoir...

LA MONTAGNE.

Regardez ce portrait, vous sçavez mon pouvoir,

Et quel est l'Inconnu.

O L I M P E *à la Comtesse.*

Si rien ne le déguise

Vous y verrez des traits... Vous en êtes surprise.

Hé bien, a-t-il l'air bon, qu'en dites-vous ?

LA COMTESSE.

Je dis...

Voyez.

LE CHEVALIER *regardant le portrait.*

C'est le Marquis.

O L I M P E.

Le Marquis.

LE VICOMTE.

Le Marquis !

O L I M P E.

Juste Ciel !

LA COMTESSE *au Marquis.*

Quoi, c'est vous dont l'adresse cachée

Cherchoit à m'engager ?

LE MARQUIS.

En êtes-vous fâchée ?

Les soins de l'Inconnu pourront-ils vous tou-  
cher ?

LA COMTESSE.

Qui l'auroit cru qu'en vous il l'eût falu cher-  
cher ?

LE MARQUIS.

Non, ne m'en croiez pas : mais, aimable Comtesse,  
Croiez en ce présent que m'a fait la Jeunesse.

LA COMTESSE.

C'est-là mon diamant. Vous étiez destiné  
A recevoir enfin la main qui l'a donné ;  
Il est juste, & j'en fais le prix de votre âme :

LE MARQUIS.

O bonheur qui remplit tous mes vœux ! Mais,  
Madame,

Vous souvenez-vous...

O L I M P E.

Où, je ne puis oublier  
Que je vous ai promis d'aimer le Chevalier ;  
Vous avez de l'honneur, c'est assez vous en dire.

148 DIVERT. DE L'INCONNU.

LE CHEVALIER.

Doux & charmant avec qui finit mon martyre ?  
Madame, je puis donc prétendre à votre foi ?

O L I M P E.

Si ma mere y consent, je vous répons de moi.

LE VICOMTE.

Je vous vo's-là tous quatre en bonne intelligence;  
Et moi que devenir ?

LA COMTESSE.

Vous prendrez patience.

LE VICOMTE,

Où ? de mes pas pour vous c'est donc-là le succès ?  
Se charge qui voudra du soin de vos procès.  
Adieu.

LA COMTESSE.

Le prendrez-vous, Marquis ? il vous regarde !

LE MARQUIS.

Que ne ferois-je point ?

LE CHEVALIER.

La retraite est gaillarde.

O L I M P E.

C'est un extravagant dont nous sommes défaits.

LA COMTESSE.

Allons.

LE MARQUIS.

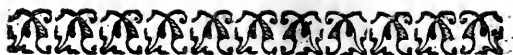
Puisse l'Amour ne nous quitter jamais !

F I N.



NOUVEAU  
PROLOGUE,  
ET  
NOUVEAUX  
DIVERTISSEMENTS  
POUR LA COMEDIE  
DES  
AMANS MAGNIFIQUES.

Representez pour la premiere fois le 21.  
Juin 1704.



## A C T E U R S.

LA FORTUNE.

NEPTUNE.

L'AMOUR.

PLUSIEURS HABITANS  
& HABITANTES de la Vallée  
de Tempé.

TRITONS.

NEREIDES, &c.

*La Scène est dans la Vallée de Tempé.*



NOUVEAU  
PROLOGUE.  
ET NOUVEAUX  
DIVERTISSEMENTS.  
POUR LA COMEDIE  
DES AMANS MAGNIFIQUES.

---

PROLOGUE.  
SCENE PREMIERE.

LA FORTUNE.



ANS ce Vallon délicieux  
Que de ses dons simples, mais  
précieux,

La nature paroît avoir par préfé-  
rence

Orné même aux dépens de tous les autres lieux,  
Joignons tout ce que l'art & la magnificence,

Ont de plus grand, de plus ingénieux.

Deux Princes, deux rivaux, pleins d'une ardeur  
extrême,

Unissent tous leurs soins pour dompter la fierté

D'un jeune objet qui, contre Venus même ;  
 Peut disputer de la beauté.  
 Dans ces aimables lieux sa mere l'a conduite.  
 Les Princes à ses yeux font briller tour à tour  
 Tout ce qui peut soutenir leur merite.  
 Et faire éclater leur amour.  
 Ils m'ont prise pour leur Déesse,  
 Tous deux également m'ont adressé leurs vœux ;  
 C'est aux doux succès de leurs feux  
 La Fortune qui s'intéresse.  
 Mais quoi que je fasse pour eux ,  
 Un seul peut obtenir la main de la Princesse ;  
 Et de qui que ce soit des deux  
 Que l'on couronne la tendresse ,  
 D'autres bienfaits avec largesse  
 Consoleront le malheureux.  
 Nymphes , Sylvains , & vous , ô Troupe fortunée !  
 Pour qui le Soleil dans son cours  
 N'a jamais fait que de beaux jours ,  
 Tranquiles Habitans des Rives du Penée ,  
 J'ai besoin de vôtre secours.  
 Ajoûtez aux douceurs charmantes  
 Qu'on goûte en cet heureux séjour ,  
 De tendres jeux , & des fêtes galantes ,  
 Qui puissent inspirer l'amour.  
 Par vôtre exemple invitez la Princesse  
 A ne pas résister à des charmes si doux ;  
 Et si son cœur se rend à la tendresse ,  
 Si par vos soins elle prend un époux ,  
 Je joindrai dans ces lieux le don de la richesse  
 A ce que la nature a déjà fait pour vous.  
 Mais quoi ? nul ici ne s'empresse  
 De répondre à ce que je veux ?  
 Ne suis-je donc plus la Déesse  
 Par qui les mortels sont heureux ?  
 Pour avoir méprisé tant de vœux qu'on m'a  
 dressé ,  
 Essuirai-je à mon tour le reproche honteux

D'avoir eu l'indigne foiblesse

De former d'inutiles vœux ?

Neptune, puissant Dieu des ondes ,

Toi , dont le vaste Empire est soumis à mes loix ;

Sors pour quelques momens de tes grottes profondes ,

Et sois attentif à ma voix ;

Punis ces peuples pleins d'audace ,

Qui méprisent de m'obéir :

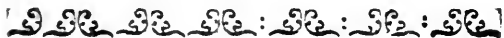
Que tes flots écumeux viennent les engloutir ,

Que de ces beaux vallons les mers prennent la place ,

Et qu'on ne puisse avoir l'orgueil de s'applaudir

D'avoir impunément mérité ma disgrâce.

*Neptune sort de la mer.*



## S C E N E II.

NEPTUNE, LA FORTUNE.

NEPTUNE.

**M**A fille ( car toujours pour toi

J'ai conservé des sentimens de pere )

Comme moi l'on te peint legere ,

De grace en tout imite-moi.

Je mets un frein aux mers que je tiens sous ma loy ,

Mets-en , ma fille , à ta colere ,

Pardonne aux peuples de ces bords

Le peu d'empressement qu'ils marquent de te plaire.

Tes promesses & tes tresors

Sont des biens dont ils n'ont que faire ;

En vain tu crois gagner leurs cœurs

Par l'espoir de la récompense,  
 Les richesses & les grandeurs  
 Ne touchent point les cœurs nez pour l'indépendance ;

Ils ne cherchent point tes faveurs,  
 Et ne craignent point ta puissance.

L A F O R T U N E.

Eh ! quels mortels pourroient ne la pas redouter ?

N E P T U N E.

Ceux qui n'ont rien à craindre, & rien à souhaiter :

Les Habitans de ces belles retraites,  
 Qui, par des decrets éternels,  
 Ressentent les douceurs parfaites,  
 Dont jouissent les immortels,  
 Qui, sans soins, sans desirs, dans l'heureuse innocence,

Ne font fumer l'encens sur nos Autels,  
 Que par amour & par reconnoissance :  
 Presque au dessus des Demi-Dieux,  
 Il ne faut pas qu'aucun de nous prétende  
 Les gouverner d'un air impérieux,  
 Et c'est en les priant enfin qu'on leur commande ;

Venez, accourez à la voix  
 De Neptune qui vous appelle :  
 C'est sans vouloir vous imposer des Loix,  
 Que la Fortune attend de vôtre zèle  
 Qu'aujourd'hui vous fassiez pour elle  
 Ce que pour d'autres Dieux vous fîtes tant de fois.

Joignez-vous aux Nymphes des bois.  
 Les Tritons & les Néréides  
 Vont quitter, comme moi, leurs demeures humides,

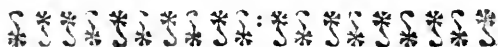
Pour former avec vous des concerts & des jeux,  
 Nobles amusemens d'une aimable jeunesse,  
 Qui puissent attirer les regards curieux  
 De l'incomparable Princesse,

DES AMANS MAGNIF. 155

Que deux Princes rivaux régulent en ces lieux.  
Au pied de ce coteau qui nous cache la plaine ;  
Cette jeune Cour se promene.

*On entend une symphonie par échos.*

Le bruit de vos concerts commence à retentir ,  
Hâtons-nous , commençons la fête  
Du spectacle qu'on leur apprête.  
Les Échos vont les avertir.



SCENE III.

NEPTUNE , LA FORTUNE ,  
Plusieurs Habitans & Habitantes de la  
Vallée de Tempé , TRITONS , &c.

M A R C H E.

*Air.* UNE HABITANTE de la Vallée  
de Tempé.

*S*ur cet agréable rivage ,  
Où les Zéphirs régneront toujours ;  
En amour , comme en voyage ,  
Sans crainte on s'engage ;  
On n'a jamais que de beaux jours ;  
On n'y ressent aucun orage ,  
Et l'inconstance des amours  
N'y fait jamais d'Amant volage.

E N R T E' E.

*Air.* UN HABITANT de la Vallée  
de Tempé.

Que la Princesse est jeune & belle !!  
Nymphes , ne vous irritez pas

156. PROLOGUE

*De ne pas l'emporter sur elle ,  
La mere des Amours , Venus est immortelle &  
Et Venus même à moins d'apas.*

ENTRÉE.

UN HABITANT de la Vallée de Tempé :

*Dans l'Empire des Amours ,  
Et sur les flots de Neptune ,  
J'ai fait voyage de long cours ,  
Toujours aidé de la Fortune.*



*Qui ne risque rien a grand tort :  
Quand on échape du naufrage ,  
On goûte mieux un heureux sort ;  
Et c'est assez souvent l'orage  
Qui nous amène dans le port.*



SCENE IV.

NEPTUNE , LA FORTUNE ,  
L'AMOUR , &c.

ENTRÉE.

L'AMOUR paroît sur un nuage.

**D**Ans les jeux & dans les concerts  
On ne trouva jamais ma presence importune ,  
Et je viens du plus haut des airs  
Voir cette fête peu commune  
Que d'accord avec la Fortune  
Ordonne ici le Dieu des Mers.

LA FORTUNE.

Nullle fête sans vous ne sçauroit être belle ;  
Les plus doux jeux vous sont tous consacrez ;



DES AMANS MAGNIF. 157

Et l'on attend de vous que pour faveur nouvelle  
A ceux-ci vous présiderez :

Ainsi que moi , Neptune s'intéresse  
A favoriser les Amans

Qui cherchent à toucher le cœur de la Princesse;  
L' A M O U R.

Je destine à l'un d'eux les biens les plus char-  
mans.

Jusqu'ici la Princesse à mon pouvoir rebelle  
En vain voudra dissimuler

Les feux dont elle va brûler ,

Et mes traits aujourd'hui doivent triompher  
d'elle

Sûr de cette victoire en ce charmant séjour

J'ai donné rendez-vous au Dieu de l'hyménée ;

Par lui dans cette jeune Cour

Ma suite & la sienne amenée

Term'n'ront cet heureux jour ,

Et vous verrez l'heureuse destinée

Que peut faire l'hymen d'accord avec l'Amour.

D U O.

*Quels doux plaisirs.*

*Le Dieu des Amours donne ;*

*Quand on suit ce qu'il ordonne ;*

*Quels doux plaisirs !*

*Qu'ici l'Echo ne raisonne*

*Que de nos tendres soupirs.*

*Fin du Prologue.*



## I. INTERMEDE.

*Cleonice presente à la Princesse Eriphile des Musiciens & des Danseurs qui veulent entrer à son service , & qui lui donnent le Divertissement qui suit.*

## UNE MUSICIENNE.

*C*ruel Amour , tyran des cœurs ,  
 Que tu te plais à nous séduire  
 Par l'apas des tendres douceurs ,  
 Dont l'espoir flâteur nous attire !  
 Cruel amour , tyran des cœurs ,  
 Que l'on souffre sous ton empire !  
 Si quand on ressent tes ardeurs ,  
 Le devoir défend de le dire ,  
 Amour , adoucis les rigueurs  
 Des loix qu'on a sçû nous prescrire ,  
 Et fais sentir à nos Vainqueurs  
 Le même feu qui nous inspire.  
 Cruel Amour , &c.

## ENTRÉE.

## UN MUSICIEN.

*Je sçais aimer & souffrir sans me plaindre ,  
 Et je sçai mieux encore être heureux sans parl'r.  
 Mépris , faveurs , rien ne sçauroit éteindre  
 La vive ardeur dont je me sens brûler.*

## DES AMANS MAGNIF. 159

*Dans vos beaux yeux je vois briller  
Des feux que vous voulez contraindre ;  
Et que vous sentez redoubler.*

*Est-ce amour ou courroux , dois-je esperer ou craindre ?*

D U O.

*Un jeune cœur qui commence d'aimer  
Tremble assez souvent de le dire ;  
La bouche n'ose l'exprimer ,  
Dans les regards heureux qui le peut lire .*

E N T R E' E *gaye.*



## II. INTERMEDE.

LA NYMPHE *de la Vallée Tempée.*

**V**enez , Princesse charmante ,  
Répondez à nos desirs ,  
Et ne méprisez pas les innocens plaisirs  
Que nôtre desert vous presente.  
N'y cherchez point l'éclat des fêtes de la Cour ;  
On ne parle ici que d'Amour ,  
Ce n'est que d'Amour qu'on y chante.

U N F A U N E.

*Vous mentez , Nymphé , vous mentez ,  
Et quelque soin que l'Amour prenne ,  
Ses plaisirs sont ici moins chantez  
Que Bachus & le bon Silène.*



*Il n'est qu'un tems  
Où les Amans  
Goûtent un sort digne d'envie.  
On aime pour quelques momens ;  
On peut boire toute sa vie.*

# INTERMEDES

## CORIDON.

Loin d'ici, Faune téméraire,  
 Qui semblez mépriser l'Amour,  
 C'est le chagrin de ne plus sçavoir plaire  
 Qui vous fait faire  
 A Bacchus vôtre cour.

Il chante.

*Quand d'une Nymphé adorable  
 On a souffert mille refus,  
 On croit se consoler à table  
 Des plaisirs que l'on a perdus.  
 On aime tant qu'on est aimable,  
 Et l'on boit quand on ne l'est plus,*

LE FAUNE.

Je suis toujours aimable, & si toujours je boi  
 Et souvent & beaucoup: mais toi,  
 Si ta morale est véritable,  
 Sans avoir eu jamais le bonheur d'être aimable;  
 Tu seras sans plaisir plus yvrogne que moi.

CORIDON.

*Voici la beauté que j'adore.  
 L'Amour en ma faveur conduit ici ses pas;  
 La belle encore  
 Ne sçait pas*

*Quel feu me dévore.  
 Rendons hommage à ses apas,  
 Apprenons-lui ce qu'elle ignore;*

LE FAUNE.

*Je vois venir de ce côté  
 Une jeune beauté,  
 Dont sans vanité  
 Je ne serai pas rebuté;  
 Car elle aime à boire;  
 Elle en fait gloire.  
 O la douce félicité!*

*Quelle victoire,  
 D'en être à tes yeux bien traité!*

DES AMANS MAGNIF. 161

*Sus, sus voions, esprit malade,*

*Amoureux fade,*

*Qui de nous deux aura plutôt surmonté*

*La fierté,*

*De ta Nimphe ou de ma Driade.*

En attendant je bois rasade

A leur santé.

C O R I D O N.

Nymphes, vous voiez deux amans ;

Qui n'ont rien tant à cœur que de vous pouvoir  
plaire.

L E F A U N E.

Oh ! s'il vous plaît, dans cette affaire

N'expliquez que vos sentimens,

Et pour les miens laissez-moi dire & faire.

C O R I D O N.

Depuis long-temps charmé de vos divins appas ;  
Je languis nuit & jour, je brûle, je soupire.

L E F A U N E.

J'aime à boire, à chanter, à folâtrer, à sîre.

Vous me plaisez beaucoup : mais je ne languis  
pas.

P H I L I S.

Bon, sans perdre temps à nous dire

Ce que tous deux vous avez dans le cœur,

Prenez le soin de nous instruire

De vos talens, de votre humeur.

L E F A U N E.

C'est un beau fils, un fidèle Pasteur,

Et moi je suis un pétulent Satyre.

Il va vous chanter son martyre,

Je vous chanterai mon ardeur.

C O R I D O N.

*Aux Beautés les plus cruelles*

*J'adresse toujours mes vœux :*

*Les cœurs à l'amour rebelles*

*Tôt ou tard sentent ses feux.*

*Pour nous faire aimer des Belles  
Soions-en bien amoureux ;  
Soions discrets & fidelles  
Pour être long-temps heureux.*

## C O R I N N E.

Hé bien , là , parlez donc ; faut-il tant hésiter ,  
As-tu besoin d'un interprète ?  
Quand on trouve ce qu'on souhaite ,  
Doit-on tarder à l'accepter ?  
Tu l'aimes , je le vois , c'est une affaire faite.  
Vous pouvez espérer , Pasteur , sans vous flâter ,  
Ce silence obstiné découvre sa foiblesse ,  
Et ses regards se déclarent pour vous.  
La bouche sert à marquer le courroux ,  
Les yeux expliquent la tendresse.

## L E F A U N E.

*Je sers & Bacchus & l'Amour ;  
Enchus me fait aimer , l'Amour m'excite à boire.  
Jeune Nimphe , veux-tu m'en croire ?  
Sers aussi ces Dieux tour à tour.  
Nous brûlerons d'une ardeur éternelle ,  
Le vin augmentera nos feux ,  
Il te rendra cent fois plus belle ,  
Et moi cent fois plus amoureux.*



Hé bien , qu'en pense-tu ? n'as-tu rien à me dire ?  
Je te vois-là tout je ne sçai comment ;  
C'est bon signe pour moi vraiment.  
Jeune Nimphe qu'Amour inspire ,  
Est volontiers confuse auprès d'un tendre amant ,  
Qui lui vient amoureuxment  
De faire entendre son martyre.  
Enfin l'augure que j'en tire  
Est que l'on est très-sûrement  
Contente de mon compliment.

## C O R I N E.

D'accord , c'est trop long-temps me taire ?  
Et Bacchus & l'Amour ont des charmes pour  
moi :

Boire , aimer tour à tour , voila bien mon affaire,  
J'aime fort volontiers, fort volontiers je boi :

Mais , Satyre , je ne veux faire  
Ni l'un ni l'autre avecque toi.

## L A F A U N E.

Tu te trompes , Driade folle,  
Si tu crois mon cœur enflâmé  
Au point d'être fort allarmé  
De désobligeante parole.

A ces sottises-là je suis accoûtumé ,  
Ma flâme méprisée avec le vin s'envole ;  
Et quand je ne suis pas aimé ,  
Voila comme je me console.

## E N T R E ' E.

## D U O.

*Quand on méprise un cœur tendre ;  
De le guerir Bacchus prend soin.  
Ah ! quel remède ! heureux qui le sçait prendre ;  
Mais plus heureux qui n'en a pas besoin.*

ENTRÉE de Driades & de Faunes.



## III. INTERMEDE.

P A N *aux Princesses.*

**D**Es fêtes qu'ici l'on vous donne ;  
Princesses , les Dieux sont jaloux ;  
Et vous voiez Pan qui vient en personne ,  
Avec respect se présenter à vous ;

# 164 INTERMEDES

Mais de peur que l'on ne raisonne  
 Qu'avec les Dieux des Bois vous avez rendez-  
 vous ,  
 Deux Déeses , Flore & Pomone  
 Ont bien voulu se joindre à nous.  
 Tandis que l'une & l'autre à l'envi vous régalent  
 De ce que leur Empire a de plus précieux,  
 Qu'en cette grotte elles étalent  
 Fleurs dont les doux parfums dans ces forêts s'ex-  
 haient ,  
 Fruits pour le goût délicieux ,  
 Souffrez , pour occuper vos oreilles , vos yeux ,  
 Que nos Faunes & nos Driades ,  
 Animez par les tendres sons  
 Des plus amoureuses chansons ,  
 Fassent des legeres gambades  
 A l'ombre de ces beaux buissons.

ENTREE de Faunes.

UN FAUNE.

*Quand un Faune amoureux  
 Trouve une Nymphé au pied d'un hêtre  
 Pour devenir heureux  
 On croit qu'il n'a qu'à vouloir l'être.  
 Mais quand nos Nymphes une fois  
 Suivent d'Amour les douces loix ,  
 Tous nos efforts sont inutiles  
 Pour déranger leur premier choix.  
 Les Nymphes des Villes  
 Sont moins difficiles  
 Que celles des Bois.*

UNE DRIADE.

*Dans ces agréables Bocages  
 Tout cede aux charmes de l'Amour ;  
 La nature dans ce séjour  
 Lui rend ses plus parfaits hommages ,*



DES AMANS MAGNIF. 165.

*Les Rossignols sous les feüillages  
Chantent mille plaisirs nouveaux,  
Et le plus doux murmure des eaux  
Parle d'amour à nos rivages.*

*Mlle SALLE' chante.  
Ici les Nymphes des Fontaines  
Brûlent d'amour au Fonds des flots,  
Et l'on n'entretient les Echos  
Que de plaisirs, jamais de peines,*

E N T R E' E.

L A D R I A D E.

*Quand dans un cœur  
L'Amour se glisse,  
A ce Vainqueur  
Sans résistance il faut qu'on obéisse:*

P A N.

*Ce petit Dieu  
Souvent dans l'ame  
Allume un feu  
Dont la raison veut surmonter la flâme.*

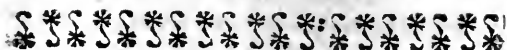
L A D R I A D E.

*Mais en tous lieux  
L'Amour égale  
Hommes & Dieux;  
Et sans rougir, l'Aurore aime Céphale.*

P A N.

*Un fier honneur  
En vain condamne  
Le Choix d'un cœur.  
Endimion fut l'Amant de Diabes*

E N T R E' E.



## IV. INTERMEDE.

*Cet Intermede est un Concert Italien que l'on fait entendre à la Princesse qui est fort occupée de ses rêveries.*

**T**eneri Cuori  
 Che vogate  
 Sul mar de j Amori,  
 Non temete  
 Sospirate.  
 Il vento de j sospiri  
 Accende gli ardori;  
 E' dolce il vento  
 Che conduce al porto  
 Teneri Cuori, &c.

*Dernieres paroles de la dernière Scene; qui doivent servir à amener le cinquième Intermede.*

## TIMOCLES.

Peut-être, Madame, qu'on ne goûtera pas long-tems la joye du mépris que l'on fait de nous.

## ARISTIONE.

Je pardonne toutes ces menaces, aux chagrins d'un amour qui se croit offensé, & nous n'en goûterons pas avec moins de tranquillité les délices du charmant séjour où nous sommes.

## CLITIDAS.

Oh pour cela non, Madame, & l'on ne s'en réjouira que mieux. J'ai remarqué tout aujourd'hui que les fêtes dont ces Princes ont

DES AMANS MAGNIF. 167

pris soin de vous régaler , n'ont pas trop diverti  
la Princesse ; son esprit étoit occupé....

ERIPHILE.

Clitidas....

CLITIDAS.

Je ne dis rien du cœur , Madame ; je ne parle  
que de l'esprit ; & à présent que par un incident  
tout-à-fait heureux , il est , grace au Ciel , deve-  
nu plus libre , s'il vous plaisoit , Madame , vous  
pouriez prendre le régal d'un petit Divertisse-  
ment champêtre que j'ai ordonné moi-même à  
tout hazard , pour vous dédommager du sérieux  
& de l'ennui des autres. C'est une fille du pays ,  
qui est un peu ma parente , qui vient d'épouser  
un jeune Matelot d'auprès de Larisse.

ERIPHILE.

Ce sera , je crois , quelque chose de fort beau  
que ce Divertissement champêtre.

ARISTIONE.

Voions , ma fille. De simples choses amusent  
quelquefois agreablement ; & le zèle qu'il a de  
vous plaire , merite de n'être pas refusé.

CLITIDAS.

Ah ! qu'on est heureux de servir des Princesses  
qui reçoivent avec tant de bonté les soins qu'on  
prend de leur être agreable ! Je vais faire venir  
tout mon monde , &c..

LA FORTUNE *sur un Nuage.*

J'ai favorisé vos rivaux :

Mais de leurs intérêts enfin je me sépare ,

Sostrate , & sans être bizarre ,

Je puis prendre parti pour un jeune Heros

Pour qui l'Amour lui-même se déclare

Après avoir causé vos maux ,

Il faut bien que je les répare :

Jouissez du sort le plus doux ,

La Fortune , l'himen , & l'Amour sont pour  
vous,

L' A M O U R *sur un nuage*;  
 Sostrate, & vous, jeune Princesse,  
 Reconnoissez le Dieu qui vient de vous unir  
 De la plus parfaite tendresse.  
 Servez tous deux d'exemple aux siècles à venir.  
 Le bizarre Dieu d'hyménée,  
 Qui souvent des heureux Amans,  
 Si-tôt qu'ils sont époux, change la destinée,  
 Ne prépare pour vous que les plus doux momens;  
 Pour mériter toujours sa faveur & la mienne,  
 Qui vous promet tant de félicité,  
 Modérez-vous sur la simplicité  
 Des époux qu'en ces lieux Cliridas vous amène.



## V I N T E R M E D E.

### PLUSIEURS PERSONNES DE LA NOCE.

#### M A R C H E.

#### L E M A R I E'.

**P**Uisque l'Amour nous a préposés pour mo-  
 dele  
 Du bonheur que l'himen vous doit faire éprou-  
 ver,  
 Voiez-nous faire, & vous allez trouver  
 Une façon sûre & nouvelle  
 De vivre long-temps mariez,  
 Sans pouvoir en être ennuiés.  
 Il n'est point cependant de plaisir dans la vie  
 Qui tôt ou tard ne fatigue, ou n'ennuie;  
 Mais le moyen de ne s'en pas lasser,  
 C'est de les sçavoir bien placer,

# DES AMANS MAGNIF. 169

Et d'avoir soin qu'on les diversifie ?  
 Les prendre tour à tour, rire, chanter, danser,  
 Toujours en bonne compagnie,  
 Et ne se point embarrasser  
 Si sa femme est de la partie.  
 Epoux entr'eux doivent laisser  
 Et chacune, & chacun vivre à sa fantaisie.  
 Le tems est si doux à passer  
 La bonne chere vient quand la danse est finie ;  
 On boit long-tems, puis on défie  
 Les chagrins de l'himen de venir traverser  
 Une félicité de la sorte établie.  
 On dort sans se faire bercer. . . .  
 Pour moi je n'y sçai point l'autre ceremonie.  
 Le lendemain c'est à recommencer.

## E N T R E' E.

Air.

*Sans jalousie  
 Nous vivons tous,  
 Nous tenons pour foux  
 Les Epoux  
 Atteints de cette frenesie.  
 En rendez-vous  
 Avec les belles.  
 Sans exiger des faveurs d'elles,  
 On a les plaisirs les plus doux.  
 Et parmi nous,  
 Les femmes ne sont infidèles  
 Qu'aux maris chagrins & jaloux.*

## E N T R E' E.

Air.

*Ne craignez point . jeunes fillettes,  
 Que trop d'amans suivent vos pas ;  
 Leurs faux, leurs soins, leurs chansonnettes*  
 Tome VI. H

170 INT. DES AMANS MAG.

Donnent du lustre à vos apas.

Le mal n'est pas

D'être coquettes ;

C'est la manière dont vous l'êtes

Qui fait souvent trop de fracas.

BRANLE pour finir.

A ma mere il faut un gendre ,

Et chacun lui fait la cour :

Elle pourroit s'y méprendre ,

F'en ai sçu prendre

Un fait au tour.

Dépêchons , hâtons-nous de nous rendre :

Qu'il est doux de céder à l'amour ?

L'himen est un esclavage

Où l'on aime à s'engager.

De bon cœur fillette sage

Du mariage

Court le danger.

On craint peu les chagrins du ménage ,

Et l'on trouve à s'en dedomager.

Quand à l'hymen on s'engage

Dans la fleur de son Printems ,

On a souvent l'avantage

D'un doux veuvage

Dans ses beaux ans.

On ne sent les chagrins du ménage

Qu'au moment qu'ils durent trop long tems.

F I N.

LE GALANT  
JARDINIER.  
COMEDIE.

Représentée pour la première fois le 10.  
Novembre 1704.



## A C T E U R S

Mr DUBUISSON, Pere de Lucile.  
Me DUBUISSON.

LUCILE, Fille de Mr Dubuiffon.  
Mr CATON.

Mr BAVARDIN.

Mr ORGON, Pere de Leandre.

LEANDRE, Amant de Lucile.

LUCAS, Jardinier.

MATHURINE, Femme de Lucas.

LA MONTAGNE, Valet de  
Leandre.

MARTON, Suivante de Lucile.

LA BOHEMIENNE.

Un Garçon Rôtisseur.

Troupe de Masques.

*La Scene est dans la Maison de Campagne  
de Monsieur Dubuiffon.*





# LE GALANT JARDINIER. COMEDIE.

---

## SCENE PREMIERE.

Mr & Me DUBUISSON.

Me DUBUISSON.



H ! pour cela , Monsieur Dubuissou , vous prenez bien mal vôtre tems pour faire ce mariage.

Mr DUBUISSON.

Faisez-vous , ma femme , je sçai bien ce que je fais. Quand on a des filles d'un certain âge , d'un certain esprit , d'une certaine tournure , on ne peut trop se hâter de les marier , & il n'y a point de contre-tems pour s'en défaire.

Me DUBUISSON.

Il n'y a rien à craindre de la vôtre. Une jeune enfant qui a passé toute sa vie dans un Convent , qui n'en sort que depuis quinze jours. . . .

Mr DUBUISSON.

C'est justement ce qui fait que je m'en défie , cela ne connoît point le monde , cela meurt d'en-

vie de faire connoissance ; & il n'y a point d'oiseaux si faciles à attraper que ceux qui sortent tout nouvellement de la cage. En un mot, nous l'avons tirée du Convent pour le marier , elle sera mariée , & tout au plus vice.

Me DUBUISSON.

Mais , mon fils , quand je l'ai été chercher en Lorraine , d'où nous arrivons , vous aviez pour elle un autre parti que celui que vous lui voulez donner.

Mr DUBUISSON.

Cela est vrai. Sur la proposition de mon frere l'Avocat , je m'étois résolu de la donner au fils de Monsieur Orgon , un de mes anciens camarades de Collège , homme fort riche , qui n'a que ce fils-là : nous étions en paroles pour cela Monsieur Orgon & moi : mais outre que ce fils-là ne m'est point connu , c'est qu'il me revient de plusieurs endroits que c'est un libertin , qui s'est fait Capitaine malgré son pere , grand dissipateur de biens , homme de plaisirs , de bonne chere , & aimant les femmes.

Me DUBUISSON.

Le grand malheur ! vous étiez bien pis que tout cela quand nous nous mariâmes , & si ma famille y avoit regardé de si près. . . .

Mr DUBUISSON.

Il y a encore autre chose. Ce fils de Monsieur Orgon devoit être rendu à Paris il y a trois semaines , pour terminer l'affaire. Son pere lui avoit écrit d'y venir pour cela , & l'on n'en a ni vent , ni nouvelle ; cela me fait comprendre que c'est un jeune homme qui craint de prendre un engagement. Il a de la répugnance pour le mariage , & cela m'en a fait prendre pour lui donner ma fille. Enfin , ma femme , voulez-vous que je vous dise ? si je me hâte de la marier à ce Monsieur Caton qui ne me plaît guères ,

c'est que je suis prévenu que l'autre me plairait encore moins , & que je me veux mettre hors d'état d'être persécuté par Monsieur Orgon, qui , comme l'on m'a dit , ne songe à marier son fils que pour le tirer du libertinage , & je ne veux point que ce soit ma fille qui ait cette peine-là.

Me DUBUISSON.

Mais sçavez-vous bien que votre fille hait à la mort ce Monsieur Caton que vous voulez qu'elle épouse ?

Mr DUBUISSON.

Ma fille n'a pas tort , c'est un vilain homme : mais il est fort riche ; & en chemin de le devenir davantage , cela fera une bonne maison , c'est un homme qui ne dépenseroit pas une pistole mal à propos.

Me DUBUISSON.

Tenez , mon fils , c'est un vilain , un ladre , un vieux coquin qui a vécu jusqu'ici d'une manière fort serrée , & qui faute d'expérience , se répandra au premier jour en des dépenses excessives pour la première guenon qui lui donnera dans la vue. Je ne dis pas que ma fille ne mérite bien les petites galanteries qu'il fait pour elle : mais s'il étoit si raisonnable que vous le dites , il s'abstiendrait de ces bagatelles-la , nous sommes ici à notre maison de campagne.

Me DUBUISSON.

Je suis venu pour éviter le fracas & la cohue , & pour faire la nôce à moins de frais.

Me DUBUISSON.

Et de quoi s'avise donc votre Monsieur Caton ; que vous trouvez si économique , de régaler tous les jours tout le village ?

Mr DUBUISSON.

Ce n'est pas lui qui fait ces sottises-là.

Me DUBUISSON.

De faire tirer des fusées, des feux d'artifices ?

Mr DUBUISSON.

Vous n'y êtes pas.

Me DUBUISSON.

De donner des violons & de la Musique dans les avenues de nôtre bois ? L'impertinent, le sot ! à quoi cela est-il bon ?

Mr DUBUISSON.

Cela ne vient pas de lui, vous dis-je : il y a quelque chose là-dessous que je soupçonne, & j'ai mis des gens en campagne pour le découvrir.

Me DUBUISSON.

Bon, bon ! quelque chose là-dessous, que pourroit-ce être ?

Mr DUBUISSON.

Le neveu de Lucas m'en rendra bon compte, c'est un coquin qui n'est pas mal entendu.

Me DUBUISSON.

Quand s'en va-t-il cet animal-là : il y a déjà dix ou douze jours, qu'il est ici à pot & à rôt dans la maison.

Mr DUBUISSON.

C'est le neveu de vôtre Jardinier, un Sergent de milice qui vient voir son oncle, en allant à la garnison.

Me DUBUISSON.

Je n'ai que faire de cela, je n'aime point si longues visites, quand elles se font à mes dépens. Hom vôtre Jardinier vous en fait bien passer, Monsieur Dubuissou.

Mr DUBUISSON.

A moi ?

Me DUBUISSON.

A vous-même. Je voudrois bien sçavoir de quoi ce marouffe s'avise de prendre encore un garçon Jardinier de surcroît, quand il y en a deux ici.

Mr DUBUISSON.

Ce sont ses affaires.

Me DUBUISSON.

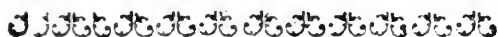
Ce sont les vôtres , & tout cela vit aux dépens du maître. Tenez , Monsieur Dubuiffon , vous êtes trop bon , trop facile , & cela me rend malade. Outre la fatigue du voiage , & le mouvement de ce vilain carrosse de voiture , dont je ne sçaurois me remettre , j'ai une migraine si horrible , un si grand mal de tête. . .

Mr DUBUISSON.

Allez , ma femme , allez vous mettre sur votre lit , & ne vous inquiétez de rien , laissez-moi faire. Voilà justement le neveu du Jardinier avec qui je suis bien-aïse d'avoir quelque petite conférence.

Me DUBUISSON.

Je vous laisse , Monsieur Dubuiffon : mais si vous m'aimez , ne vous hâtez point de conclure ce mariage.



## S C E N E II.

Mr DUBUISSON , LA MONTAGNE.

Mr DUBUISSON.

**H**E' bien , qu'as-tu appris ? sçais-tu quelque chose ? as-tu quelque éclaircissement ?

LA MONTAGNE.

Oh ! vraiment oui , Monsieur , vous avez soupçonné j'iste. Toutes ces Fêtes-là , toute cette musique qui nous fait coucher si tard , & qui nous éveille si matin. . .

Mr DUBUISSON.

Hé ! bien ?

H s

Hé ! bien , Monsieur , c'est quelque joli homme amoureux de Ma demoiselle votre fille , qui fait toutes ces galanteries-là assurément.

Mr DUBUISSON.

Cela ne vient donc pas de Monsieur Caton ?

LA MONTAGNE.

Comment de Monsieur Caton ? ce vilain Monsieur qui est ici depuis quelques jours ? Est-ce que... Mais par ma foi... Attendez , vous me faites rêver à une chose... oùi justement... Mais cet animal-là auroit-il l'esprit... Ouidà , ouidà. Quelque vilain qu'on soit , l'Amour donne des manieres quelquefois. Allez , Monsieur , je me rapelle des choses , il faut que ce soit lui , sur ma parole.

Mr DUBUISSON.

Mais sur quoi fonder tes conjectures ?

LA MONTAGNE.

Sur quoi ? il est fort riche Monsieur Caton.

Mr DUBUISSON.

Oh ! beaucoup.

LA MONTAGNE.

Et passablement fat , à ce qu'il me paroît.

Mr DUBUISSON.

Oh ! pour cela... C'est ce que...

LA MONTAGNE.

C'est lui , Monsieur. Il n'y a qu'un homme riche & sot , qui puisse faire ces dépenses-là.

Mr DUBUISSON.

Mais qu'as-tu appris dans le village encore ?

LA MONTAGNE.

Dans le village , Monsieur ? Je ne m'en suis pas tenu-là , j'ai été jusqu'à Paris pour être mieux informé.

Mr DUBUISSON.

Jusqu'à Paris ?

## LA MONTAGNE.

Oui vraiment. Il n'y a qu'une bonne lieuë d'ici, & il y envoie lui deux ou trois fois par jour. Il a trois ou quatre personnes dans le village qui ne font autre chose qu'aller & venir.

Mr DUBUISSON.

L'extravagant !

LA MONTAGNE.

J'ai fait connoissance avec ces Messieurs-là sans faire semblant de rien. Ils sont partis, je les ai suivis.

Mr DUBUISSON.

Hé ! bien, hé ! bien ?

LA MONTAGNE.

Hé ! bien, Monsieur, nous sommes arrivés : l'un a été dans la rue S. Honoré, chez des Marchands d'étoffes, l'autre chez des Marchands Jouailliers, sur le Quai des Morfondus celui ci chez Crepi, celui-là chez la Morliere.

Mr DUBUISSON.

Mais cela ne conclut rien pour Monsieur Caton, & ils ne t'ont point dit que ce fût lui qui les emploîât.

LA MONTAGNE.

Non vraiment, ce sont des gens fort discrets : mais cela n'empêche pas qu'on ne voie fort bien que des Jouailliers, des Marchands de vin, des Rôtisseurs. . . Il y a bien de la profusion là-dedans, bien du dérangement d'esprit, & je ne crois, pas moi, que vous fussiez d'humeur à donner votre fille à un homme comme cela.

Mr DUBUISSON.

Si j'étois sûr que ce fût lui : mais je ne vois rien encore qui me persuade . . .

LA MONTAGNE.

Cela est vrai, il n'y a rien de positif : mais c'est déjà beaucoup que de soupçonner. Ne vous

hâtez point de rien conclure , Monsieur.

Mr DUBUISSON.

Non , je veux approfondir la chose.

LA MONTAGNE

Vous ne sçauriez mieux faire. L'éclaircissement vous éclaircira si...

Mr DUBUISSON.

Je l'attendrai l'éclaircissement. Toi , ne pars point pour ta garnison que ce mystere ne soit découvert.

LA MONTAGNE.

Je n'ai garde de quitter dans le fort de cette affaire-ci , Monsieur.

Mr DUBUISSON.

J'ai pris confiance en toi.

LA MONTAGNE.

Vous me faites bien de l'honneur.

Me DUBUISSON.

Et je reconnoîtrai tes bons offices.

LA MONTAGNE.

Je ne suis pas en peine de la reconnoissance , & pour le peu que j'en mériterai de sa part... Mais voici la Jardinere.



### SCENE III.

LA MONTAGNE , MATHURINE.

MATHURINE.

AH! vous voila , Monsieur de la Montagne ; il y a une heure que votre maître.

LA MONTAGNE.

Hé paix ! paix , Madame Mathurine , êtes-vous folle de ne me pas apeller votre neveu ?



JARDINIER. 181

MATHURINE.

Ah! vous avez raison , & je n'y songeois pas.  
Vôtre maître donc , il y a une heure...

LA MONTAGNE.

Encore ? ah! tout est perdu. Avez-vous le diable au corps , ma tante Mathurine : Est-ce que j'ai un maître moi ?

MATHURINE.

Oui voirement vous en avez un. Ce jeune Monsieur qui a baillé de l'argent à notre homme pour être garçon Jardinier , n'est pas votre maître ? que voulez-vous dire ? est-ce que je suis une bête ?

LA MONTAGNE.

Oh! pour cela oui , très-fort. Votre garçon Jardinier est un Jardinier , & moi je suis votre neveu , Sergent de milice. On vous a dit cent fois...

MATHURINE.

C'a est vrai , j'ai tort , je n'y serai plus attrapée...

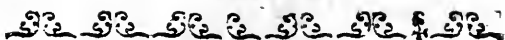
LA MONTAGNE.

A la bonne heure : mais pour éviter les inconvéniens , il ne faut pas que nous aions longue conversation ensemble. Jusqu'au revoir , ma tante Mathurine.

MATHURINE.

Mais songez donc que votre maître le garçon Jardinier , vous cherche pour vous parler , mon neveu de la milice.

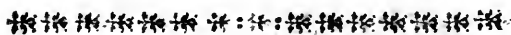




## SCENE IV.

MATHURINE *seule.*

**I**Ls avont biau faire , & biau dire , je ne sçaurois m'accoutumer à ce qui n'est point. Mais quelle fantaisie à ce Monsieur de se faire païsan , & à son homme de chambre de vouloir être le neveu de Lucas ? Le voila lui-même , il faut qu'il me dise pourquoi ça se fait.



## SCENE V.

LUCAS , MATHURINE.

LUCAS.

**B**On jour , Mathurine , je sis biau-aise que ce soit toi. Es-tu toute fine seule ?

MATHURINE.

Hé ! parguenne tu le vois bien.

LUCAS.

N'y a-t-il personne qui nous acoute ?

MATHURINE.

Non voirement.

LUCAS

Ce ne sont pas ici des vetilleries , vois-tu.

MATHURINE.

A qui en as-tu donc , Lucas ? je ne t'ai jamais vû si étrange.

LUCAS.

Je le crois margué biau , ma fortune est faite.

MATHURINE.

Ta fortune dà ? &amp; la mienne , Lucas ?

L U C A S.

Paix , motus , Mathurine , & la tienne itou. O  
ça acoute , te sens tu capable de garder un secret  
bien secretement ?

MATHURINE.

Oh pour ça ouï. Tiens , il m'est arrivé je ne sçai  
combien de choses , que je me serois plutôt fait ha-  
cher que de te les dire à toi-même.

L U C A S.

Bon , il faut toujours faire comme ça , c'est une  
belle chose que le secret.

MATHURINE.

Ne te mets pas en peine , & dis-moi tout au  
plûtôt. ...

L U C A S.

Aga tiens , Mathurine , je ne sçai pas encore  
trop bien ce que c'est. Morgué pourquoi faut-  
il que je ne sçachions pas lire ni l'un ni l'au-  
tre ?

MATHURINE.

Hé ? qu'est-ce que ça fait à nôtre fortune ?

L U C A S.

Ce que ça y fait ? Tiens , vela un papier qui est  
tombé de la poche de ce drôle que j'appellons nô-  
tre neveu.

MATHURINE.

Hé bien ?

L U C A S.

Hé bien ! c'est le factoton de ce jeune Capitaine  
qui s'est fait garçon Jardinier.

MATHURINE.

Je le sçai bien.

L U C A S.

Or ces gens là , tu sçais , remuons l'argente  
à la pelle ; ils faïfont jouer , tu sçais . jour &  
nuït les Menèriers dans le Village , ils tirent .

tu sçais , des fusées & des artifices sur l'iau ? ils m'avont baillé , tu sçais , quinze piéces d'or , pour que le Capitaine devint nôtre garçon , & son homme de chambre nôtre neveu , tu sçais.

MATHURINE.

Hé bien ? je sçai , je sçai. Si je sçai tout ça , pourquoi me le dire ?

LUCAS.

Ah ! marguenne bellement , Mathurine , tre-dame t'es bien prompte. Ce que je te dis-là , vois-tu , c'est à celle fin de te faire mieux entendre que ce Capitaine-là est un homme riche , vois-tu , queuque fils de Maltotier ; que c'est-là , vois-tu , queuque bon papier de conséquence , queuque contrat de construction , vois-tu queuque lettre de change.

MATHURINE.

C'a pourroit bien être.

LUCAS.

J'ai marguenne opinion que ç'a est. Tâtigué que d'envie x , que de gens fâchez dans le Village , quand ils verront Mathurine & Lucas dans un biau carosse ; car , vois-tu , je ne sommes pas pour en demeurer-là. Si j'ai une fois de l'argent , crac je me boute dans les affaires , je me fais Partisan , tu seras Partisanne ; j'acheterons queuque Charge de Noblesse , & pis , & pis , on oubliera ce que j'avons été , & je ne nous souviendrons morgué peut-être pas nous-mêmes.

MATHURINE.

Je deviendrions nobles , Lucas ? j'aurions carosse ?

LUCAS.

Pourquoi non ; je ne sommes pas les premiers Païsans qui aurions fait fortune.

MATHURINE.

Mais écoute , Lucas , n'est-ce point voler que de ne pas rendre ce papier à ce Monsieur à qui il appartient ?

LUCAS.

Bon voler une feuille de papier ! & puis après tout il n'y a pas de mal à ça. Un Païsan prendre à un Capitaine , & au fils d'un Maltotier encore , ce n'est pas voler que ça c'est prendre sa revanche.

MATHURINE.

Tu as raison. Montre-moi ce papier , Lucas ? donne , Lucas , donne.

LUCAS.

Bellement donc , ne va pas le déchirer.

MATHURINE.

Hé , Lucas , c'est de l'écriture dont on écrit les livres , je pense ?

LUCAS.

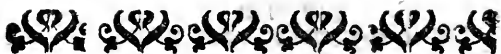
Hé ! oui , tant mieux , c'est de la meilleure stello-là , de la plus véritable , de celle qu'on croit davantage. . . Hé margué que fais-tu ? t'es mal-adroite. Ce n'est pas comme ça que ça se tient , c'est comme ça J'ons déjà queuque connoissance , vois-tu. Tiens , Mathurene , que je te montre : tout ce qui est blanc , vois-tu , c'est le papier , & tout ce qui est noir c'est les lettres.

MATHURINE.

Tredame , Lucas , tu sçais déjà lire.

LUCAS.

Tredame toi-même. N'est-ce pas biauoup que de sçavoir faire la difference ? Mais voici nos deux drôles , ils donnent à plein colier dans l'ornière ; car je me doute qu'ils parlent de ça. R tourne-t'en à la cuisine , pendant je m'en vais les acouter moi , sans faire semblant de rien. Ah ! tâigué que je sis un rusé marle !



## SCENE VI.

LEANDRE , LA MONTAGNE ,  
LUCAS *écoutant.*

LA MONTAGNE.

**I**L faut finir cette affaire-ci d'une manière ou d'une autre , Monsieur : & si Monsieur votre pere est encore huit jours sans apprendre de vos nouvelles , je vous le garantis défunt , ou tout au moins fou à lier.

LEANDRE.

Il est donc bien en peine de moi ?

LA MONTAGNE.

Il en perd l'esprit , vous dis-je , & le bruit court dans le quartier que vous avez été penda.

LEANDRE.

Maraut...

LA MONTAGNE.

Ce n'est point un conte , Monsieur. Vous avez mandé il y a un mois que vous reveniez ; on vous sçait parti d'Allemagne , vous n'arrivez point , tout le monde veut que des Chenapans , que nous avons , dit-on , trouvez en chemin , nous ont , vous & moi , greffé tous deux sur quelque vieux chêne.

LEANDRE.

La ridicule imagination !

LA MONTAGNE.

Moins ridicule que la vérité. Car enfin y a-t-il rien de plus bizarre que ce que nous faisons ici ? Vous voila garçon Jardinier , vous qui ne sçavez pas comment croît une ciboule.

LEANDRE.

Ne parlons point de cela. Personne ne t'a reconnu à Paris ? tu t'es informé de tout sans t'exposer...

LA MONTAGNE.

Oh ! pour cela oui , je vous en répons : mais j'ai pourtant été bien tenté de me découvrir.

LEANDRE.

Hé pourquoi ?

LA MONTAGNE.

Pourquoi , morbleu ? Tenez , Monsieur , voila les billets que fait courir Monsieur votre pere : il y en a même d'affichez au coin des rues. Où diantre aurai-je mis ce billet ; il sera tombé de ma poche , vous verrez que je l'aurai perdu.

LUCAS à part.

Et que je l'aurai trouvé moi. La belle chienne de fortune !

LEANDRE.

Qu'est-ce que c'est que ce billet ? que veux-tu dire ?

LA MONTAGNE.

Je ne sçai ce que j'en ai fait : mais je vous en dirai le sens. Trente pistoles à gagner , pour qui donnera chez Monsieur Orgon des nouvelles d'un jeune Officier perdu sur la route d'Allemagne ; la jeune homme de taille ni petite ni grande , l'encolure déchargée , la jambe sèche , & qui porte au vent.

LEANDRE.

Tu te moques ?

LA MONTAGNE.

Je ne me moques point.

LUCAS à part.

Trente pistoles à gagner ! C'est toujours quelque chose. Achémons d'accouter , c'est le moien d'apprendre.

LEANDRE.

Mon pere n'y songe pas : le pauvre bon-  
homme ! j'admire sa simplicité.

LA MONTAGNE.

Dites plutôt son bon naturel. Allons , Mon-  
sieur , que cela vous touche , arrachez-vous à  
cette passion extravagante qui vous retient ici.

LEANDRE.

Hé le moi en de m'en arracher ? Regarde ce  
portrait , mon pauvre la Montagne.

LA MONTAGNE.

Voilà une jolie personne , je vous l'avouë.

LEANDRE.

Admire la fatalité de mon étoile. Je parts de  
l'armée , dans la résolution d'obéir aux ordres  
de mon pere.

LA MONTAGNE.

Ces bons sentimens-là ne vous ont pas duré.

LEANDRE.

Il n'attendoit que mon retour à Paris pour  
me marier.

LA MONTAGNE.

C'est ce qui vous fait craindre d'arriver.

LEANDRE.

On ne peut échaper à sa destinée.

LA MONTAGNE.

Vous vous livrez de bonne grace à la vô-  
tre.

LEANDRE.

Ma chaise se brise au milieu d'un bois.

LA MONTAGNE.

Eloigné des Postes.

LEANDRE.

Je me vois obligé de prendre place dans le  
Carrosse de Metz.

LA MONTAGNE.

Que le hazard fait passer par-là tout-à pro-  
pos.



LEANDRE.

J'y trouve une jeune Beauté , toute charmante ,  
toute adorable.

LA MONTAGNE.

Cela est bien heureux.

LEANDRE.

Que sa mere vient de retirer du Convent,

LA MONTAGNE.

Surcroît de charmes & de merite.

LEANDRE.

Je suis contraint de lui rendre les armes.

LA MONTAGNE.

A trente lieues de Paris , qui se seroit défié  
de l'embuscade ? Tous les ennemis ne sont pas  
au-de-là de la Frontiere , Monsieur.

LEANDRE.

Quel ennemi ! il est d'un sexe à qui les plus  
grands hommes font gloire de ceder.

LA MONTAGNE.

Bon , les plus grands hommes ! morale d'Opera ,  
Monsieur , fades discours. On ne se rend que  
quand on veut bien ne pas résister. Mais venons  
au fait , s'il vous plaît , j'ai eu la complaisance  
de m'accorder à vos visions , il faut continuer  
puisque j'ai commencé. Vous aimez Lucile.

LEANDRE.

A la fureur.

LA MONTAGNE.

Elle ne sçait rien encore de votre amour ?

LEANDRE.

J'attens l'occasion de me découvrir.

LA MONTAGNE.

Vous ne tarderez pas à la trouver. Ensuite ?

LEANDRE.

Si mon amour lui plaît , je la demanderai à  
son pere

LA MONTAGNE.

Il a des engagemens avec un autre.

LEANDRE.

Il faut les rompre.

LA MONTAGNE.

J'ai commencé d'y travailler.

LEANDRE.

Cela n'est rien , si tu n'acheves.

LA MONTAGNE.

Il nous faudra le consentement du vôtre.

LEANDRE.

Nous tâcherons de l'obtenir.

LA MONTAGNE.

Cela sera difficile.

LEANDRE.

Cela ne sera pas impossible.

LA MONTAGNE.

Nous aurons besoin d'argent.

LEANDRE.

Voilà ma bourse.

LA MONTAGNE.

Fort bien , Monsieur , vous avez réponse à tout. Malepeste quel embonpoint de bourse ! celle-là ne se sent point des fatigues de la guerre , & ce n'est pas-là la bourse uniforme du Régiment.

LEANDRE.

As-tu fait donner ordre chez Crepy ?

LA MONTAGNE.

Ne vous embarrassez de rien , je ruïnerai votre Rival dans l'esprit de Monsieur Dubuillon , je lui mettrai sur le corps toutes les sottises que vous faires. . . Presens , bijoux , cadeaux , sérénades , j'ai pris mes mesures pour toutes choses : voila de l'argent , laissez moi faire , les mesures ne manqueront pas , sur ma parole, Songez seulement à découvrir à Lucile. . .



## SCENE VII.

LEANDRE, LA MONTAGNE,  
LUCAS.

LUCAS.

**H**E garre , garre , ensuiez-vous-en. Vela Monsieur Dubuillon qui viant envars ici , il soupçonnera queuque chose , s'il vous trouve ensemble.

LEANDRE.

Il a raison , je me retire.

LA MONTAGNE.

Et moi de mon côté...

LUCAS.

Hé là , là , bellement , ne vous ensuiez pas vous , ce n'est pour vous qu'il viant, Monsieur Dubuillon , ce n'est que pour ly.

LA MONTAGNE.

Comment donc :

LUCAS.

Avec vôtre permission , mon neveu de la Milice , j'ai queuque petite parole à vous dire.

LA MONTAGNE *à part.*

C'est encore de l'argent qu'il demande , je n'ai jamais vû de coquin plus intéressé.

LUCAS.

Allons , passangué boutez dessus , puisque vous êtes mon neveu , point de çarimonie. Qu'est-ce que c'est donc que ces trente pistoles qu'il y a à gagner pour qui baillera de certaines nouvelles , là...

LA MONTAGNE.

Je ne vous entens pas

Parguenne je vous ai bien entendu moi , je sçai tout le contenu de l'affiche que vous avez perdue , & c'est justement moi qui l'ai trouvée.

LA MONTAGNE.

Justement.

L U C A S.

Trente pistoles à gagner ! sois de ma curiosité , je voudrais morgué pour biauoup ne sçavoir rien de ça , voiez-vous.

LA MONTAGNE.

Comment , comment donc ?

L U C A S.

Ces trente pistolés-la me feront perdre l'esprit ; ho ! pour ça oui , elles me renversent la cervelle , Monsieur de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Hé par quelle raison ?

L U C A S.

Il me vient des scrupules.

LA MONTAGNE.

Des scrupules à toi ?

L U C A S.

Oui voirement des scrupules. Vous m'avez donné quinze pistoles ?

LA MONTAGNE.

Hé bien quinze pistoles ? Voudrois-tu les rendre ?

L U C A S.

Moi rendre de l'argent ? vous n'y songez pas , je sis fillot d'un Procureur de Paris.

LA MONTAGNE.

Mais d'où viennent donc ces scrupules ? sur ce que pour servir mon maître , tu trompes le sien ?

L U C A S.

Oh palfanguienne non , vous me paiez pour ça.

LA MON.

TARDINIER.  
LA MONTAGNE.

193

Hé ! bien donc ?

LUCAS.

C'a n'est rien , ça se passera.

LA MONTAGNE.

Mais encore ?

LUCAS.

Et, mais vous m'avez baillé quinze pistoles pour ne pas dire que c'est votre maître qui est ici.

LA MONTAGNE.

Hé bien ?

LUCAS.

Et son pere en promet trente à sti qui ly dira où il est, je me fais comme ça des scrupules.

LA MONTAGNE.

Voilà un maître maroufle avec ces fantômes,

LUCAS.

Je ne sçaurois sarvir sti-ci sans tromper sti-là, voiez-vous ; & j'ai dans l'imagination que ce seroit blesser ma conscience, si je ne sarvois pas sti qui promet le plus, au préjudice de sti qui baille le moins.

LA MONTAGNE.

Ouidà, ouidà, il y a quelque chose à dire à cela ;  
*bas.* Le dangereux coquin.

LUCAS.

Conseillez-moi un peu là-dessus, Monsieur de la Montagne, vous qui êtes un si honnête homme.

LA MONTAGNE.

Je vois bien ce qu'il y a à faire. Tiens voilà encore quinze louis d'or pour mettre les choses dans l'équilibre.

LUCAS.

Tâti-gué que vous êtes de bon conseil, Monsieur de la Montagne ! Mais attendez un peu

Où. . . Tout juste , me voilà un peu plus embarrasé qu'auparavant.

LA MONTAGNE.

Comment , tu rêves ? serois-ce encore quelque scrupule :

L U C A S.

Palsangué oùi , je ne sçai plus queu parti prendre avec vôte poste d'équilibre. Pour que la balance panche de queuque côté , il faut du poids de plus , Monsieur de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Voilà encore quatre louis , seras-tu content :

L U C A S.

On ne peut pas plus. Je vous servirons comme vous nous paieez , à bonne mesure.

LA MONTAGNE.

Oùi ? tu nous es d'un grand secours vraiment.

L U C A S.

Morguenne vous ne sçavez pas ce que je risque. Si Monsieur Dubuillon ou Madame sa femme venont à sçavoir que je me suis baiilé pour compagnon de jardinage un Jardinier qui n'est pas Jardinier.

LA MONTAGNE.

Et qui diantre veux-tu qui leur dise , gros animal ?

L U C A S.

Et que sçai-je moi ? Mademoiselle Lucile elle-même peut-être : elle est fille , & jaseuse par conséquent , elle dégoisera queuque chose ; & sa suivante Mademoiselle Marton , qui est itou une babillarde , & pis vela tout justement comment les choses se découvriront , Monsieur de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Va , ne crains rien. Elles n'ont garde de parler ni l'une ni l'autre , & Mademoiselle Lucile

ne sçait encore rien de la passion de mon maître, elle ne le connoît pas pour ce qu'il est.

LUCAS.

Hé ! fy donc , vous m'en baillez à garder , queu pette de conte ! si alle ne le connoissoit pas , lui auroit-elle baillé sa portraiture ?

LA MONTAGNE.

Paix , tais-toi , ne parle point de cela Il ne faut pas qu'elle sçache que mon maître a son portrait , nous ne l'avons eu que par surprise.

LUCAS.

Et comment par surprise : Expliquez-moi ça , Monsieur de la Montagne. Effectivement ça est bien surprenant.

LA MONTAGNE.

Pas trop. Elle passe quelquefois des heures entières sur le grand balcon du côté de la rue , un Peintre de nos amis a trouvé le moien de tirer le portrait que mon maître porte au bras , & que le hazard t'a fait voir.

LUCAS.

Tâtigué l'habile Peintre : j'ons vû le portrait , ça lui ressemble comme deux gouttes d'iau.

LA MONTAGNE.

Souviens-toi de n'en point parler.

LUCAS.

Mais vela bien des secrets à garder, Monsieur de la Montagne : c'est une nouvelle augmentation de peine. Ne faudroit-il point encore queuque petit salaire pour cette peine-là

LA MONTAGNE.

On te paiera tout à la fin , si nos projets peuvent réussir.

LUCAS.

Ils réussiront dès que vous ne serez pas épargnant ; car , voyez-vous , ce n'est pas pour me vanter , mais je sis un drôle qui aime bien l'argent , je vous en avertis.

J'en suis convaincu. Mais dis-moi un peu une chose : ne soupe-t-il pas aujourd'hui quelqu'un avec Monsieur Dubuiffon ?

L U C A S.

Et palfanguenne oui. Ils sont un tas de Bourgeois & de Bourgeoises , qui avont chacun envoie leur plat , parce qu'ils sçavont que nôtre maître est un tantinet ladre. Oh ! parguenne il y a de quoi manger ; j'avons morgué deux cochons de lait , trois longues de viau , un gros alloiau , quatre gigots , & une tarrinée de bœuf à la mode.

LA MONTAGNE.

Voilà une petite chere bien délicate. Allons, allons , nous la leur ferons faire meilleure qu'ils ne pensent , & nous en ferons honneur à Monsieur Caton.

L U C A S.

Hem , plaît-il ? que dites-vous ?

LA MONTAGNE.

Rien. Va t-en voir ici près à l'Epée Roiale. s'il n'y est point encore arrivé trois carossées d'hommes & de femmes à qui j'ai donné rendez-vous.

L U C A S.

Trois carossées ! vela bian du monde : qu'est-ce que vous velez faire de tout ça ?

LA MONTAGNE.

Tu le sçauras. Vas vite , & viens me rendre réponse.

L U C A S.

Oui , oui je m'en vas vite , allez. *Bas.* Mais j'irai loin plus que l'Epée Roiale , & je gagnerons l'argent de l'affiche.





## SCENE VIII.

LEANDRE, LA MONTAGNE.

LEANDRE.

**M** On pauvre la Montagne , voici Lucile & Marron qui viennent de ce côté-ci , elles parlent ensemble : je me fiâte d'avoir entendu quelque chose qui me regarde , je voudrois bien en sçavoir davantage , comment faire ?

LA MONTAGNE.

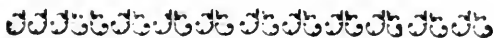
Achevez d'écouter , & suivant ce que vous entendrez , prenez occasion de vous déclarer , ou de vous taire. Voici un endroit tout propre à vous cacher , mettez-vous sur ce gazon , & faites semblant de dormir : il est assez naturel qu'un garçon Jardinier s'endorme sur l'herbe au lieu de travailler.

LEANDRE.

Les voici. Que Lucile est belle , & que je suis amoureux !

LA MONTAGNE.

Tout ira bien. Ecoutez , parlez à propos , & me laissez faire le reste.



## SCENE IX.

LEANDRE, LUCILE , MARTON.

MARTON.

**M** Ort de ma vie , Mademoiselle , vous n'êtes pas de bonne foi ; vous ne me dites point naturellement ce que vous avez dans l'ame.

Mais que veux-tu que je te dise ?

MARTON.

Ce que vous avez.

LUCILE.

J'ai du chagrin , Marton.

MARTON.

Du chagrin ! Vous voilà fraîchement sortie du Convent , où je sçai bien que vous enragiez d'être ; on va vous marier , & vous avez du chagrin ? Je ne comprends pas. . .

LUCILE.

Helas ! Marton !

MARTON.

Vous soupirez , vous levez les yeux au Ciel. Oh ! je comprends à présent : vous êtes amoureuse , Mademoiselle.

LUCILE.

Ah ! Marton , ne va pas t'imaginer. . .

MARTON.

Je n'imagine rien que de juste , & je gage que ce n'est pas du mari qu'on vous destine que vous êtes amoureuse. Vos parens ont fait un choix pour vous sans vous consulter ; vous en avez fait un autre vous en votre petit particulier , sans prendre leur avis , & vous n'avez pas grand tort. Leur Monsieur Caton est bien le plus vilain mâtin , le plus disgracié mortel , avec son ticq & son begaiement , je ne connois que votre cousin Monsieur l'Avocat qui soit encore aussi ridicule.

LUCILE.

Ah ! ma chere Marton , que tous les hommes ne sont-ils faits comme ces deux-là !

MARTON.

Fort bien , je vous entens. Si tous les hommes étoient faits comme eux , votre petit cœur seroit moins agité , n'est-ce pas ?

LUCILE.

Parle bas , ma pauvre Marton.

MARTON.

Hé ! bien ouï , volontiers , mon dessein n'est pas de vous nuire. Hé bien ?

LUCILE.

Hé bien ! Marton , je n'ai rien à te dire.

MARTON.

Je m'en vais parler haut.

LUCILE.

Hé ! non , non , doucement.

MARTON.

Vouloir qu'on parle bas , & ne rien avouer , cela me révolte. Vous rougissez , c'est une manière de s'expliquer , dont je vous sçai bon gré. La pudeur sied à merveille sur le visage d'une jeune personne , c'est dommage que la mode en passe. Oh ! ça , ça remettez vous ; je sçai bien qu'un aveu tendre coûte à faire à une fille qui sort du Convent , mais cela viendra , le mot d'amour vous effarouche à présent : mais l'usage adoucira le mot & la chose , & vous ne l'aurez pas entendu prononcer cinq ou six fois , que vous en aurez pris l'habitude.

LUCILE.

En effet , Marton , tu es une personne admirable , & tes discours me donnent une certaine confiance. Je me sens plus de résolution. . . Mais non , je n'aurai jamais la force de te le dire.

MARTON.

Quoi dire ?

LUCILE.

Qu'il est vrai , Marton , que je crois que j'ai de l'amour.

MARTON.

Hé ! mort de ma vie , c'en est fait , le voila tout dit. Avouez que vous voila bien soulagée ; car après l'aveu de la chose , celui des circon-

stances est conté pour rien. Il ne faut pas demander si le Cavalier que vous aimez à beaucoup de mérite.

LUCILE

Oh ! tant , Marton.

MARTON.

Je m'en doute bien. S'il est jeune , galant , bien fait.

LUCILE.

Tous des plus galans , des plus jeunes , des mieux faits.

MARTON.

La pauvre enfant ! Il ne faut plus chercher de qui sont les fêtes galantes qui se donnent ici depuis quelques jours , c'est ce jeune amant sans doute ?

LUCILE.

Helas ! non , Marton , ce n'est point lui , il ignore où je suis , mon nom même ne lui est peut être pas connu,

MARTON.

Comment donc , vos affaires ne sont pas plus avancées que cela ?

LUCILE.

Il n'a pas tenu à lui ni à moi , ma chere Marton , & si j'en crois ses yeux & mon cœur. . .

MARTON.

Ses yeux & son cœur ! comment diantre , voilà du stile le plus tendre , le plus délicat. S'expliquer ainsi en sortant du Convent : Ah ! nature , nature !

LUCILE.

Mais ma mere , qui , comme tu sçais , est venu me chercher à Metz elle-même , nous a si fort observés l'un & l'autre pendant toute la route. . .

MARTON.

Comment donc , pendant toute la route ? c'est donc une aventure de carosse que celle-ci ?

L U C I L E.

Hélas oui , Marton.

M A R T O N.

La pauvre enfant ! que je l'a plains !

L U C I L E.

Je sçai combien je suis à plaindre. Je me suis dit tout ce qu'on se peut dire ; je sens tout le ridicule de ma passion : mais elle est telle , chere Marton , que je ne suis plus maîtresse de la vaincre , & que je serai malheureuse toute ma vie.

M A R T O N

Oh ! pour le coup je suis bien fâchée de n'avoir pas éré du voiage. Mais ne sçavez-vous point à peu près qui est ce jeune homme ?

L U C I L E.

Un Officier qui revenoit d'Allemagne : sa chaise de poste rompit en chemin , il prit place dans le carosse , je fus surprise en le voiant il me parut embarrassé , comme moi , & tant que nous avons pû nous voir , nous n'avons point cessé de nous regarder l'un & l'autre , que quand ma mere nous regardoit.

M A R T O N.

La pauvre enfant !

L U C I L E.

Il me donnoit la main , quand nous descendiions du carosse , & il me la serroit avec tant d'ardeur...

M A R T O N.

Vous ferriez la sienne ?

L U C I L E.

Non , Marton , je n'osois pas encore.

M A R T O N.

Cela est bien modeste. Et ne vous a-t-il point dit quelque bagatelle , glissé quelque petit mot ?

L U C I L E.

Oui , Marton , mais si adroitement , si spirituellement...

Et comment encore ?

LUCILE.

Il y avoit dans nôtre même carrosse une jeune fille qui n'avoit point de mere.

MARTON.

Qu'elle étoit heureuse ! hé bien ?

LUCILE.

Hé bien , Marton , il lui disoit les plus jolies choses , les plus tendres , les plus amoureuses , & tout cela , Marton , en me regardant toujours : oh je vois bien que c'étoit à moi que cela s'adressoit.

MARTON.

Par bricole , fort bien. Au bout du compte ?

LUCILE.

Au bout du compte nous sommes arrivés à Paris , la fin du voiage nous a séparés , il n'a point eu depuis de mes nouvelles , ni moi des siennes.

MARTON.

Voilà une passion qui aura de belles suites ! Allez , Mademoiselle , le meilleur parti que vous puissiez prendre , c'est d'oublier ce jeune homme-là , & de ne pas penser que vous l'aiez vû.

LUCILE.

Je ne sçauois , Marton , je l'ai trop regardé , je crois le voir à tous momens , je cherche ses traits , son air , ses regards , ses manieres dans tout ce qui s'offre à mes yeux.

MARTON.

Vous ne trouverez rien qui lui ressemble , je gage ?

LUCILE.

Sifait , Marton : mais je n'ose te le dire.

MARTON

Parlez , parlez , ne craignez rien.

LUCILE.

Ce nouveau Jardinier qui est ici depuis quelques jours...

MARTON.

Qui, Colin ?

LUCILE.

Il me paroît qu'il lui ressemble un peu.

MARTON.

Mais vraiment il n'est pas mal tourné, ce jeune drôle-là.

LUCILE.

Je lui trouve quelques-uns de ses traits, le même air à peu près, les yeux un peu moins vifs à la vérité ; mais...

MARTON.

Vous regarde-t-il de même ?

LUCILE.

Ah ! pas si amoureuxment, Marton.

MARTON.

Ce n'est donc pas lui. Le voilà qui dort sur ce gazon, taisons-nous.

LUCILE.

Ah ! Ciel ! Marton, que je serois fâchée qu'il m'eût entenduë.

MARTON.

Il n'y a rien à craindre, ces manans-là dorment d'un trop bon somme.

LUCILE.

Ah ! Marton, si c'étoit lui, &amp; qu'il sentît ce que je sens, il ne dormiroit pas si tranquillement.

MARTON.

Oh ! je le crois bien. Mais que vois-je ? quel bijou pend au bras de Monsieur Colin ?

LUCILE.

Un bijou, dis-tu ?

MARTON.

Oùi vraiment un bijou.

LUCILE.

Prends donc garde, tu vas l'éveiller.

MARTON.

Comment donc, c'est un portrait, je crois ?

Un portrait ?

MARTON.

Mademoiselle , c'est le vôtre.

LUCILE.

Mon portrait : tu n'es pas sage. Et comment , mon portrait ! ah ! Ciel que vois-je ?

MARTON.

Ah ! par ma foi , Monsieur Colin est un Païsan de la façon de l'Amour. C'est lui , Mademoiselle c'est votre joli homme.

LUCILE.

Ah ! ma chere Marton , mon cœur , mes yeux , mon portrait , tout me le persuade. Mais qui m'assurera que ses desseins sont légitimes ? qui me sera garant . . .

LEANDRE *se levant de dessus le gazon.*

Moi , charmante personne.

LUCILE.

Ah !

MARTON

Colin ne dormoit pas , sur ma parole.

LEANDRE.

Moi qui brûlois de me découvrir à vous ; moi qui ne respire , & qui ne veux vivre que pour vous , qui n'adore que vous , & qui n'ai point d'autre objet , point d'autre passion que d'être à vous toute ma vie ?

MARTON.

On nous en offre autant de ce côté-ci.

LUCILE.

Ah ! ma chere Marton , quelle surprise !

MARTON.

Il n'est point question de faire ici la fiere , Monsieur Colin a tout entendu.

LEANDRE.

Oui , mon adorable Lucile , vos sentimens me sont connus , ne doutez point , je vous en con-



jure, de la vivacité, de la sincérité des miens.

MARTON.

Ah ! Mademoiselle, voilà votre pere & ce vilain Monsieur Caton.

LUCILE.

Ah ! Ciel !

LEANDRE.

Ne faites semblant de rien, demeurez.



## SCENE X.

Mr DUBUISSON, Mr CATON,  
LUCILE, LEANDRE,  
MARTON.

Mr DUBUISSON.

AH, ah ! que veut dire ceci ? un garçon Jardinier aux pieds de ma fille !

Mr CATON *bégaïant*.

Monsieur Dubuïsson...

LEANDRE *contre-faisant le langage paysan*:

Comprenez-vous bien, Mademoiselle ? Vela le corps du logis, la tarralle est comme-là, le Potager envars ici, & partant vous voiez bien... Eh ! vous vela, Monsieur, je vous demande pardon, c'est que...

Mr DUBUISSON.

Que fais-tu là ?

LEANDRE.

Rien, rien, Monsieur, c'est que j'expliquois à ces Madames, que si vous vouliez, j'aurois dessein de prendre votre potager pour mettre en parterre.

Mr DUBUISSON.

Le beau dessein, & de quoi te mêles-tu ?

LEANDRE.

De rien, Monsieur. C'est que de cette manière  
il ne manqueroit plus rien à votre jardin.

Mr DUBUISSON.

Oui, mais tout manqueroit à ma cuisine.

LEANDRE

En ce cas n'en pourroit d'un autre côté...

Mr DUBUISSON *en colere.*

D'un autre côté? Va-t'y en toi d'un autre côté?  
Et vous, Mademoiselle, allez tenir compagnie à  
votre mere. Mettre mon potager en parterre, le beau  
projet! & que mettre dans ma soupe? des tulipes?



## SCENE XI.

Mr DUBUISSON, Mr CATON.

Mr CATON *bégayant.*

**I**L n'a pas tort, c'est une belle chose qu'un beau  
parterre.

Mr DUBUISSON.

Oui fort bien, vous vous découvrez trop Ecou-  
rez, Monsieur Caton, j'avois dessein de vous don-  
ner ma fille, parce que je vous croiois un homme re-  
glé, grand ménager, bon œconome; & par vos dis-  
cours & vos actions vous me paroissez tout autre.

Mr CATON.

Moi?

Mr DUBUISSON.

Vous. On dit que toutes ces dépenses ridicules  
qui se font depuis quelque tems dans le Village,  
sont de votre façon.

Mr CATON.

Non, ma foi.

Mr DUBUISSON.

N'avez-vous point de honte?



## SCENE XII.

Mr DUBUISSON, MATHURINE.

MATHURINE.

**H**E', qu'est-ce que c'est donc que ça, Monsieur ? est-ce drés aujourd'hui que vous faites la nôce ?

Mr DUBUISSON.

Comment ?

MATHURINE.

Il viant d'arriver là-bas quatre hottées de volailles & de gibier, avec six charges de bouteilles de vin, quatre grands marmitons & cinq ou six petits, qui pour vous accommoder à souper s'établissent dans votre cuisine aussi familièrement que s'ils étoient chez eux.

Mr DUBUISSON.

Qu'est ce que cela veut dire ?

MATHURINE.

Ils avont ôté les gigots & les longes de viau que j'avois mis à la broche, ils avont été chercher du bois & du charbon dans la cave, qui étoit ouverte, & ils font des feux de reculée, ils boutont tout par écuelle, & ils disent comme ça qu'il ne vous en coûtera rien, qu'on les laisse faire.

*Elle sort.*



## SCENE XIII.

Mr DUBUISSON, Mr CATON.

Mr DUBUISSON.

J E n'y comprends rien , Monsieur Caton.

Mr CATON.

C'a est plai plaisant.

Mr DUBUISSON.

Oui fort plaisant , fort plaisant. Hé le vieux fou!



## SCENE XIV.

Mr DUBUISSON, Mr CATON,  
UN ROTISSEUR.

UN PETIT ROTISSEUR à Mr Caton.

M Onsieur , voila le mémoire du soupé. Votre homme de chambre a dit que si on ne le trouve pas ici , qu'on vous le donnât à vous-même.

Mr CATON.

A moi , mon homme de chambre ?

LE ROTISSEUR.

Oui , Monsieur. Vous n'avez qu'à le voir , c'est lui qui paiera.

Mr CATON.

Va , va , tu te méprends.

Mr DUBUISSON.

Parbleu voions , ce mémoire nous éclaircira peut-être.

*Il lit.*

# JARDINIER. 209

*Mémoire du souper porté chez M. Dubuisson par l'ordre de M. son Gendre.*

Mr DUBUISSON.

De mon Gendre : Oh ! par la ventrebleu il ne l'est pas encore.

Mr CATON.

Si je sçai ce que c'est , Monsieur Dubuisson. . .

Mr DUBUISSON.

Hé ! fy , fy , Monsieur , c'est se moquer. L'incident est trop naturel. Vous aimez la bonne chère, Monsieur Caton.

Mr CATON.

C'est une piece qu'on me fait, Monsieur Dubuisson.

Mr DUBUISSON *lit.*

*Deux potages , huit entrées Fort bien. Un Marquassin, six Perdrix, une douzaine de Cailles, quatre Gelinottes de bois. Quel memoire ! Voions la somme. Cent quatre vingt-deux livres dix sols.*

Hé ! bien voila un fort bon ordinaire bourgeois : une femme ne mourroit pas de faim avec vous, si cela pouvoit continuer.

Mr CATON.

Je vous jure que. . .

Mr DUBUISSON.

Allez , vous êtes un vieux fou.

\*\*\*

## SCENE XV.

Mr DUBUISSON, MATHURINE.

MATHURINE.

Monsieur.

Mr DUBUISSON.

Qu'est-ce encore ? le dîner de demain ?

Non , Monsieur , c'est s<sup>te</sup> Madame qui est toujours si claire , si luisante.

Mr DUBUISSON.

Que veux-tu dire ?

MATHURINE.

Et-là , je m'entens bien ; cette grande Madame sèche , qui se boute du verni sur le visage.

Mr DUBUISSON.

Madame la Marquise. C'est une vieille qui n'a ni enfans ni heritiers , allons la recevoir. La p<sup>te</sup> s<sup>te</sup> L

MATHURINE.

Il y a itou v<sup>tre</sup> cousin Monsieur l'Avocat qui est venu avec elle.

Mr DUBUISSON.

Oh ! pour cet animal-là , je me passerois bien de sa visite. Que diantre vient-il faire ici ce grimacier-là , avec son baragoin ?

MATHURINE.

Il dit qu'il vient voir Monsieur Caton v<sup>tre</sup> Gendre , qu'il n'a jamais vû. Le voila.



## SCENE XIV.

Mr DUBUISSON , Mr BAVARDIN.

Mr DUBUISSON.

AH , ah ! c'est vous , j'en suis bien aise. Bon jour , Monsieur Bavardin , bon jour , soiez le bien venu : quand vous en retournez-vous ?

Mr BAVARDIN *begaiant*.

Je viens... je viens...

Mr DUBUISSON.

Vous venez , vous venez pour voir Monsieur Caton. Voiez-le , & lui tenez compagnie , pen-

dant que je vais moi recevoir Madame la Marquise. Je ne tarderai pas à vous rejoindre.



## SCENE XVII.

Mr BAVARDIN, Mr CATON.

Mr BAVARDIN *bégaillant*.

J E mou mourois d'envie de vous saluer.

Mr CATON.

Et moi de vous vous voir. Votre repu putation m'est co connuë.

Mr BAVARDIN *bas*.

Monsieur Ca caton se moque de moi , je pense , voions un peu s'il continuëra. *haut*. Je suis ravi que vous épousiez Lu lucile. Vous serez cou cou cousin germain de ma mere.

Mr CATON *bas*.

Pa pa parbleu il me contrefait. Voions jusqu'ouù cela ira. *haut*. Ce sera bien de l'ho l'honneur pour moi d'être allié à un homme comme vous , qui êtes un fou un fou foudre d'éloquence.

Mr BAVARDIN.

Et un grand bonheur à la famille de vous vous avoir , vous qui êtes un fa un fa favori de la Fortune.

Mr CATON.

Vous avez tous les ta'ens , & toute la phisonomie d'un Cu d'un cu Cuijas.

Mr BAVARDIN.

Quelque dépense que vous fassiez , on on sçait bien que vous sortez de la quai de la quai de la quaitte moins d'argent que que vous n'y en faites entrer.

Mr CATON *bas.*

Cet homme là cher cherche à m'in m'insulter.

Mr BAVARDIN *bas.*

Cet animal-là se moque de moi.

Mr CATON.

Monsieur Ba bavardin , vous êtes un ~~mau~~  
mauvais plaisant , je vous en avertis.

Mr BAVARDIN.

Et vous un plat plat bou boufon , Monsieur  
Caton.

Mr CATON.

Vous poussez trop la la raillerie , Monsieur  
Bavardin.

Mr BAVARDIN.

Vous me tu tu turlupinez mal à propos , Mon-  
sieur Caton.

## SCÈNE XVIII.

Mr BAVARDIN, Mr CATON,  
MARTON.

MARTON.

**H**E' qu'est-ce donc que ceci , Messieurs ?  
qui en avez - vous ? Déjà de la mesintél-  
ligence ? On voit bien que vous allez devenir  
parcens.

Mr CATON.

De quoi ce vi visage-là s'avise-t-il de me  
contrefaire ?

Mr BAVARDIN.

Morbleu vi visage vous-même , cela n'est pas  
vrai , c'est vous qui me con contrefaites.

MARTON.

Ah , ah , la plaisante aventure ! Allez , Mef-



seurs , point de rancune , vous ne vous contraindrez ni l'un ni l'autre , & ce sont de petites manieres de parler , des agrémens de la nature que vous possédez en commun.

Mr CATON *embrassant Mr Bavardin.*

Ah , ah ! c'est c'est autre chose. Je vous demande pa pardon , Monsieur Bavardin.

*Ils s'embrassent.*

Mr BAVARDIN.

Je suis vôtre valet , Monsieur Caton.



## SCENE XIX.

Mr DUBUISSON , Mr BAVARDIN ,  
Mr CATON.

Mr DUBUISSON.

**M**Ais parbleu , Monsieur Caton , je ne vous comprends pas ; avez vous absolument perdu l'esprit ? il faut être fou à lier pour faire les choses que vous faites.

Mr CATON.

Co comment donc ?

Mr DUBUISSON.

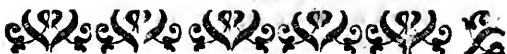
Cela est étrange ! je ne suis pas le maître dans ma maison depuis que vous y êtes ? ce ne sont que des cadeaux , des festins , des mascarades.

Mr BAVARDIN.

Il n'est bruit ici que de vôtre gale galanterie.

Mr CATON.

Je veux être pen pendu , si je sçai ce que c'est.



## SCENE XX.

Mr DUBUISSON, Mr CATON,  
LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE.

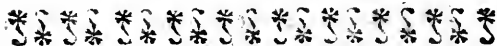
**V**enez donc voir, Monsieur, comment vous voulez faire avec ces masques-là. Il n'y a pas moien de faire sortir ceux qui sont entrez, ni d'empêcher d'entrer ceux qui sont dehors.

Mr DUBUISSON.

Voilà un bel embarras que vous nous causez-là ! Et je donneroïis ma fille à un fou comme vous ?

Mr CATON.

Monsieur Dubuïsson...



## SCENE XXI.

Mr DUBUISSON, Mr CATON,  
Mr BAVARDIN, MATHURINÉ,  
LA MONTAGNE.

MATHURINE.

**D**ame, Monsieur, venez donc mettre ordre à ça, il n'y a plus moien d'y tenir, il faudra desarter, si vous ne faites agrandir la maison.

Mr DUBUISSON.

Ah ! j'enrage, des masques chez moi, qui forcent ma porte ?

Mr BAVARDIN.

Je vais mettre ordre à cela. *Il sort.*

JARDINIER.

215

Mr DUBUISSON.

Voilà ma maison au pillage.

MATHURINE.

Non , non , ne craignez rien , ce sont d'honnêtes gens , ils se renomment tre tous de Monsieur Caton.

Mr DUBUISSON.

Oui justement , voilà l'affaire. Ah ! l'extravagant personnage !

Mr CATON.

Que la peste...

Mr DUBUISSON *en colere.*

Que la peste s'étouffe...

LA MONTAGNE.

Oui vous avez raison , c'est un tour de son imagination ; & il y a parmi la mascarade une Joueurse de Gobelers , qui chante , qui danse , qui fait des tours. Elle m'a avoué que tout ceci étoit de l'invention d'un homme qui vouloit faire à Mademoiselle votre fille des presens de nocés d'une manière galante.

Mr DUBUISSON.

C'est cela , c'est lui-même.

~~~~~

SCENE XXII.

Mr & Me DUBUISSON ; Mr CATON,
LUCILE , LA MONTAGNE ,
MARTON.

Me DUBUISSON.

FN vérité , Monsieur Dubuissou , vous avez bien peu de complaisance. Je vous avois prié de differer vos préparatifs de nocés , & vous commencez par donner le bal , pendant que

je me meurs. Le beau remède contre ma migraine, qu'une cohue de masques & de violons !

Mr DUBUISSON.

Tenez, Madame, c'est Monsieur Caton à qui il faut vous en prendre, c'est lui...

Me DUBUISSON.

Monsieur Caton est un sot, & je ne consentirai point à donner ma fille à un extravagant comme lui.

Mr CATON.

Je ne m'en pen pendrai pas.

MARTON.

Place, place, voici les folies de Monsieur Caton qui s'avancent en musique.

Mr CATON.

Je ne suis pas seul amoureux de Lucile.

LA MONTAGNE.

Rira bien qui rira le dernier, n'est-ce pas ?

Mr CATON.

Oui, oui, oui, oui.

MARCHE de plusieurs Jardiniers & Païsannes, de Scaramouches, Arlequins & autres. Les Jardiniers portent sur leurs têtes des Corbeilles garnies de fleurs.

Après la marche une Païsanne chante.

Sous cet agréable feuillage

Lucile vient souvent rêver.

LA MONTAGNE à Mr Caton.

Lucile ? c'est pour elle que la fête se fait ?

Mr CATON.

Oui, oui, oui.

LA PAYSANNE recommence.

Sous cet agréable feuillage

Lucile vient souvent rêver.

Quand vous la verrez arriver,

Vous

*Vous qui dans votre doux ramage
Des charmes de l'amour sçavez si bien parler ;
Petits Oiseaux de ce bocage ,
Prenez soin de lui reveler
Les plaisirs d'un cœur qui s'engage*

ENTRÉE de Jardiniers qui portent leurs Corbeilles à Lucile.

Me DUBUISSON.

Cela est fort bien chanté , Monsieur Caton.

Mr CATON.

Cela est vrai , cela est vrai , mon Monsieur Dubuissou.

MARTON.

Pour moi ce que j'en estime le plus , ce n'est pas la Musique. Voiez la propreté de ces Corbeilles , la beauté de ces fleurs : encore faut-il bien que je me fasse un bouquet. *En ouvrant une Corbeille.* Ah ! Ciel ?

LA MONTAGNE.

Comment ? aurois-tu trouvé là quelque serpent caché sous ces fleurs ? tu ne serois pas la première Nymphé. . . .

MARTON.

A l'ingenieuse imagination ! Ce ne sont vraiment pas des serpens que ces fleurs cachent.

Me DUBUISSON.

Qu'est-ce que c'est donc ? qu'as-tu trouvé ?

MARTON.

Des étoffes magnifiques , Madame , & qui se soutiennent d'or , voiez. Ah , Monsieur Caton , que vous êtes un roial homme !

Mr DUBUISSON.

Que ces gens-là remportent leurs étoffes. Vous êtes bien-heureux , Monsieur Caton , d'avoir affaire à des personnes raisonnables.

LE GALANT MARTON.

Ah ! Monsieur , avant qu'on les remporte ;
laissez-nous du moins le plaisir de la vûë. Ap-
paremment cette autre manne renferme la pe-
tite oie ?

Mr DUBUISSON.

La bile me monte , & ces impertinences-là me
mettent dans une colere. . .

LA MONTAGNE.

Ah ! point d'humeur , voions jusqu'au bout.
Où est la Joieuse de Gobelets ? qu'on apporte
une table.

LA BOHEMIENNE chante.

*Chacun fait ici bas des tours de Gobelets ,
Aux champs , à la Cour , à la Ville , au Palais,
A qui mieux mieux chacun s'abuse ;
Pour se fourber les mortels semblent faits ,
Il n'en est point que la feinte n'amuse.
La verité pour eux a moins d'attraits
Que l'adresse & la ruse.
Pour se fourber les mortels semblent faits ;
Aux plus trompeurs l'usage sert d'excuse.
Chacun fait ici bas des tours de Gobelets.
Aux Champs , à la Cour , à la Ville au Palais,
A qui mieux mieux chacun s'abuse.*

LA MONTAGNE.

La morale est fort bonne : mais elle est en-
nuieuse. Allons , amusons-nous plus agréabie-
ment , & donnez-nous quelque joli tour de vô-
tre métier.

LA BOHEMIENNE.

Très-volontiers. Je ne suis ici que pour cela.

(Elle chante en jouant des Gobelets.)

*Prenez bien garde à mes manches
A ma baguette , à ma main ;*

Disant trois fois prelin pin pin
 Ces trois boulettes blanches
 Se vont changer soudain.
 Celle-ci , Beauté brillante ,
 Qui savez tout charmer
 Est un Livre qu'on vous presente ,
 Le grand Art de se faire aimer.

Elle presente à Lucile un Livre , qu'elle fait
 Trouver sous un de ses Gobelets

LUCILE.

Un Livre à moi ?

MARTON.

Donnez , donnez , j'aime la lecture Voions
 un peu. En l'ouvrant. Ah , Madame , le beau Li-
 vre ! que le stile en est riche : qu'il est brillant !
 Ce ne sont que pierreries , des bagues , des boucles
 d'oreilles , des pendans , un carcan , un esclavage.
 Ah , Monsieur Caton , qu'il est doux de porter vos
 chaînes !

LUCILE.

Des pierreries : Mon pere , il faut renvoyer tout
 cela.

MARTON.

Oùi , Mademoiselle : mais je m'en vais toujours
 les serrer , sauf à rendre.

LA MONTAGNE.

Hé ! attends , attends , ne te presse point , il faut voir
 la métamorphose des autres boulettes.

LA BOHEMIENNE chante.

Celle-là sans que j'y touche
 Que du petit bout de mon bâton ,
 C'est l'art d'adoucir la Marton
 La plus fiere & la plus farouche.

Elle lui donne un livre plein de loüis d'or.

On me dédie aussi des Livres à moi ! *L'art d'adoucir la Marton la plus farouche.*

Elle ouvre le livre.

LUCILE.

Voions ce que c'est. Il est plein de louïs ! garde-toi bien de prendre cela , Marton.

MARTON.

Je vous demande pardon , Mademoiselle , des livres ne se refusent point , j'aime la lecture , & celui là ne sera point rendu , sur ma parole. Ah ! Monsieur Caton , que vous écrivez noblement : dédiez-nous souvent de vos ouvrages. Le second Tome ne vaut pourtant pas le premier : mais il ne laisse pas d'avoir son mérite , & j'aimerois assez une Bibliothèque toute dans ce goût-là. Voions le troisième.

LA BOHEMIENNE chante.

*Voici l'art le plus difficile
Et le plus beau de mon Art ,
Vouez si j'y suis habile ,
Et si le tour est gaillard.
Qu'il ne soit pas inutile ,
Chacun y peut prendre part.*

La table sur laquelle la Bohémienne a joint des Gobelets , se change en une table garnie de corbeilles de fruits & de coupes garnies de liqueurs.

LUCILE.

Oh ! pour ce dernier tour-là il me fait plaisir , j'en suis , & l'on ne sçauroit donner une colation d'une manière plus galante.

MARTON.

Oh ! par ma foi , l'Auteur se dément , son stile baisse , & les premiers tours sont les plus jolis à ma fantaisie : mais il n'importe , tirons en partie , tout coup vaille.



SCENE DERNIERE.

Mr & Me DUBUISSON, Mr ORGON,
Mr CATON, LEANDRE,
LUCILE, LUCAS, MATHURINE,
LA MONTAGNE.

L U C A S.

Laissez faire, Monsieur, si je ne le trouvons pas-
là je le trouverons.... il est morgué ici, ne vous
boutez pas en peine.

LA MONTAGNE.

Comment diantre, que vois-je ? le pere de mon
maître !

L U C A S.

Tenez, voilà déjà son valet, n'est-ce pas ?

Mr O R G O N.

Hé oui, justement, c'est lui-même.

Mr DUBUISSON.

Madame Dubuissou, c'est Monsieur Orgon,
je pense.

Mr O R G O N.

Monsieur & Madame Dubuissou, par quelle
aventure vous trouva-je ici ?

Mr DUBUISSON.

Hé vraiment il n'y a point-là d'aventure; nous
sommes chez nous, Monsieur Orgon.

Mr O R G O N.

Ah, je vous demande pardon, je sçavois bien que
vous aviez une Maison auprès de Paris : mais je ne
sçavois pas qu'elle fût de ce côté-ci.

Mr DUBUISSON.

Quel hazard ou quelle raison vous y amène
vous ?

K,

LE GALANT
LA MONTAGNE.

Monsieur a sçu qu'il y avoit bal ici , il aime la joie , il vient prendre part à la fête. Allons , allons, de la joie.

Mr ORGON.

La fête finira mal pour toi , tu es un coquin qui débauche mon fils apparemment.

Mr DUBUISSON.

Votre fils !

Mr ORGON.

Oùi , mon cher Monsieur Dubuissou : cet honnête païsan est venu m'avertir qu'il étoit ici déguisé en Jardinier , amoureux d'une jeune personne , à qui il donnoit tous les jours de nouvelles fêtes.

LA MONTAGNE à Lucas,

Ah ! bourreau , tu as fait-là de belles affaires.

LUCAS.

J'ons gagné les trente pistoles de l'affiche. Je ferai morgué une bonne maison , n'est-ce pas :

Mr DUBUISSON.

Que veut dire tout ceci , Monsieur Orgon ? votre fils déguisé ici en Jardinier , & amoureux d'une personne à qui il donne des fêtes. Madame Dubuissou.

Me DUBUISSON.

Mon fils.

LUCAS.

Hé ? morgué , ne faut pas tant rêver , c'est de Mademoiselle Lucile qu'il est amoureux.

Me DUBUISSON.

De ma fille ?

Mr ORGON.

Dé votre fille ?

Mr CATON.

Voi voi , voilà le fait , Monsieur Dubuissou.

Mr ORGON.

Mais vraiment ce seroit une chose fort plaisante.

sante que le hazard eût ainsi prévenu nos projets.

LA MONTAGNE.

Comment, comment vos projets ? entendons-nous un peu, s'il vous plaît.

Mr ORGON.

Quand j'ai fait revenir ton maître d'Allemagne, c'étoit pour le marier avec la fille de Monsieur.

LA MONTAGNE.

Quoi ! tout de bon.

Mr DUBUISSON.

Je n'ai retiré ma fille du Convent moi, que pour ce mariage là.

LA MONTAGNE.

Cela est admirable ! Point de tricherie au moins.

Mr DUBUISSON.

On te dit vrai.

LA MONTAGNE à *Leandre*.

Oh bien, en ce cas-là démasquez-vous, Monsieur le Jardinier tout est découvert.

LEANDRE *se mettant à genoux*.

Mon pere, je vous demande mille pardons.

Mr ORGON *en l'embrassant*.

Ah ! mon fils, mon cher enfant, je t'ai crû mort, je te retrouve, je te pardonne tout. Monsieur Dubuissou.

Mr DUBUISSON.

Je suis tout prêt à vous tenir ma parole : mais cependant j'hésitois à donner ma fille à Monsieur Caton, à cause des dépenses excessives dont je le soupçonnois, & c'est notre faux Jardinier qui les faisoit.

Mr ORGON.

Que cela ne vous inquiète point, quelques dépenses qu'il puisse faire, j'ai assez de bien pour les soutenir.

224 LE GALANT JARDINIER.

MATHURINE.

On a servi , Monsieur.

Mr DUBUISSON.

Allons nous mettre à table , remettons le bal
après le souper.

Mr CATON.

Je viens , ma foi , de l'échaper belle.

LUCAS.

Et moi palsanguenne j'ai fait un biau coup;
Avoüez tre tous que je sis un habile homme.

F I N.

PROLOGUE

E T

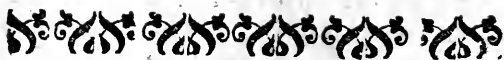
DIVERTISSEMENTS

NOUVEAUX.

POUR CIRCE.

TRAGEDIE EN MACHINES.

Représentez pour la première fois le 6.
Août 1705.



A C T E U R S.

du Prologue.

M A R S.

L A F O R T U N E.

L A G L O I R E.

L A R E N O M M E'E.

Troupe de peuples differens.



A U R O Y.

SAGE Roi , que forma la main du Tout-
puissant

Pour être des Rois le modele ,
Tu te vis Roi presque en naissant ,
Et dans le plus long cours d'un Regne florissant
Que benit ton Peuple fidelle ,
Ta gloire ira toujours croissant.

Ainsi l'a résolu la Sagesse éternelle .
Afin qu'aux Souverains tu puisses seul marquer
Les vertus qu'en tout âge il leur fait pratiquer.

Dans le cœur des Maîtres du monde
Dieu met de ces vertus la semence seconde ,
Il les en remplit tous : mais ce précieux bien
Ne germe pas en tous , comme il fit dans le tien.

C'est Toi qu'il faut que chacun d'eux con-
temple ,

Que chacun deux cherche à te ressembler.
Pour suivre en tout un si parfait exemple ,
Que de vertus il faudra rassembler.

De ta bonté , de ta sagesse
Aux plus lointaines Regions.
Que le bruit s'étende sans cesse
Pour le bonheur des Nations.
Chez les Peuples les plus sauvages
Le récit de tes actions

Rend leurs Princes prudens & sages.

E P I S T R E.

Par toi de l'Eternel ils connoissent le nom ;
Et reverent en toi , charmez de ton renom ,
Le plus parfait de ses ouvrages.

Pour moi qu'au rang de tes moindres sujets
Les ordres du Ciel ont fait naître ,
J'adore ses sages Decrets ,
Et me tiens plus heureux , que d'être
Un de ces Princes aveuglez

Que contre toi l'Envie a rassemblez.
Ils noircissent leurs noms d'une honte éternelle.
En faisant contre toi des efforts superflus ,
Et je m'assure une gloire immortelle ,
Quand je rends dans mes Vers hommage à tes
vertus.

Dans ce noble projet si mon Maître m'avouë ,
Que de hauts faits , ô ma Muse , à chanter !
Ils n'ont pas besoin qu'on les louë ,
Tu n'auras qu'à les reciter.

Quand tu peindras de sa jeunesse
Les moins remarquables momens ,
On trouvera dans ses amusemens.

Des présages de sa sagesse.
Puis , quand formé par de sçavantes mains ,
Il prend les rênes de l'Empire ,
Sans rien exagérer , Muse , tu n'as qu'à dire
Comment dès lors le plus grand des humains ,
Avec quelle noblesse on le vit se conduire ,
Quand lui-même il dictoit ses ordres souverains
A ses Ministres assez vains

Pour présumer encor qu'ils avoien à l'instruire
Peints-les saisis d'étonnement ,
Et déjà pénétrez des hautes destinées
De ce jeune Heros , sur qui dans un moment
Le Ciel versoit abondamment

Des lumieres , chez eux le fruit de tant d'années
Pleins de respect & de ravissement
Ils se paioient avidement
Des leçons qu'ils avoient données.

E P I S T R E.

Ainsi bientôt de l'Univers
 Sur un Regne naissant sous ces heureux auspices.
 Déjà tous les yeux sont ouverts,
 Et ces favorables prémices
 Font attendre en tous lieux mille succès divers.
 Mais, il est tems, peints-nous ce Prince redouta-
 ble,
 Vangeur de ses droits usurpez,
 Quoique vainqueur, Juge équitable,
 Rendant aux ennemis de ses armes frappez
 Une paix à jamais durable,
 Si le Batave ingrat n'avoit pas mérité
 De ressentir le poids de son bras irrité.
 Sa bonté toutefois suspendit sa colere;
 Par l'exemple du Ciel instruit à pardonner,
 Il craint de se vanger, il consulte, il differe,
 Et se plaît même à leur donner
 Tous les moyens de détourner
 Les châtimens qu'il est forcé de faire.
 Il cède enfin à la nécessité.
 De punir leur témérité.
 Il part, chez eux tout fuit, tout s'épouvante,
 Tout cede à ses efforts; leur orgueil se confond;
 Le châtiment est aussi prompt
 Que la justice parut lente:
 Mais content de les voir soumis,
 Il résiste au plaisir de pouvoir vaincre encore,
 Et sa clemence qu'on implore
 Les lui fait recevoir au rang de ses amis.
 Il triomphe ainsi de lui-même,
 Et vient au sein de ses Etats
 Remplir avec un soin extrême
 Les plus parfaits devoirs des sages Potentats.
 Chéri de ses sujets, qui sentent qu'il les aime,
 Il leur choisit de dignes Magistrats,
 Eleve la vertu, protege l'innocence,
 Punit le crime avec severité;
 Des Princes qu'on opprime entreprend la défense,

EPISTRE.

Des Loix maintient l'autorité.

Aimé, craint en tous lieux, en tous lieux respecté,
Dans une sainte confiance.

Il goûte avec tranquillité

Les biens que Dieu par sa bonté

Sur ses Peuples heureux répand en abondance,

Et tâche par sa piété

D'en marquer sa reconnoissance.

Un Monstre, l'ennemi des saintes Veritez,

Que tant de Rois en vain tâcherent de réduire,

Exhaloit un venin, dont souvent infectez

Des Grands même de son Empire

Contre Dieu s'étoient révoltez ;

Il entreprend de le détruire,

Il l'attaque, il l'abat à coups précipitez,

Et par les mains de Dieu ces coups semblent por-
tez,

Il est vainqueur, le Monstre expire.

Muse arrête, & laisse en ce lieu

Chanter, même aux Dieux de la Fable,

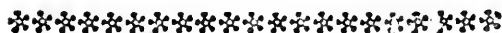
Un Roi par ses vertus plus qu'eux recommanda-
ble,

Et selon le cœur du vrai Dieu.



PROLOGUE DE CIRCE,

TRAGEDIE EN MACHINES.



DECORATION DU PROLOGUE.

LE Theâtre represente un Temple élevé par la Vertu à la gloire du Roi ; l'ordre est Ionique , les Colomnes sont de Marbre blanc , les bases , les chapiteaux , les ornemens des frises & des corniches sont d'or , aussi bien que les reliefs dont sont enrichis les pié-d'estaux : Entre les Colomnes sont plusieurs Statuës de même métal , au milieu desquelles est celle du Roi , aiant à ses côtes la Victoire & la Gloire. Mars descend dans ce Temple du plus haut des nuës , & au bruit des Timbales & des Trompettes ; son Char est orné de tout ce qui convient au Dieu de la Guerre , il trouve la Fortune arrivée dans le Temple avant lui. Ils commencent ensemble le Prologue.

SCENE PREMIERE.

MARS , LA FORTUNE.

M A R S.

QU o y la Fortune dans ces lieux ,
En vous voiant ici ma surprise est extrême ,
Dans un Temple à l'honneur du Favori des Dieux ,

Elevé par la Vertu même.

Avec elle aujourd'hui d'accord ,

A ce Heros venez-vous rendre hommage ?

Ou tenter quelque vain effort

Pour détruire un si bel ouvrage ?

LA FORTUNE.

J'en ai jetté les fondemens ,

Et le Dieu Mars pourroit en rendre témoignage.

M A R S.

Vous n'avez pas seule tout l'avantage

De ces heureux commencemens.

LA FORTUNE.

De ce Heros les premières années

Ont eu besoin de mes attachemens ;

C'est moi qui préparai ces belles destinées

Qui de toute sa vie ont marqué les momens :

La Victoire , la Gloire à son Char enchaînées ,

Ont été les témoins de mes empressements ,

Et pour prix de mes soins , pour tout fruit de mon zèle ,

J'entens publier même à la Troupe immortelle

Que cet éclat pompeux dont il est revêtu ,

Il ne le doit qu'à la Vertu.

M A R S.

Ne tentez pas d'empêcher de le croire ,

Vous y feriez des efforts superflus :

Les hommes & les Dieux pour ce Roi plein de gloire

Sont également prévenus ,

Et l'avenir un jour le doit être encor plus.

Pour tout autre mortelles Destins immuables ,

Sont pour lui seul sujets aux changemens.

Les plus tristes événemens.

De vos coups les plus redoutables ,

Par les sages arrangemens

De ses vertus incomparables ,

Changent de face en peu de tems ,

Et par des retours éclatans.

Servent à sa grandeur , & lui sont favorables.

LA FORTUNE.

Oùi , de ses envieux à lui nuire impuissans ,
Dont depuis si long-tems une foule importune
Sur mes Autels fait fumer tant d'encens ,
J'ai voulu seconder les efforts menaçans ;
De mille fois je les favorise une ;
Mais contre ce Heros que leur sert mon appui ?
Quand ils ont pour eux la Fortune ,
Tous les autres Dieux sont pour lui.

M A R S.

A le protéger tous Jupiter nous engage ,
De ce Dieu tout-puissant il est ici l'image.
Jupiter est maître des Cieux :
Et pour rendre LOUIS le maître de la Terre ,
Jupiter en ses mains contre ses envieux
Remettra le même tonnerre ,
Qui des Titans audacieux
Termina la sanglante guerre ,
Et Mars suivra par tout ce Heros glorieux.

LA FORTUNE.

Est-ce donc le Dieu de la Thrace
Qui parle ainsi du plus grand des Mortels ,
Et qui peut-être un jour occupera sa place ?
Voiez ces superbes Autels ,
Où la foule a déjà l'audace
De venir rendre à ses vertus
Les hommages qui vous sont dûs.

M A R S.

C'est moi qui prétens qu'on le fasse.
Au rang des Dieux ce Heros peut monter ,
Aux honneurs immortels il a droit de prétendre :
Mais content de les mériter ,
Il n'a point pour objet de se les faire rendre.
Enfin de ces honneurs je ne suis point jaloux ,
Et du faite des Cieux nous voions sans courroux
Que les plus grands d'entre les hommes ;
Dignes d'être ce que nous sommes ,

Partagent les Autels & l'encens avec nous.

LA FORTUNE.

La complaisance est grande.

M A R S.

Et n'est pas sans exemples ,
Cesar , Auguste ont eu des Temples.

LA FORTUNE.

Il est vrai : mais jamais monumens si pompeux ,
Jamais Temples si beaux élevez à leur gloire ,
De leurs faits les plus glorieux.

A leurs neveux n'ont transmis la mémoire.

M A R S.

Ce Heros est au-dessus d'eux ,
De ses hauts faits qui dans l'Histoire
Paroîtront un jour fabuleux ?

Puisqu'en les voyant même on a peine à les croire ,
Il faut que la postérité
Contre le doute rassurée ,

Dans ce beau monument d'éternelle durée ?
Sur le marbre & l'airain lise la vérité.

D'aucun terme flâteur elle n'est altérée ,
Voiez , examinez.

LA FORTUNE.

Mon nom n'est point ici ,
Je vois briller par tout celui de la Sagesse.

M A R S.

Tâchez de mériter , Déesse ,
Que votre nom y soit aussi.

Dans tous ces ornemens que vous voiez paroître ;
Il est encor des places à remplir ;

Prenez soin de les embellir

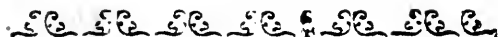
Des succès que vous ferez naître :

Mais à la grandeur de LOUIS

Ainsi que moi la Gloire s'intéresse ,

Et tous les yeux sont éblouis.

De l'éclat qu'en ces lieux elle répand sans cesse
Elle vient , je la vois.



SCENE II.

MARS , LA FORTUNE ,
LA GLOIRE.

LA GLOIRE.

Pourquoi , Dieu des Combats ,
De la Fortune excitez-vous le zèle
En faveur d'un Heros qui n'a pas besoin d'elle ,
Puisque la Gloire & Mars accompagnent ses pas ?
Que vagabonde elle aille où le hazard l'appelle ,
Que contre la Sagesse elle ose encor lutter ,
Mars , la Sagesse & moi nous triompherons
d'elle.

LA FORTUNE.

A triompher de moi vous aurez peu d'honneur
Oui , je vous livre une victoire aisée ,
Et vous me voyez disposée
A suivre les conseils du Dieu de la Valeur.

MARS.

Suivez-les donc sans inconstance ,
N'exercez plus votre foible puissance
A vouloir pour un temps suspendre le bonheur ;
D'un Heros que le Ciel sur les traces d'Alcide
Veut élever d'un vol rapide.
Au plus haut point de la grandeur.
Au cours de ses destins vainement on s'oppose ,
Tôt ou tard ils seront remplis ;
Et le Ciel protecteur du Monarque des Lis ,
De l'Empire du monde en sa faveur dispose ,
Quand vous osez flâter ses ennemis
De vos bienfaits que faut-il qu'ils esperent ?
C'est leur bonheur , c'est la paix qu'ils dis-
serent ,

En différant d'être soumis.
 Qu'à nos desirs votre zèle réponde,
 Que ceux de qui l'espoir sur vos faveurs se fonde,
 De leurs projets sentent la vanité,
 Et qu'aux pieds de Louis leur orgueil se confon-
 de.

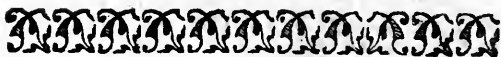
Son Trône des temps respecté,
 Ne peut être sujet à l'instabilité.
 Par une faveur sans seconde,
 Dans leurs conseils les Dieux l'ont arrêté.
 Au milieu d'une paix profonde
 Son heureuse postérité
 Dominera la terre & l'Onde;
 Et sa tige en Heros féconde,
 Comme un bel arbre aux bords d'un clair ruis-
 seau planté,
 De ses rameaux un jour couvrira tout le monde.
 Quel bruit se répand dans les airs ?

LA GLOIRE.

C'est la Renommée.

LA FORTUNE.

Oui, c'est elle.



SCENE III.

MARS, LA FORTUNE,
 LA GLOIRE, LA RENOMMÉE.

LA RENOMMÉE.

JE viens des bouts de l'Univers
 Publier de Louis la grandeur immortelle,
 Et rendre compte à cent peuples divers
 Du haut degré de gloire où la Vertu l'appelle.
 Ce Temple à ce Heros par ses soins élevé,

A peine est encor achevé,
 Et des plus reculez Rivages
 Déjà les Habitans sur ces bords fortunez ;
 Par l'ardeur de le voir , de lui plaire entraînez ;
 Viennent lui rendre leurs hommages.
 De tant d'éclat leurs yeux sont étonnez ,
 Et leurs cœurs enyvrez de l'heureuse assurance ,
 Que les Dieux les ont destinez
 A vivre un jour sous sa puissance.

LA GLOIRE.

Venez vous unir avec eux ,
 Tranquilles Habitans des rives de la Seine ,
 Par les plus doux concerts , les plus aimables
 jeux ,
 Les spectacles les plus pompeux
 Qu'on ait jamais égallez sur la Scene ,
 Que le reste du monde apprene.
 Combien dans ces climats les Peuples sont heu-
 reux.



DIVERTISSEMENT

DU PROLOGUE.

Les Nations les plus éloignées viennent au
 Temple que la vertu a fait élever a la gloire
 du Roi.

Mr SALLE' Indien chante.

Pour venir admirer le plus grand Roi du monde
 Nous avons traversé les Mers.
 Contre nous vainement les fiers Tyrans des airs
 Ont ému le courroux de l'onde ,
 Thétis a nommé ce Heros ,
 Son nom seul a calmé les flots.

238 DIVERTISSEMENT

M A R S.

*Unissez-vous avec Mars & la Gloire ,
Chantez ce Heros glorieux ,
La Vertu lui consacre un Temple dans ces lieux
Pour éterniser sa mémoire.*

D U O.

*Unissons-nous avec Mars & la Gloire ,
Chantons ce Heros glorieux.
Jamais Règne plus heureux
N'aura place dans l'Histoire.*

M A R S.

*Il faut de ses exploits fameux
Être les témoins pour les croire.*

D U O

*Il faut de ses exploits fameux , &c.
Chantons , unissons-nous , &c.*

M A R S.

*Ici toujours dans l'abondance ,
Parmi les jeux & les plaisirs ,
Rendez grace au Héros dont l'auguste puissance
Vous assure d'heureux loisirs.*

Mlle S A L L E' Indienne.

*Pour cet Empire
Tous les Astres aiment à luire.*

Quel air on respire

Dans cette charmante Cour.

Le Dieu brillant qui nous éclaire ,

Dans le cours de sa carrière

Répand également le jour :

Mais de sa plus vive lumière

Il brille dans ce beau séjour.

D U O.

*Chantons ce Heros glorieux.
Jamais , &c.*

Fin du Divertissement du Prologue.



DIVERTISSEMENT

DE CIRCE',

TRAGEDIE EN MACHINES.

DECORATION

du premier Acte.

Elle represente une Plaine où diverses ruïnes marquent les restes de quelques Palais démolis. Au bout de cette Plaine paroît une Montagne fort haute, elle est fertile dans le bas en plantes & en fleurs bâtardes ; c'est en ce lieu que Circé vient ordinairement chercher les herbes dont les sucs servent à ses enchantemens. Pendant qu'elle est occupée à les choisir, trois de ses Nymphes sont surprises par des Satirés, qui leur chantent les paroles suivantes.

I. SATYRE.

Vous êtes faite pour l'amour,
 Et je suis fait pour la bouteille.
 Je vous aimerais tout un jour,
 Et nous passerons l'autre ensemble sous la treille.
 Avec un yuogne parfait
 On est sûr du secret,
 Et ses chaînes sont éternelles.

240 DIVERTISSEMENT

*Le vin le rend & fidele & discret ,
Il oublie en buvant les plaisirs qu'on lui fait ,
Et les faveurs du même objet
Lui paroissent toujours nouvelles.*

II. SATYRE.

*De la Bergere
La plus fiere
L'Amour est toujours vainqueur ,
Quand un. cœur
Long-temps differe
Le bonheur
D'un tendre Amant qui sçait plaire ,
C'est la peur
Qu'il n'en fasse pas mystere.
Pour nous qui sçavons nous taire ,
D'ordinaire.
L'on n'a guere.
De rigueur.
De l'Amour en assurance
Avec nous on suit les loix ,
Nous sommes les Dieux des Bois ,
Et les Bois sont le séjour du silence.*

D'autres Satyres surviennent encore , Circé arrive , & pour les punir de leur insolence elle les fait tous enlever dans les airs de tous les côtez du Théâtre ; ce qui forme un spectacle surprenant & à la vûe & à l'imagination même.





DECORATION

DU SECOND ACTE.

Le Théâtre représente un des plus beaux endroits des jardins de Circé ; c'est une Allée de palissades ornée de Statuës de Faunes de marbre blanc : elles portent sur leurs épaules des Consoles qui servent d'entablement , & sur chacune des Consoles il y a des vases de bronze doré , dans lesquels sont des Orangers. Cette Allée se termine à une Terrasse , aux deux côtez de laquelle sont des escaliers de marbre blanc qui conduisent à un bâtiment léger , aussi de marbre blanc d'ordre Corinthien. La Terrasse est soutenuë par des Statuës de Faunes , comme celles qui sont aux deux côtez de l'Allée , & du haut tombent plusieurs nappes dans des bassins enrichis de Statuës de bronze doré. C'est là que Circé attend Glaucus , qu'elle ne connoît que sous le nom du Prince de Trace , pour tâcher de s'en faire aimer. A peine est il arrivé, que pour augmenter la beauté de ce magnifique jardin , elle y fait naître des Berceaux soutenus par dix Figures de bronze. Glaucus ne répond pas à la tendresse de Circé comme elle le souhaite , & pour avoir le temps de modérer & de cacher son dépit , elle fait chanter le Dialogue suivant.

DIALOGUE.

SCENE PREMIERE.

DAPHNE' seule.

Lieux charmans , Arbres toujours verts ;
 Jardins respectez des hyvers ,
 Qu'en ces rochers inaccessibles
 L'art de Circé fit naître au milieu des deserts ,
 A mes peines soiez sensibles ,
 Et dans vos retraites paisibles
 Cachez la honte de mes fers.

(Coridon paroît sans être vû de Daphné.)

Pour un Amant qu'un autre engage ,
 Un Dieu cruel me fait brûler ,
 Est-il un plus sensible outrage ?
 A mes malheurs rien ne peut s'égalér.
 Ai je si peu de charmes en partage
 Qu'ils ne puissent le dégager ?
 Qu'il m'aime un jour , dût il après changer.
 Il n'est qu'ingrat , je le voudrois volage
 Il vient , cachons-lui mon tourment ,
 Et que du moins il n'ait pas l'avantage
 De voir tout mon amour dans mon ressentiment.

SCENE II.

DAPHNE' , CORIDON.

DAPHNE'.

Seu! en ces lieux , quel dessein vous attire ,

DE CIRCE.
CORIDON.

245

*Je vous y trouve seule aussi ,
Mêmes raisons peuvent nous y conduire.*

DAPHNE.

Je me plais à rêver ici.

CORIDON.

La solitude

Est le remède le meilleur

De l'amoureuse inquiétude.

Quand l'amour regne dans un cœur ,

On se fait de rêver une douce habitude ,

Et l'on cherche avec soin pour cacher sa langueur ,

La solitude.

DAPHNE.

Aux cœurs vainement enflammés.

La solitude a de quoi plaire :

Mais les Amans ne l'aiment guere

Si-tôt qu'ils sont sûrs d'être aimez.

CORIDON.

Qu'elle me sera toujours chere !

DAPHNE.

N'êtes-vous pas content de l'objet de vos vœux ?

Cloris vous fait un sort heureux.

CORIDON.

Vous seule avez droit de le faire.

DAPHNE.

Moi ?

CORIDON.

Vous. N'affectez point une vaine colere.

J'ai lu dans vos soupçons jaloux

Le destin qu'il faut que j'espere

J'abandonne mon cœur aux transports les plus doux :

Vous me croiez ingrat , & je suis téméraire.

Vous m'aimez, belle Nymphe, & je brûle pour vous.

DAPHNE.

A vos regards Cloris a paru belle ,

Et vous avez été sensible à ses attraits.

244 DIVERTISSEMENT CORIDON.

*D'un cœur à l'Amour rebelle ,
Vous seule avez troublé la paix ,
Je sens pour vous ses premiers traits.
Vous me vouliez infidèle ,
Je ne le serai jamais.*

Ensemble.

*Brûlons tous deux d'une ardeur éternelle.
Quelle autre pourroit m'enflâmer ?
Quand vous cesseriez de m'aimer ,
Je ne cesserois point de vous être fidèle.*

Glaucus continuë de ne pas répondre à l'amour de Circé ; elle fait paroître devant lui plusieurs de ses amans que pour de moindres offenses elle a transformez en animaux ; elle leur commande de la vanger de Glaucus , qui d'un seul mot les fait disparoître. Les dix Statuës de brouse qui soutiennent les berceaux que Circé vient de faire naître s'animent à sa voix , & semblent se disposer à prendre pour elle vengeance du mépris de Glaucus. Il leur commande de se perdre dans les airs , & toutes sont enlevées & disparoissent dans le moment. C'est de l'aveu de tout le monde une des plus belles machines qui aient jamais paru sur aucun Théâtre.



DECORATION DU TROISIE'ME ACTE.

C'est un magnifique Palais , d'ordre de Corinthien , dont les Colonnes sont torses , entourées de lauriers d'or , & les pié-d'estaux de marbre

rouge composé , avec des bas reliefs de bronze doré , representans des jeux d'enfans ; il se termine par trois grands Portiques avec de semblables Colones : La Corniche & l'Architrave sont ornez de Modillons d'or , autour regne une Balustrade qui sert d'Attique , & qui porte d'espace en espace des vases dorez remplis de fleurs. Glaucus surprend Sylla dans ce Palais avec Circé , qui pour dérober sa Rivale aux yeux de son Amant , rassemble en l'air plusieurs nuages qui les envelopent l'un & l'autre , & qui se dissipant ensuite laissent Glaucus dans le desespoir, Il implore le secours de Venus & pendant qu'elle descend du Ciel , on chante les paroles suivantes.

A *Al bel lume
Del tuo Nume ,
Vagha Dea , il Ciel piu bel si fa.
E nel cuore
Il dio d'amore
Volando va
Vaghe piante ,
Herbette liete ,
Deh lodete ,
Ogni fronda
Sia gioconda.
Al bel lume , &c.*

Venus ordonne à plusieurs Amours de la suite de chercher avec soin Sylla dans tous les lieux des environs. Ils se détachent de sa machine , & vont les uns d'un côté , les autres d'un autre , executer les ordres de la Déesse.



DECORATION

DU QUATRIÈME ACTE.

Il se passe dans le lieu le plus sombre d'un Bois, que des arbres très-grands, & un ombrage très-épais rendent presque impénétrable aux rayons du Soleil. Circé y amène Sylla comme dans un asyle assuré contre les persécutions de Glaucus ; & pour lui rendre cette retraite plus agréable , plusieurs Nymphes & Pastres viennent y célébrer les nœces d'une Bergère des environs.

A M I N T E.

Quand à l'himen on s'engage
Faut-il rompre avec l'Amour ?

D A M O N.

C'est la loi de ce bocage.

A M I N T E.

Quittons-en donc le séjour

Quand , &c.

Je porte un cœur trop volage.

Pour n'y pas manquer un jour.

Quand , &c.

D A M O N.

Cette loi n'est point d'usage

Dans tous les lieux d'alentour.

Quand , &c.

A M I N T E.

La plus belle de nos campagnes

A l'himen vient de s'engager ,

Je ne crains plus que mon berger.

*Trouve d'objet dans ces Campagnes
Qui puisse se faire changer.
La plus , &c*

D A M O N.

*Pour elle cette fête est belle ,
Elle l'est encore plus pour nous.
Dans l'espoir d'être son époux ,
Aucun berger n'étoit fidèle ,
A présent ils le seront tous.
Pour , &c.*

A M I N T E.

*De l'himen , jeunes bergeres ,
Ne craignez point l'engagement ,
Ses loix severes
Ne le sont gueres
Quand l'époux est toujours Amant.*

D A M O N.

*Sous d'autres loix s'il se range,
Il est aisé d'en faire autant.
C'est par le change
Quel'on se vange
D'un époux qui n'est pas constant.*

A M I N T E.

*Dans ces doux aziles
Nous vivons tranquilles,
Avec les Amours
Nous passons nos jours ,
Ni soins , ni tristesse ,
Ni trop de sagesse
N'en trouble le cours.*

D A M O N.

*La paix , l'innocence ,
Et l'indépendance
Font nôtre trésor.
Nous vivons encor
Parmi l'abondance
Sans magnificence ,
Comme au siècle d'or.*

248 DIVERTISSEMENT.

On vient avertir Circé que par l'ordre de Venus les Amours ont découvert à Glaucus la retraite de Sylla. Circé la fait enlever par plusieurs Genies ; & quand ils sont au milieu de l'air , quatre Amours les surprennent , les combattent , les obligent à prendre la fuite , & ils enlèvent Sylla dans le Palais de Venus. Circé surprise & irritée de cet événement , a recours aux Enfers : Les Furies paroissent suivies des plus terribles Divinitez , & après avoir répondu aux divers mouvemens du cœur de Circé par des actions différentes , elles lui font enfin connoître que le Ciel les met dans l'impuissance de la venger.





DECORATION

DU CINQUIE'ME ACTE.

Le lieu solitaire qui a paru dans l'Acte précédent , fait place à un très-beau Sallon du Palais de Circé. Ce Sallon est orné de Colonnes de Lapis & de Statuës d'or ; il est ouvert par un seul Portique , qui laisse découvrir dans l'enfoncement un fort beau morceau de jardinage d'un côté , & le rivage de la mer de l'autre ; & lors que Circé quitte Glaucus pour ne le plus revoir , le Sallon disparoît , & Glaucus se trouve sur les bords de la mer , où Neptune paroît avec plusieurs Tritons. Il promet à Glaucus que si Jupiter y consent , il recevra Sylla au rang des Nereïdes. Jupiter du plus haut des nuës donne son aveu au dessein de Neptune , & les Divinitez de la mer en témoignent leur joie par des danses & par les chansons qui suivent.

UNE NEREIDE.

Que Glaucus est heureux !
 D'une Nereide nouvelle
 Autant aimé qu'amoureux ,
 Rien n'éteindra jamais une flâme si belle ;
 Les Dieux ne l'ont fait immortelle
 Que pour éterniser leurs feux.

L 5

UN TRITON.

*Jeunes beautés, goûtez bien les douceurs.
 D'un calme heureux qui succède aux orages,
 Regnez toujours sur nos rivages,
 Vous y verrez moins de naufrages
 Que vous n'embraserez de cœurs.*

LA NEREIDE.

*Dans nos grottes profondes
 L'Amour brûle nos cœurs,
 Et la froideur des ondes
 N'éteint point ses ardeurs.
 L'Amour ne quitte guère
 Cet aimable séjour
 Il fut le berceau de sa mere,
 Il se plaît d'y tenir sa Cour.*

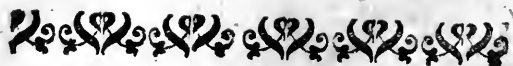
LE TRITON.

*Sur la plaine liquide
 Craint-on de s'engager ?
 Pour les cœurs qu'Amour guide
 Il n'est point de danger.
 Quand on vogue à Cythere
 Au Printems de ses jours,
 Le voyage est facile à faire,
 Et jamais il n'est de long cours.*

Fin du Divertissement de Circé.

L'IMPROMPTU
DE LIVRY.
COMEDIE-BALLET.

Représentée pour la première fois le 11.
Août 1705.



A C T E U R S
du Divertissement.

Messieurs.

Mesdemoiselles

GUERIN

DANCOURT.

POISSON Pere.

DESBROSSES.

SALLE'.

GODEFROY.

LAVOY.

FOMPRE'.

PONTEUIL.

SALLE'.

DU BOCAGE.

MIMI DANCOURT.

FOMPRE'.

POISSON Fils.

La Musique est du sieur GILLIERS.

La Scene est à Livry-le-Château.



L'IMPROMPTU DE LIVRY. COMEDIE-BALLET.

Le Théâtre dressé dans le grand Vestibule de la Colonade qui est au-dessous du Sallon , representoit un des plus beaux endroits du jardin , fermé par des palissades assez hautes pour cacher les Acteurs, ouvert par plusieurs endroits par des Portiques, du ceintre desquels pendent des festons de fleurs au-dessus de plusieurs Orangers , entre lesquels sont des Guéridons & des Torchères , avec des Girandoles garnies de quantité de lumieres.

Après l'ouverture, Mademoiselle SALLE', sous le nom de Flore , invite par les paroles suivantes les Faunes & les Pastres à venir contribuer à la Fête.

F L O R E.



*Eureux Habitans de ces bois ,
Pastres Sylvains , Bergeres ,
& Driades ,
Dans ces agréables promenades ,
Au son des flûtes des haut bois ,
Venez joindre vos douces voix.*

Marche des Pastres & des Sylvains.

FLORE continuë.

*Jamais jour en ces lieux n'a paru si charmant ;
 Des Divinité la plus belle
 Leur donne un nouvel agrément
 Qu'il ne pourroient avoir sans elle.
 Mr SALLE' sous l'habit d'un Pasteur.
 Sa douceur , sa beauté , son éclat sans pareil
 Font assez voir qu'elle est la fille du Soleil ,
 Et de sa plus douce lumière
 Aujourd'hui ce Dieu nous éclaire.*

FLORE.

*De cet Aste brillant la brûlante chaleur
 Avoit dans vos jardins séché les dons de Flore ;
 Les feuilles de vos bois à sa trop vive ardeur
 A peine résistoient encore ,
 Et les pleurs même de l'Aurore
 Ne pouvoient de vos prez conserver la fraîcheur.*

LE PASTRE.

*La Déesse par sa présence
 Leur rend à tous leurs ornemens ,
 Ici dans ces heureux momens
 De ses premiers regards tout ressent la puissance.*

ENTRÉE.

LE PASTRE continuë.

*Le fils du Dieu qui regit cet empire ,
 Assemble ici les plaisirs & les jeux
 D'un doux sourire
 Il les attire
 Dans tous les cœurs.
 Sa présence inspire
 Mille douceurs.
 Tout l'univers l'aime & l'admire ;
 Il est l'objet de tous les vœux ;*

Et le Seigneur de ces beaux lieux

N'aspire

Qu'à mériter un regard de ses yeux.

*Hé ! pour rendre un mortel heureux ,
Ce regard seul ne doit-il pas suffire ?*

E N T R E E.

F L O R E.

Que je me plais dans ces bocages ?

Les oiseaux dans ce beau séjour

Invitent , par leurs doux ramages ,

Aux tendres plaisirs de l'Amour.

Chaque matin sous ces feuillages

Ils viennent tous faire leur cour ,

Et rendre leurs premiers hommages

A la fille du Dieu du Jour.

HARANGUE

DU CAPITAINE DU CHATEAU.

O H ! parbleu oui , voila de plaisans hommages que ceux de cette petite volatille-là. Ce sont ceux des mortels qui font plaisir aux Divinités , & je suis sûr que Madame la Déesse aimera cent fois mieux la Harangue que je suis chargé de lui faire , que les ramages de tous les oiseaux du pays. Madame... le compliment est de moi au moins Madame... je les fais bien mieux que je ne les ai reus. Ma... car j'ai plus d'esprit que de mémoire... Enfin , Madame... vous allez croire que l'on m'a fait celui-ci , parce que je ne me souviens pas trop de ce que j'ai à vous dire : mais... ah ! m'y voila. On m'a fait Capitaine de ce Château , Madame , pour tout le temps que vous y demeurerez , & je suis bien fâché que vous y demeuriez si peu , puis-

que ma Charge finira quand vous partirez , & c'est une bonne condition que celle du Maître de la maison. Tout le monde n'est pas à portée comme lui de recevoir dans son Château des Divinités comme la vôtre , & la faveur que vous lui faites est si rare & si précieuse... qu'elle lui fera... bien des envieux... Mais pourvû que vous soiez assez content de ce premier voiage-ci pour y en faire quelque autre... Enfin , Madame , si cela n'arrive pas , ce ne fera ni sa faute ni la mienne , ni celle des Habitans des environs , qui veulent à l'envi tâcher de contribuer à vos plaisirs. Il n'y a pas jusqu'aux Perdreaux de la plaine , & aux jeunes Faisans de la forêt , qui vont se disputer l'avantage d'être servis sur votre table , & ce noble empressement en fera bien tuër qu'on ne vous servira point , & que le Seigneur du Château ne sçaura pas : mais comme le nouveau Capitaine en mangera sa part , c'est ce qui fait qu'il ne vous en dit mot devant lui. Je ne suis point un babillard , Madame , aussi je finis de peur de vous ennuyer ; & voila Monsieur le Bailly de Livry qui vous a préparé quelque petit Divertissement de sa façon , dont vous serez peut-être autant ennuiée que de ma Harangue. Ce sont ses affaires : pour moi je me retire , & je vais me disposer à reparoitre devant vous sous une figure plus connue de votre Divinité , & plus convenable à mon caractère. Madame Flore , encore quelque petit air , s'il vous plaît , pour me donner le temps de m'habiller.

F L O R E.

*Dans ces beaux lieux
Chacun est heureux,
Ces douces retraites
Pour l'Amour sont faites.*

*Bergers amoureux ,
 Au son des Musettes ,
 Aux tendres fillettes
 Expliquent leurs feux.
 S'ils changent de vœux ,
 Toujours satisfaites ,
 Sans être coquettes
 Elles sont sujettes
 A faire comme eux.*

E N T R E' E.

F L O R E continuë.

*Aimable Livry ,
 Lieu des Dieux cheri ,
 Sois toujours sûr d'être
 Aimé de ton maître ;
 Dans tes bois l'Amour
 Se plaira sans cesse ,
 Quand cette Déesse
 Y tiendra sa Cour.
 Que puisse à son tour
 Le Soleil son pere
 Quelque jour s'y plaire
 Assez pour y faire
 Un pareil séjour.*

E N T R E' E.

PETITE COMEDIE.

Le sujet est d'un Fermier de Livry , qui , par l'adresse de sa femme , se trouve engagé de donner sa nièce à un Jeune homme de Paris , quoiqu'il l'eût promise au Collecteur. Le moien dont la femme se sert , est qu'elle feint d'être amoureuse de l'Amant aimé de la nièce. Elle fait même éclater cette feinte passion aux yeux

de son mari, qui pour éviter les suites & les inconvéniens, manque de parole au Collecteur, fait épouser en hâte sa nièce à son amant, qu'il croit être aimé de sa femme. Le divertissement qui suit sert de prélude à la nôce.

Marche des personnes de la Nôce.

M A R O T T E.

UN *nôce de Village*
Est simple & sans embarras.
Les richesses ne font pas
Le bonheur du mariage.
Une fille jeune & sage,
Peu de bien, beaucoup d'appas
C'est de quoi dans le ménage
On doit faire plus de cas.

L U C A S.

Margot d'abord étoit comme
Vous venez de le dire là;
Et dès que je fus son homme,
Aussi-tôt elle changea.
Si j'eus pris par aventure
Fille riche & sans beauté,
De quelque mauvais côté
Qu'elle eut pû prendre tournure;
J'aurois toujours profité,
Et ma fortune étoit sûre,
Car le bien me fut resté.

E N T R E E.

M A R O T T E.

Profitions bien de nos beaux jours,
Aimons quand nous sommes aimables.
Les premiers momens des amours
Sont toujours les plus agréables.
Le tems coule & passe toujours,

DE LIVRY.

259

*Et les plaisirs sont peu durables.
Les premiers momens des amours
Sont toujours les plus agréables.*

ENTRÉE.

LUCAS.

*Pour avoir un mari,
Ne craignez point d'attendre,
Fillettes de Livry,
En trouvent à revendre.
De leurs beautés sans peine
Nombre d'Amans sont épris.
Si la Cour n'en amène,
Il leur en vient de Paris.*

LUBINE.

*Le hazard règle tout,
C'est Lucas qui propose,
C'est Margot qui résout,
Et l'Etoile dispose
Mais dans de tendres flâmes
Aussi-bien que les Amours,
L'Etoile pour les femmes
Se déclarera toujours.*

LUCAS.

*Nos femmes choisiront
Des maris pour nos filles,
Et les meilleurs seront
Pris pour les plus gentilles :
Mais qu'elles prennent garde
Que nos femmes par hazard,
Ou du moins par mégarde
N'en prennent aussi leur part.*

DANSE EN ROND.

LUCAS.

C'est bien-fait dans son jeune âge

260 L'IMPROMPTU DE LIVRY.

*De songer à son plaisir ,
Si tôt qu'on est en ménage
On n'en a pas le loisir.
C'est bien-fait , &c.*

*On devient triste , on enrage ,
Eût-on femme à son désir.
C'est bien-fast , &c.*

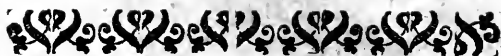
*Le plus heureux mariage
Est sujet au repentir.
C'est bien-fait , &c.*

*Qui s'en passe est le plus sage ,
Proverbe ne peut mentir.
C'est bien-fait , &c.*

F I N.

LE DIABLE
BOITEUX.
COMEDIE.

Représentée pour la premiere fois le 5.
Octobre 1707.



A C T E U R S

du Prologue.

LE DIABLE.
THERÈSE.
SANCHETTE.

A C T E U R S

de la Comedie.

Me LUCAS.
ANGELIQUE , Niece de Me Lucas.
ERASTE , Amant d'Angelique.
MARTON , Femme de chambre.
LEANDRE.
GRIFFONNET.
LEPINE , Valet d'Erasle.
Mr CORBEAU , Juré Crieur.
LE COMMISSAIRE.
LE NOTAIRE.
CASCARET , Laquais.

La Scene est à Paris , chez Me Lucas.



PROLOGUE

DU

DIABLE BOITEUX.

LE DIABLE.



EXPOSONS-NOUS un peu, s'il vous plaît, Mesdames, je suis las comme un pauvre Diable, & ce n'est pas peu de fatigue à un Boiteux comme moi d'avoir apporté deux femelles comme vous de plus de trois cens lieues.

THERÈSE.

Je trouve que vous ne nous avez pas encore assez éloignée de Madrid, & si mon mari découvre où nous sommes ?

LE DIABLE.

Qu'il le découvre ou non, il n'a plus de pouvoir sur moi, le charme est fini, c'est lui-même cette fois-ci qui a cassé la phiole, & qui m'a mis en liberté.

THERÈSE.

Vous en avez l'obligation à la colère où je le mis, & sans l'emportement qui lui fit me jeter à la tête ce gros livre que j'eus l'adresse d'éviter, & qui alla par hazard briser la bouteille, vous seriez encore dedans, ne vous en déplaist.

LE DIABLE.

Je conviens de l'obligation que je vous ai , quoique le hazard y ait grande part , & je n'ai pas nui moi-même à me rendre ce bon office.

THERÈSE.

Vous , Seigneur Asmodée ? & comment donc ; s'il vous plaît ?

~~THERÈSE.~~ *Le Diable*

C'est moi qui en rentrant par la force des conjurations de votre mari , dans la phiole dont Cleophas m'avoit tiré , passai par votre appartement , & qui vous soufflai cet esprit de coquetterie qui a depuis fâché tant le Magicien , & qui est cause de l'aventure à qui je dois ma liberté.

SANCHETTE.

Oh ! Monsieur le Diable Boiteux , vous êtes un ingrat , vous voulez diminuer le bon office que vous a rendu ma bonne maman. Ce n'est point vous qui lui avez soufflé la coquetterie , en rentrant dans la bouteille ; elle a toujours été coquette , ma bonne maman , je le sçai bien , mon vilain papa s'en est toujours plaint , & toutes les mies que j'ai eues m'ont toujours dit qu'il n'avoit pas tort d'être fâché , & que je n'étois pas tout à-fait sa fille.

LE DIABLE.

Cela se pourroit , & je sçai ce qui en est mieux qu'un autre.

SANCHETTE.

Hé dites-le moi , si vous le sçavez , je voudrois bien que cela fût vrai , & je serois bien-aise de n'être point la fille du Magicien.

LE DIABLE.

Oh ! bien soiez contente , vous ne l'êtes point , Mademoiselle Sanchette , c'est un des plus grands Seigneurs de la Cour , le parrain de votre bonne maman , qui est votre papa.

SANCHETTE.

SANCHETTE.

Est-il possible : ah ! que je vous ai d'obligation de m'apprendre ce secret-là ! cela me va donner cent fois plus d'esprit & de confiance.

THERÈSE.

Votre indiscretion , Seigneur Asmodée. . .

LE DIABLE.

Oh ! sans colere , Madame Therese , remerciez-moi de ne mettre qu'un joli homme sur votre compte , vous sçavez bien que j'en puis nommer d'autres.

SANCHETTE.

Ah ! ne me changez pas ce papa-là , Monsieur le Diable , j'en suis fort contente.

THERÈSE.

Mais avec cela , Seigneur Asmodée , le genre humain n'étoit pas peu redevable à mon mari le Magicien de vous retenir dans la bouteille , & je ne sçai pas si je ne me repentirai point d'être cause que vous en êtes échapé.

LE DIABLE.

Vous n'avez pas jusqu'à present sujet de vous en plaindre , je vous ai sauvée de la fureur d'un vilain mari , je vous ai tirée de Madrid , où vous aviez déjà fait trop de conquêtes , pour continuer encore long-temps d'en faire , vous voilà par mes soins dans la plus belle Ville du monde , dans Paris.

SANCHETTE.

Dans Paris ! Monsieur Asmodée , c'est ici Paris !

LE DIABLE.

Oùï , Sanchette.

SANCHETTE.

Ah ! que je suis charmée d'y être , & que vous êtes un aimable Diable de nous y avoir d'abord amenées.

Je ne vous fais point de montre , comme vous voiez , je vais tout d'abord au meilleur ; après avoir pailé les monts , j'aurois pû me reposer , vous arrêter en passant à Baïonne , à Bordeaux , à Tours , à Poitiers : mais j'ai eu peur de vous laisser prendre un air de Province , dont les femmes ne se défont pas aisément ; il n'y a rien de plus ridicule que ces airs de Province , à ce que l'on dit du moins. Il n'est rien tel que de se trouver d'abord dans le centre , & de commencer , avec les dispositions que vous avez déjà pour le monde , à se former sur ce modèle de la Cour & de Paris.

T H E R E S E.

Est-ce qu'à Paris & à la Cour il n'y a point de ridicule , Seigneur Asmodée ?

LE DIABLE.

Oh ! que pardonnez-moi : mais ce ridicule-là est tellement reçu , & si aveuglement approuvé , qu'il a le crédit de ridiculiser les meilleures manières des autres endroits du Roiaume , la sagesse des Etrangers même : mais je vous apprendrai à vous, petite fille , pour premiere maxime , qu'il faut que les gens du monde soient esclaves du goût & de la mode.

S A N C H E T T E.

Oh ! je retiendrai bien vos leçons , Monsieur le Diable Boiteux , j'ai un penchant si naturel à vous croire , tant de dispositions à profiter de vos bons conseils.

LE DIABLE.

Je ferai quelque chose de vous , je vois bien cela.

T H E R E S E.

Mais en quel endroit de Paris sommes-nous , s'il vous plaît ? voila bien du monde assemblé ,

La Ville seroit-elle par tout aussi peuplée qu'elle l'est ici ?

LE DIABLE.

Une femme d'esprit , & d'expérience comme vous , peut elle faire cette question ? & ne voiez-vous pas que vous êtes dans un lieu de spectacle , que c'est ici le Théâtre de la Comedie ?

SANCHETTE.

Nous sommes ici à la Comedie ! ah que je suis aise.

LE DIABLE.

La Comedie & ses dépendances sont de ma direction , comme vous sçavez , & quand on arrive dans une Ville , il est bon de descendre d'abord dans un lieu connu.

THERÈSE.

Vous connoissez donc les Comédiens , Seigneur Asinodée ?

LE DIABLE.

Si je les connois ? parfaitement ; c'est moi qui souffle de la malice à l'un , de la présomption à l'autre , qui donne de l'esprit à celui-ci , l'opinion d'en avoir à celui-là , & qui leur inspire à tous en general ces sentimens d'union , d'intelligence & de politesse qui regnent ordinairement parmi eux.

THERÈSE.

Ils vous ont bien de l'obligation vraiment , & je ne doute pas qu'ils n'aient de grandes déférences pour vous.

LE DIABLE.

La reconnoissance n'est pas leur foible , ils trouvent qu'il y a quelque chose de trop bas là-dedans pour les caractères des Heros qu'ils representent : mais à cela près ce sont de bonnes personnes , & il n'y a presque pas un de ces cerveaux-là que je ne gouverne. Sçavez-vous bien que c'est mon nom seul qui leur attire au

jourd'hui tout le monde que vous voiez ? je ne vous drois pas jurer que cela durât : mais quand je ne leur aiderois à attraper le public qu'une fois par jour , ne seroit-ce pas quelque chose ?

T H E R E S E.

Une fois par jour ! ce seroit beaucoup , & vous auriez peine à y suffire.

L E D I A B L E.

Pardonnez-moi , je ne desespererois pas d'y réussir , sans un certain nombre de connoisseurs qui ne veulent rire que de bonnes choses , ne se divertir que par raison. Oh ces Messieurs-là sont bien incommodés , c'est une peste pour les Pièces nouvelles.

S A N C H E T T E.

Mais écoutez-moi un peu , Monsieur Asmodée ; vous nous avez amenées à Paris pour nous faire connoître le monde , en voici une belle occasion , nous ne pouvons guères en voir davantage à la fois ; faites-nous , s'il vous plaît , connoître le caractère , les intrigues & le ridicule de toutes les personnes qui sont ici.

L E D I A B L E.

Ce seroit justement le moien de les y faire revenir : vous êtes folle , petite fille.

S A N C H E T T E.

Pourquoi folle ? je suis curieuse , & j'aime à m'instruire aux dépens d'autrui.

L E D I A B L E.

Voilà une bonne maniere.

S A N C H E T T E.

Une bonne maniere ; n'est-ce pas la vôtre ? j'ai oui dire que c'étoit la meilleure.

L E D I A B L E.

Oùï : mais ce n'est point ici qu'il faut s'en servir ; le devoir , la société , la bienveillance , rendent les lieux de spectacle très-respectables , & ceux qui s'y trouvent le deviennent , quand ils

PROLOGUE 269

ne le feroient pas par eux-mêmes. Tout Diable que je suis, je me garderai bien de dire en face des veritez outrageantes, & de scandaliser en public d'honnêtes personnes qui n'ont presque point de défauts qui ne soient de ma façon.

THERESE.

Vous êtes un fort honnête Diable, Seigneur Asmodée, & je ne vous croiois pas tant de conscience.

SANCHETTE.

Il en a trop, ma bonne maman, & je sens bien que je suis déjà plus malicieuse que lui moi.

LE DIABLE.

Vous avez-là une jolie enfant, Madame Therese.

SANCHETTE.

Hé ! dites-nous quelque chose qui nous amuse, voila tant de monde de tous côtez, faut-il que tout cela nous échape ? disons un peu de mal de quelqu'un, Monsieur le Diable.

LE DIABLE.

Nous aurons tout le temps de satisfaire votre temperament & votre curiosité ; pour à present qu'il vous suffise de sçavoir que dans ces lieux-ci ordinairement la vanité & l'amour propre sont sur le Theatre, le luxe & la coquetterie dans les loges, & la fine critique dans le parterre.

SANCHETTE.

Voilà quelque chose de bien instructif, j'aime-rais autant ne rien sçavoir

THERESE.

Elle a raison, cela est general.

LE DIABLE.

Oh bien, si vous voulez quelque chose de particulier, je vais vous faire voir sans sortir d'ici ce qui se passe à l'heure qu'il est vers la place Maubert, chez un Procureur de ma connois-

sance ; quoique je ne sois pas le Diable de la chienne , je fais les affaires de la maison , j'y suis connu , j'y regente , & cette intrigue où je me trouverai mêlé par-ci par-là , moi-même , tiendra lieu à cette belle assemblée de la petite Comédie qu'on leur a promise : nous ferons ensuite entre nous trois nos réflexions en musique sur l'aventure , & nous verrons de quoi vous êtes capables , & si vous profiterez bien du livre du monde dont je vous ferai voir de tems en tems quelques nouveaux chapitres avec les figures.

Fin du Prologue.



LE DIABLE BOITEUX, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE , MARTON.

ANGELIQUE.



H ! le mauvais livre que le Diable Boiteux , ma chere Marton ! le dangereux genie que Monsieur Asmodée !

MARTON.

Comme toutes choses ont differentes faces ! Vous vous plaignez de lui sous le nom du Diable Boiteux , & comme Cupidon , vous n'êtes pas une de ses plus mauvaises pratiques.

ANGELIQUE.

Ah ! je ne le connois point pour Cupidon à la manœuvre qu'on lui voit faire dans ce nouveau livre : il reve'e tout ce qu'on fait , il enleve les toits des maisons , pour découvrir les moindres foiblesses de tout le monde. On n'est

pas en sûreté dans le réduit le plus obscur , & l'on n'oseroit pas hasarder de penser même avec ce vilain démon-là.

MARTON.

Il est vrai qu'il est furieusement indiscret : mais y a-t-il rien là qui ne convienne à l'Amour ?

ANGELIQUE.

Ce vilain livre-là m'a donné une timidité ; m'a jetté dans l'âme des scrupules. Oûi , si tout le monde étoit comme moi , le Diable Boiteux corrigeroit plus de gens , que tout le reste de l'enfer ensemble.

MARTON.

C'est pourtant un assez bon D'able , & vous remarquerez , s'il vous plaît , qu'en découvrant les défauts des hommes , il ne les revele point aux personnes interressées , & qui pourroient en faire éclat. Il est bien gardé de faire voir à Dom Cleophas ce qui se passoit dans sa famille , & peut-être n'auroit-ce pas été l'endroit du livre le moins vif & le moins plaisant.

ANGELIQUE

Je ne sçache rien de plus impertinent qu'un petit vilain Diable Boiteux , qui par ses instigations engage les gens à faire des sottises , & qui est le premier à les donner en spectacle , & à s'en divertir avec un jeune étourdi d'écolier.

MARTON.

Oh ! ne parlez pas mal des écoliers ni des clercs ; s'il vous plaît , vous avez un Amant aux Ecoles de Droit , & ce n'est pas le plus mal voulu d'une douzaine de vos soupirans.

ANGELIQUE.

Ah ! je n'aime plus rien , ma chere Marton , je n'aime plus rien ; la lecture du Diable Boiteux , & la maladie de mon oncle ont fait d'étranges révolutions dans mon cœur & dans mon esprit.

MARTON.

Il faut pourtant que ce soit un bon livre ; votre tante me l'a demandé pour le lire au chevet du malade. Mais à propos de votre oncle qui se meurt , & de votre tante qui en est bien aise , n'est-ce point d'eux que le Diable Boiteux fait mention dans la fin du livre ? il y a un Procureur & une Procureuse.

ANGELIQUE.

Comment , que veux-tu dire ?

MARTON.

Oui , le Procureur rêve qu'il va voir un de ses cliens à l'Hôpital , la Procureuse songe que son mari chasse un Clerc qu'elle aime. Votre oncle a ruiné bien du monde , & il a chassé bien des Clercs.



SCENE II.

ANGELIQUE , MARTON ,
UN LAQUAIS.

ANGELIQUE.

Que me veut-on ?

UN LAQUAIS.

C'est de la part de Monsieur Leandre, qui m'a dit de vous rendre ce billet , & qui vous prie de lui faire réponse.

ANGELIQUE.

Voions ce qu'il m'écrit , donne.

MARTON.

Le Diable Boiteux vous regarde.

ANGELIQUE.

Oh ! ne me tourmente point , Marton , laisse-moi l'oublier ; qu'il me regarde . soit : mais

M s

qu'il se taise ; ce ne sont pas ses yeux , c'est sa langue que j'appréhende.

MARTON.

Ah ! voilà vos craintes dissipées , la peur du Diable est ce qui dure le moins dans l'esprit d'une jeune coquette.

ANGELIQUE.

Cela est trop plaisant , Marton , Leandre qui sçait que mon oncle est mourant , & qui me propose d'aller au bal à vingt pas d'ici.

MARTON.

Et vous refusez une partie de plaisir ? vous n'y songez pas.

ANGELIQUE.

Au bal moi , quand mon oncle agonise ?

MARTON.

Pourquoi non ? vôtre oncle agonise , il est vrai : mais je sçai de science certaine que cet oncle a fait un testament , par lequel il vous desherite. Si j'étois à vôtre place , j'en porterois le deuil comme Leandre vous le propose.

ANGELIQUE.

Me le conseilles-tu ?

MARTON.

Si je vous le conseille : Je serai de la partie peut-être ?

ANGELIQUE.

Il compte là dessus aparamment , car il me mande que Monsieur le Greffier en fera.

MARTON.

Oh ! allons-y , il n'y a point à hésiter.

ANGELIQUE.

Tes conseils sont des loix pour moi. Je vais faire réponse.



SCENE III.

MARTON *seule.*

L'Heureuse disposition de fille pour la vie aisée ! quel dommage que cela ne soit que Bourgeoise, & moi soubrette ! nous avons bien les manieres de qualité. Voici la tante, elle n'a guères moins de talens que nous : mais elle se contraint davantage.



SCENE IV.

Me LUCAS, MARTON.

Me LUCAS.

C'Est un assez sot livre, Marton, que ce Diable Boiteux, les fades plaisanteries ! les mauvais contes ! il donne des idées funestes, & j'ai crû voir deux ou trois fois au chevet du lit d'un malade ce vilain genie qui s'appelle Flagel, & qui est l'esprit de la chicanne.

MARTON.

Voilà une triste vision, Madame, un bien mauvais pronostic. Voilà le Diable au chevet du lit d'un Procureur malade, c'est une marque qu'il n'en reviendra pas, il va partir, la voiture est prête. Vous ferez une grande perte, Madame !

Me LUCAS.

Helas ! le pauvre homme, il n'a plus guères

à souffrir , du moins les Médecins disent qu'il ne passera pas la journée.

MARTON.

Quel dommage ! c'étoit un si honnête homme , Madame.

Me LUCAS.

Helas ouï , heureusement son testament est fait & signé , & voila sa conscience en repos.

MARTON.

Et la vôtre aussi , n'est-ce pas , Madame ?

Me LUCAS.

Sans son grand benêt de neveu Blaise Lucas , qui arriva hier d'Amiens , à pied , toujours chassant , ma conscience seroit encore plus tranquille , Marton : cet animal-là m'est venu voler , comme s'il m'avoit attendu au coin d'un bois.

MARTON.

Le fripon !

Me LUCAS.

S'il avoit tardé vingt-quatre heures il étoit déjà hérité tout à fait aussi bien que la nièce.

MARTON.

Le testament n'est donc pas plus favorable à la nièce qu'au neveu ?

Me LUCAS.

Helas , mon pauvre mari , que je n'ose encore dire défunt , leur laisse une petite somme en commun , à condition qu'ils se marieront ensemble : mais on dit que je pourrai contester cela , & leur faire quelque chicanne. Nous verrons ce qu'il y aura à faire quand mes premières douleurs seront passées.

MARTON.

Il faut bien se donner le loisir de pleurer.

Me LUCAS.

Je n'aurai plus gueres que cela à faire , Marton ; & j'ai pris toutes mes mesures d'ailleurs , comme tu fais.

MARTON.

Oh ! pour cela oui , il n'y aura rien de perdu dans la succession , & voila une armoire qui étoit pleine de belles & bonnes nipes , où il ne reste plus que la robe & le bonnet quarré de Monsieur le Procureur , & encore ne les y avez-vous laissez que parce qu'ils ne valent pas grand chose.

Me LUCAS.

Il ne faut pas dépouiller un homme de tout avant sa mort , ma pauvre Marton. Adieu , je vais attendre dans mon appartement qu'on me vienne avertir quand il expirera , afin de lui rendre les derniers devoirs.

MARTON.

Vous faites fort bien , Madame , il ne faut pas se refuser ce plaisir-là.



SCENE V.

MARTON , LEPINE.

MARTON.

V Oila une pauvre femme qui sera bien affligée si son mari en revient. Mais que vois-je ? est-ce lui... mes yeux me trompent... non vraiment , c'est lui-même , c'est Lepine. Personne ne l'a-t il vû entrer ?

LEPINE.

Non. Pourquoi

MARTON.

Depuis quand es-tu ici ? Que fait ton maître ?

LEPINE.

Nous arrivons dans le moment , mon Ange. Eraste , pour paroître plus beau & plus poli aux

yeux d'Angelique , est allé se faire adoniser chez le baigneur ; moi qui suis plus vif , & qui ne peut souffrir de retardement , je viens saluer mon adorable , & tu me vois , ma Reine , tout frais émoulu de l'armée.

MARTON.

Vous avez mal pris votre tems pour arriver , & il est dangereux qu'on te voie ici.

LEPINE.

Bon , dangereux ! la tante est dans nos intérêts. Le Procureur seul n'approuvoit pas la recherche de mon maître ; on nous a mandé qu'il étoit presque à l'agonie , j'en suis fâché ; car nous nous ressemblions comme deux gouttes d'eau.

MARTON.

Ah ! pour cela oui , la ressemblance est si bien marquée ...

LEPINE.

Que mon maître qui lui en vouloit d'ailleurs , comme tu sçais , pensa lui donner un jour cent coups de bâton , sous ce prétexte-là. En quel état est-il le pauvre homme ? comment va sa maladie ?

MARTON.

Le mieux du monde , il ne passera pas la journée.

LEPINE.

Hé bien donc , qu'avons-nous à craindre ?

MARTON.

Toutes choses. Pendant la maladie de l'oncle , la tante est devenue plus à craindre qu'il n'étoit lui-même.

LEPINE.

Comment donc ?

MARTON.

Elle a défendu à sa nièce de voir Erasme.

LEPINE.

Elle lui a défendu de le voir ? la nièce l'en aime-
ra davantage. Je vais l'amener.

MARTON.

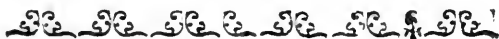
Et attens , attens.

LEPINE.

Je m'en vais le chercher , te dis-je , vous n'avez
toutes deux qu'à nous attendre.

MARTON.

Voilà un retour imprévu qui pourra bien déran-
ger nôtre partie de bal.



SCENE VI.

MARTON, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

J'ai mandé que nous irions , Marton , que l'on
vint nous prendre.

MARTON.

Oh ! vraiment oui que l'on vint nous prendre .
Erasme & Lepine sont arrivez de l'armée.

ANGELIQUE.

Ils sont arrivez , Marton ? que je suis à plain-
dre !

MARTON.

J'ai bien aussi mes petites raisons pour ne me pas
trop réjouir du retour de Lepine , & cependant c'est
lui qui est le véritable.

ANGELIQUE.

De quoi s'est avisé mon oncle d'avoir pris en
pension chez lui ce jeune étourdi de Dorante ?

MARTON.

Oui , que ne le faisoit-on d'abord recevoir Con-
seiller , il auroit fait son cours de Droit après ,

sans nous venir embarrasser de ses études & de sa personne.

ANGELIQUE.

C'est lui qui fait aujourd'hui ma principale inquiétude , Marton

MARTON.

Et c'est notre maître Clerc qui est cause de tout mon embarras à moi.

ANGELIQUE.

Que pourra penser , que dira Erasme , s'il a seulement lieu de soupçonner que j'aie pu prêter l'oreille aux tendres protestations d'un jeune écolier ?

MARTON.

Et si Lepine vient à sçavoir que j'aie écouté les sornettes d'un Campagnon Procureur ?

ANGELIQUE.

Nous n'avons pas bien fait , Marton.

MARTON.

Non , vous avez raison , d'accord : mais en Esté comment mieux faire ? les gens de Robe raisonnables sont si rares , les Financiers si brutaux , & les Abbez si fades. Un Clerc & un Ecolier sont sans conséquence , il faut s'amuser , cela vaut mieux que rien.

ANGELIQUE.

Si Erasme n'étoit point parti pour l'armée.

MARTON.

Si Lepine fût demeuré à Paris

ANGELIQUE.

Je n'aurois pas seulement regardé Dorante.

MARTON.

Je n'eusse jamais écouté le maître Clerc.

ANGELIQUE.

Les absens ont toujours tort , Marton.

MARTON.

Oui , ce sont eux qui font la faute , & on nous en rend responsables.

BOITEUX.
ANGELIQUE.

281

Cela est bien injuste.

MARTON.

Je ne trouve rien de plus déraisonnable moi ? & ce qu'il y a de plus chagrinant , plus l'absence du-
re plus le tort augmente.

ANGELIQUE

Oùï , cela est vrai , tu as raison. Hazarderons-
nous d'aller au bal : Si Eraste y vient & qu'il nous
y trouve ?

MARTON.

Nous serons déguisées , il ne nous reconnoi-
tra pas.

ANGELIQUE.

Quel reproche à me faire , si mon oncle vient
à expirer pen- tant que nous danserons , Marton.

MARTON

Il en expirera plus gaiement, ce n'est pas là
l'affaire.

ANGELIQUE.

Tu as raison , puisqu'il m'a deshéritée. Mais que
vois-je ? c'est Eraste , c'est lui-même , qu'allons
nous faire ?



SCENE VII.

ERASTE , ANGELIQUE ,
MARTON , LEPINE.

ERASTE.

Vous voyez , charmante Angelique , un
Amant outré d'inquiétude de ce qu'il vient
d'apprendre des sentimens de votre tante , & qui
n'a d'autre consolation , d'autre espoir que dans
la constance des vôtres.

Erasle , vous me mettez dans le plus grand embarras... Allez , sortez d'ici , je vous en conjure , vous aurez de mes nouvelles , je vous écrirai tout ce que je pense : allez vous-en , vous dis-je encore une fois.

ERASTE.

Quel accueil ! ha Ciel ! vous me chassez ? moi qui ne viens à Paris que pour vous , vous avez la force...

ANGELIQUE.

Non je ne l'ai pas , demeurez , Erasle je me plains trop à vous voir ici : mais il seroit important pour mon repos & pour le vôtre , qu'on ne nous y vît point de quelque temps.

MARTON.

Allons , Monsieur , si vous aimez Mademoiselle , ne l'exposez point...

ERASTE.

Personne ne nous a vus , Marton.

MARTON.

Mais on va vous voir , Monsieur. Hé vraiment oui , tout est perdu ; j'entens quelqu'un , si c'est Madame :

ANGELIQUE.

C'est elle assurément. Ah ! Erasle , avez-vous juré ma perte ?

ERASTE.

Oh ! pour cela non , je vous assure , quels ménagemens n'ai je point pour vous ?

MARTON.

Tout est perdu , Mademoiselle , c'est Leandre & Monsieur le Greffier qui viennent nous prendre pour aller au bal.

ANGELIQUE.

Ah Ciel !



SCENE VIII.

LEANDRE, GRIFFONNET,
déguisez en Diables. ERASTE,
 LEPINE, ANGELIQUE,
 MARTON.

LEANDRE.

NE perdons point de temps, Mesdames, le bal est commencé, il durera peu. Voici de quoi vous déguiser.

ERASTE.

Ah Ciel ! que veut dire ceci, Angelique ?

MARTON.

Cela veut dire, Monsieur, que ce sont des importuns d'Esté, dont le retour de l'Hiver, & le vôtre nous débarassera.

LEPINE.

Nous avons eu des Substituts, Monsieur, pendant votre absence.

LEANDRE.

Eraсте est ici, Monsieur Griffonnet.

GRIFFONNET.

Et Lepine aussi, Monsieur, allons-nous-en.

ERASTE.

Non, non, Messieurs, aprochez ; vous avez tout-à-fait bon air dans ces habits là, & la mascarade est bien assortie.

LEANDRE.

Monsieur, il ne faut point... Au moins, Messieurs, la violence & les voiez de fait...

LEPINE.

Le Diable a plus peur de nous, que nous du Diable.

Vôtre partie de bal est dérangée , Messieurs ; l'oncle d'Angelique agonise , me voila de retour.

LEPINE.

Oui , Messieurs les Bourgeois , quand il arrive des troupes réglées , c'est à vous d'évacuer la place ; ainsi choisissez de la porte ou de la fenêtre , & remerciez-nous de vous laisser l'alternative.

ERASTE.

Non , non , je veux avoir avec ces Messieurs un petit moment d'entretien , cela m'est important...

MARTON.

Hé laissez-les aller , Monsieur , que diantre voulez-vous faire de ces deux pauvres Diables ?

ERASTE.

Ce que j'en veux faire ?

ANGELIQUE.

Quel contre-temps , ah Ciel ! Allez-vous en Eraste. Sortez , Messieurs.



SCENE IX.

Me LUCAS , MARTON ,
ANGELIQUE , DORANTE ,
LEPINE. *Eraste*

Me LUCAS *derrière le Théâtre.*

A H ! quelle cruelle séparation ! mon cher mari est mort , je le veux suivre.

MARTON.

C'en est fait , il n'y a plus moyen de sortir.

Poncle est défunt aparemment , la tante vient ici
ANGELIQUE.

Comment ferons-nous ? où les cacher ?

MARTON.

Voici la clef de la grande armoire , ils y tiendront bien tous quatre. Entrez vite.

~~DORANTE.~~ *Grat*

M'enfermer avec ces gens-là ? je n'ai point de ménagement à avoir moi.

LEPINE.

Messieurs , il faut entrer , il n'y a point de milieu.

Me LUCAS *derrière le Théâtre.*

Me voila donc séparée de toi pour toujours , mon cher Epoux !

MARTON.

Voila la tante à la porte , mort de ma vie , dépêchons.

LEPINE.

Tu nous mets-là en mauvaise compagnie , ne nous y laisse pas long-temps , Marton.

MARTON.

Le moins qu'on pourra , ne te mets pas en peine. Les voila sous la clef , tranquilisons-nous.

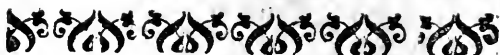
ANGELIQUE.

Je ne sçaurois me soutenir , je suis tremblante.

MARTON.

Voici votre tante.





SCENE X.

Me L U C A S , M A R T O N ,
A N G E L I Q U E .

Me L U C A S .

Mon pauvre mari ! mon cher mari ! je
veux qu'on m'ensevelisse avec toi.

M A R T O N .

Hé là , là , Madame , ne vous abandonnez
point tant à la douleur.

Me L U C A S .

J'étouffe , je me meurs , je n'en puis plus ,
Marton.

A N G E L I Q U E .

Ma chere tante.

Me L U C A S .

J'ai tout perdu , mes enfans , un mari qui m'ai-
moit , cela n'est pas concevable...

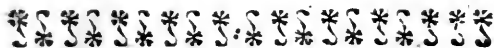
M A R T O N .

Il vient de vous en donner une assez belle preu-
ve , s'être laissé mourir à son âge , cet homme-
là pouvoit encore vivre trente ans.

Me L U C A S .

Cela est vrai , je suis inconsolable , & je suis
si affligé que je ne sçaurois pleurer ; c'est ce qui
m'étonne.





SCENE XI.

MARTON , Me LUCAS ,
ANGELIQUE , CASCARET.

CASCARET.

Votre Couturiere , le Marchand , Madame ;
pour des habirs de deuil.

Me LUCAS.

Qu'on les fasse entrer.

MARTON.

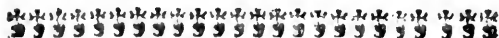
Hé passez plutôt dans votre chambre , Madame , il y fait plus clair qu'ici , & qu'il faut faire
arranger cette salle.

Me LUCAS.

Hé bien , fais , donnes-y ordre , je te laisse
dis bien à tout le monde au moins à quel point
je suis affligée.

MARTON.

Oui , Madame.



SCENE XII.

ANGELIQUE , MARTON.

ANGELIQUE.

QU'allons-nous faire , Marton ? Leandre &
Erasme seront-ils jusques à demain dans
cette armoire ?

MARTON.

J'ai plus d'impatience que vous de les en tirer.

Ouvre-leur donc vite , pendant que je ferai le guet... Attens , ne bouge , la voila qui revient avec un homme de robe.



SCENE XIII.

Me LUCAS , LE COMMISSAIRE ,
ANGELIQUE , MARTON.

Me L U C A S .

UN Commissaire chez moi , Monsieur !
chez la veuve d'un Procureur de la Cour
un Commissaire !

LE COMMISSAIRE.

Hé pourquoi non , Madame Lucas ? nous
allons tous les jours chez des Duchesses & des
Présidentes , qui sont d'aussi bonne maison que
des Procureuses.

Me L U C A S .

Oh ! je me moque de cela moi , je n'ai point
d'affaires.

LE COMMISSAIRE.

Si vous n'en avez point , ne vous en faites
pas. C'à voions , par où commencerons-nous ?

Me L U C A S .

Mais qu'on sçache du moins ce que vous ve-
nez faire ici.

LE COMMISSAIRE.

Y mettre le scellé , Madame.

Me L U C A S .

Le scellé , Monsieur , le scellé !

LE COMMISSAIRE.

Oui , Madame , le scellé , à la requête de Blaise

Lucas ,

Lucas , habile à succéder pour un tiers à la succession le Maître Yves Lucas , Procureur de la Cour , son oncle paternel , décédé sans enfans.

Me L U C A S.

Où sans enfans , Monsieur , mais non pas sans femme. Cela est fort plaisant vraiment. Blaise Lucas habile à succéder : cet idiot , ce fat , ce benêt , dont la famille n'a jamais pû rien faire , devient habile justement quand il est question d'hériter. Oh bien , bien , Monsieur , vous pouvez dire à Blaise Lucas que malgré son habileté , il n'aura pas un sol de la succession , le défunt a fait un bel & bon testament.

LE COMMISSAIRE.

Je ne suis point ici , Madame , pour examiner le droit des parties , mais pour y faire le dû de ma Charge. Commençons toujours par sceller cette armoire.

ANGELIQUE.

Ma pauvre Marton !

M A R T O N.

Mademoiselle.

LE COMMISSAIRE.

Qu'est-ce , Mesdames : vous me paroissez surprises , inquiètes , embarrassées , y auroit-il là-dedans quelques bijoux , quelques billets doux , quelques portraits que vous voulussiez retirer ?

M A R T O N.

Non , non , Monsieur , il n'y a point de portraits là-dedans , il n'y a que des originaux , de par tous les diables

Me L U C A S.

Non , non , Monsieur , faites le dû de votre Charge ; il n'y a là-dedans ni billets doux , ni portraits , vous êtes dans une maison d'honneur ; hélas ! c'est où le pauvre défunt mettoit son bonnet & sa robe.

Qu'on se garde bien de toucher-là au moins ; l'affaire seroit sérieuse ; les femmes quelquefois croient que ce ne sont que des bagatelles.

MARTON.

Mais je n'en répondrois pas trop. Si le diable s'en mêle. . . . Sera-t-on long-temps sans lever le sceau, Monsieur le Commissaire ?

LE COMMISSAIRE.

Mais non , six semaines ou deux mois , selon la diligence que feront les personnes intéressées.

ANGELIQUE.

Six semaines ou deux mois , Marton ?

MARTON.

Oh ! il y a des personnes intéressées qui feront plus de diligence que cela , sur ma parole.

ANGELIQUE.

Ils creveront là-dedans , je vais tout découvrir ?

MARTON.

Ne craignez rien , donnez-vous-en bien de garde.

LE COMMISSAIRE.

Ne voulez-vous rien tirer de ce cabinet , Madame ?

Me LUCAS.

Hé non , non , Monsieur , je ne veux rien tirer , il ne sera pas dit que j'aurai détourné la moindre chose.

LE COMMISSAIRE.

C'est agir prudemment. Je ne vois plus rien ici , passons ailleurs.



SCENE XIV.

Me LUCAS, Mr CORBEAU,
ANGELIQUE, MARTON,
CASCARET.

CASCARET.

LE Juré Crieur, Madame, pour les fune-
railles de Monsieur.

Me L U C A S.

Qu'il vienne. Allez, ma nièce, conduisez
Monsieur le Commissaire par tout où il voudra,
je n'ai rien de caché. Demeure ici toi, Marton,
tu nous conseilleras. Ah ! mon cher Monsieur,
vous voyez une pauvre veuve dans une terrible
affliction !

MARTON.

Helas oui !

Mr CORBEAU.

Je le crois bien, Madame.

Me L U C A S.

J'ai tout perdu, Monsieur Corbeau ! un mari
qui m'aimoit si tendrement. Si quelque chose
peut m'en consoler, c'est qu'il est bien mort le
pauvre homme.

MARTON.

C'est une grande consolation que cette cer-
titude là.

Mr CORBEAU.

Il y faut encore ajouter celle de lui faire de belles
funeraillies. C'à de quoi s'agit-il ? voyons quelle est
vôtre volonté là-dessus.

Me L U C A S.

Je n'en ai point d'autre, que de faire ses

choses de la manière la plus honorable qu'il se pourra.

Mr CORBEAU.

Combien ferons-nous de billets premièrement ?

Me LUCAS.

Mais combien crois-tu qu'il en faille , Marton ?

MARTON.

Huit ou dix mil tout au moins , Madame,
Mr CORBEAU.

Huit ou dix mille !

MARTON.

Où vraiment, Une jeune & jolie veuve comme vous qui enterre un mari , c'est une femme qui affiche la situation où elle se trouve , la peut-elle apprendre à trop de gens ?

Me LUCAS.

Tu as raison , Marton. Cette fille-là est de bon conseil , Monsieur Corbeau.

Me CORBEAU.

Je vois bien que votre dessein n'est pas de rien épargner ?

MARTON.

Épargner , Monsieur ? épargner ? cela seroit beau vraiment ! c'est bien quand il s'agit de rendre les derniers devoirs à un mari qu'on songe à épargner ! c'est peut-être la dépense que Madame aura faite dans sa vie avec moins de regret.

Me LUCAS.

Oh ! pour cela oui , Monsieur Corbeau,
Mr CORBEAU.

Mais vous ne voulez pas aussi rien de trop superbe , rien de trop magnifique ?

Me LUCAS.

Oh non , Monsieur , quelque chose de simple , une petite façon de Mausolée seulement.

Mr CORBEAU.

Un Mausolée , Madame ?

Me L U C A S.

Oùi, quelques figures expressives des bonnes qualités du défunt ; les Vertus qui pleurent , par exemple , qui déchirent leurs vêtemens , quelques bandes de velours semées de chiffres & des armes du défunt , il n'en faudra pas davantage , Monsieur Corbeau , il n'en faudra pas davantage.

Mr CORBEAU.

Parbleu je le crois bien , Madame , vous vous moquez de moi , je pense , des bandes de velours , des chiffres , des armoiries , les Vertus qui pleurent à la mort d'un Procureur ! & fy donc , Madame , vous n'aurez rien de tout cela , nous avons nos regles.

Me L U C A S.

Mais vos regles sont bien bizarres & bien ridicules , Monsieur Corbeau. Une femme qui pendant tout le cours de sa vie aura été tendrement chérie de son mari , ne pourra pas après sa mort lui donner des marques les plus solides de son affection ?

M A R T O N.

Cela est bien désagréable , je vous l'avouë , & une tenture sans velours , sans armoiries , cela sera bien simple & bien uni , Madame. N'y auroit-il pas moyen d'égaier cela avec quelques petites pretintailles , Monsieur Corbeau ?

Mr CORBEAU.

Des pretintailles , ma mie , des pretintailles ? M'a-t-on fait venir ici pour se moquer de moi ? Adieu , Madame , fasse qui voudra les obseques du Procureur , je ne m'en mêle point : Il feroit beau voir une tenture mortuaire en falbaia , des pretintailles !

M A R T O N.

Il faut que cet homme-là soit fou au moins,

comme s'il n'étoit pas permis pour son argent de se faire enterrer à sa fantaisie.



SCENE XV.

Me LUCAS, MARTON,
ANGELIQUE, CASCARET.

ANGELIQUE.

LA Couturiere & le Marchand disent qu'ils commencent à s'ennuyer.

Me LUCAS.

Ils commencent, ma nièce, ils commencent : hé bien qu'on leur disent qu'ils achevent.

MARTON.

Hé ne les impatientez pas, Madame, vous aurez fait dans un moment ; & quand j'aurai fait arranger la salle, je ne tarderai pas à vous rejoindre.

Me LUCAS.

Dépêche-toi donc, Marton, je ne puis rester seule, & je crois toujours voir le défunt. A-t-on envoyé quelqu'un chez le Notaire ?

CASCARET.

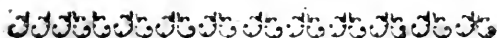
J'en viens, Madame. Il va tout à l'heure apporter ici le Testament.

Me LUCAS.

Dés qu'il viendra qu'on m'avertisse.

CASCARET.

Oùï, Madame.



SCENE XVI.

MARTON, ANGELIQUE,
LEPINE.

MARTON.

H^E Lepine ?
LEPINE *dans l'armoire.*

Es-tu seule , Marton ?

MARTON.

Oùi. Comment te trouves-tu d'être sous le
scellé ?

LEPINE.

Pas trop mal : tiens , vois , je leve les scelles à
merveille moi , Marton.

MARTON.

Ah ! malheureux , tu nous vas faire de belles
affaires ?

LEPINE.

Je n'en ferai que de bonnes , nous déchireront le
testament , & nous épouserons Mademoiselle.

MARTON.

Et comment cela ?

LEPINE.

Ne te mets pas en peine.

ANGELIQUE.

Tu pourrais. . .

LEPINE.

Je pourai tout : allez seulement attendre là-bas
que le Notaire vienne , amenez-le dans cette salle,
& me laissez faire , vous dis-je ; j'ai dans cette ar-
moire-là deux Diables à ma devotion. . .

MARTON.

Défie-toi de ces Diables-là , Lepine.

Je ne m'en défie point. Que le plus hardi me désobéisse , d'un porte-respect que j'ai dans ma poche je lui brûle la cervelle , pour accoutûmer le Diable au feu seulement. Tout ce que tu as à faire toi , Marton , c'est de faire entendre à Madame Lucas que l'ame de son mari revient ici , qu'elle t'est apparue.

M A R T O N.

Cela ne sera pas difficile à lui persuader , elle est peureuse : mais pourquoi.

L E P I N E.

Ne t'en informes pas , tu le sauras. J'entens quelqu'un qui vient , c'est Madame Lucas ; je rentre sous le scellé ; raccommode les cachets le mieux que tu pouras , Marton.

M A R T O N.

Va , va , on n'y prendra pas garde de si près.



SCENE XVII.

Me L U C A S , M A R T O N.

Me L U C A S.

A Qui en as-tu donc , Marton , tu parle toute seule ?

M A R T O N.

Bon , toute seule , plutôt à Dieu que nous fussions toutes seules.

Me L U C A S.

Comment ?

M A R T O N.

Est-ce que vous ne voyez rien ?

Me L U C A S.

Que veux-tu que je voie ?

Votre mari.

Me L U C A S.

Mon mari !

M A R T O N.

Où vraiment votre mari , depuis que vous êtes sortie d'ici , il me lutine d'une manière : la , la , la , la , tenez ne le voila-t-il pas derrière vous ?

Me L U C A S.

Dérrière moi ? miséricorde , ah ! ah ! ah !

M A R T O N.

Quelle grimace il vous fait ! Hé ne nous faites point de peur , Monsieur , si votre ame est en peine , voila Madame qui vous a trop aimé pendant votre vie , pour vous refuser quelque chose après votre mort.

Me L U C A S.

Helas où !

M A R T O N.

Ah ! ah ! ah ! il me serre la main , il me serre la main , la sienne est plus froide qu'un glaçon. Qui l'auroit crû qu'un Procureur eût eu si froid après sa mort.

Me L U C A S.

Qu'il ne me touche pas , Marton , qu'il ne me touche pas.

M A R T O N.

Ah ! tenez , tenez , tenez , le voila qui babine avec les barbes de vos cornettes.

Me L U C A S.

Ah , ah , ah.

M A R T O N.

Ne craignez point , le voila qui disparaît.

Me L U C A S.

Le Ciel en soit loué , ne vois-tu plus rien ?

M A R T O N.

Non : mais il ne tardera pas à revenir. Il faut

changer de logis , il faut quitter cette maison-ci ;
Madame.

Me L U C A S.

C'est bien mon dessein : mais si c'est à nous que
le défunt en veut , il nous viendra chercher par
tout , Marton.



SCENE XVIII.

Me LUCAS , ANGELIQUE,
MARTON , LE NOTAIRE,
LEPINE.

ANGELIQUE.

MA tante, voilà Monsieur le Notaire que je
vous amène.

Me L U C A S.

Soiez le bien venu , Monsieur , de bonne foi , ne
nous apportez-vous pas le testament ?

LE NOTAIRE.

Le voilà , Madame : mais je puis vous dire que je
n'ai signé jamais d'acte en ma vie avec tant de ré-
pugnance que celui-là. Frustrer l'héritière légitime
pour vous enrichir , c'est une chose criante , vous
devriez vous accommoder & supprimer le testament ,
Madame.

Me L U C A S.

Supprimer le testament ? oh ! non pas , Monsieur ,
il aura son plein & entier effet.

LE NOTAIRE.

Vous êtes la maîtresse , Madame : mais quand
le pauvre défunt m'a appelé , & qu'il est com-
paru...

MARTON.

Madame, voilà le défunt qui comparoit.

Me LUCAS.

Ah, ah, ah, ah, Monsieur le Notaire!

LE NOTAIRE.

C'est un conte, Madame, je ne vois rien.

ANGELIQUE.

Ni moi non plus : mais je n'en ai pas moins de
fraieur.

MARTON.

Vous ne voiez rien : mais je vois moi.

LEPINE *dans l'armoire.*

Madame Lucas, ma chere petite femme!

Me LUCAS

Ah! je n'en puis plus! je me meurs, c'est lui-
même, voilà comme il avoit coûtume de m'apel-
ler : je ne reconnois pas tout-à-fait sa voix cepen-
dant.

MARTON.

Oh! Madame, la mort change bien la voix des
personnes.

Me LUCAS.

Ah! ah, ah, je le vois, Marton, je n'en scaurois
douter, c'est lui, Monsieur le Notaire.

LE NOTAIRE.

Que veut dire ceci?

MARTON.

Ah! vous le voiez donc à present, n'est-il pas en
robe de Palais?

Me LUCAS.

Où, je le vois comme toi.

LE NOTAIRE *bas à Marton.*

C'est ici un plat de ton métier, Marton?

MARTON.

Il est vrai, Monsieur, ne nous dérangez point.

LE NOTAIRE.

Je n'ai garde : mais tu me fais plaisir de m'avoir
la chose.

LE DIABLE
ANGELIQUE.

Voilà deux Diables qui le suivent , ma tante.

MARTON.

Cet homme là avoit des connoissances par tout.

LEPINE.

Je suis en peine , ma chere femme.

MARTON.

Ecoutez , Madame.

LEPINE.

A cause du testament que vous m'avez fait faire.

Me LUCAS.

Moi , Monsieur Lucas ! c'est vous qui l'avez fait vous-même , je ne me suis mêlée de rien.

MARTON.

Vous le disiez bien , Monsieur le Notaire , que ce testament étoit une injustice criante.

LEPINE.

Les Diables même en sont scandalisez , Monsieur le Notaire , & voilà deux honnêtes Messieurs de leur compagnie ; celui que vous voyez à ma droite est le Diable Boiteux.

MARTON.

Et l'autre le Diable Borgne.

LEPINE.

Non , celui-ci est un Diable moderne , que j'ai connu Greffier à la peau , & qui pour continuer ses fonctions en l'autre monde , s'est fait recevoir Diable à la dernière promotion.

MARTON.

Voilà une belle Charge !

LEPINE.

Nous avons ordre , ma chere femme , de demeurer tous trois chez vous en garnison , jusqu'à ce que l'original du testament soit en pièces.

Me LUCAS.

Déchirer votre testament !

LEPINE.

Je le révoque , ma chere femme , prenez garde à ne me pas contredire.

LE NOTAIRE.

Votre résistance pourroit avoir des suites. Déchirerai-je , Madame ?

MARTON.

Hé ! donnez , donnez , je le déchirerai moi , il ne faut pas souffrir que son obstination soit cause de sa perte.

Me LUCAS.

Hé ! que fais-tu , Marton ? Ah ! le vilain défunt , je suis ravi de le voir à tous les Diables : faire déchirer son testament ?

LEPINE.

Si ce n'est pas de l'ordre du défunt , c'est de l'imagination des vivans du moins : & après un si beau coup , Madame , il ne nous reste plus que de vous faire trouver Erasme dans l'armoire , & son valet Lepine sous le bonnet quarré du Procureur.

Me LUCAS.

Ah ! j'ouvre les yeux , je suis trahie. Vous êtes tous de complot , Monsieur le Notaire ?

LE NOTAIRE.

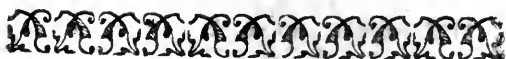
Pour cela non , Madame , je vous jure : mais l'original du testament est déchiré , le Diable s'en est mêlé , que voulez-vous que j'y fasse ?

Me LUCAS.

Fourbes !

LEPINE.

Point d'invectives , Madame Lucas , faites enterrer le défunt sans mausolée , puisque la succession vous manque , & laissez-nous nous applaudir d'avoir pu vous prendre pour dupe.



SCENE DERNIERE.

Les Acteurs du Prologue & ceux de la
Piece , hors Madame Lucas.

LE DIABLE.

ET remerciez le Diable Boiteux de l'heureux
succès de vos affaires. C'est moi , Monsieur de
Lepine , qui vous ai inspiré l'idée qui a fait déchirer le testament.

L E P I N E.

Je m'en suis douté d'abord , & je me sentoís plus
d'esprit que de coûtume.

LE DIABLE.

Oh ! ça , Madame Therese , vous venez de voir
au naturel ce qui s'est passé chez le défunt Pro-
cureur , que vous en semble ?

T H E R E S E.

Il me paroît qu'on a beau voïager , on ne trou-
ve rien de nouveau. Le genre humain est par tout
le même , & les femmes de Madrid pleurent leurs
époux à la maniere de ce pais-ci.

LE DIABLE.

Mais que dites-vous de la petite nièce , qui sans
consulter ni sens ni raison , épouse sottement un
jeune Officier qui n'a rien ? approuvez-vous fort sa
conduite ?

T H E R E S E.

Je ne l'approuve pas , mais je l'excuse : en voici la
raison , écoutez.

AIR.

Tandis que l'Amour sommeille ,
 La raison nous dit tout bas
 De n'aimer pas.
 L'Amour se réveille ,
 Et nous conseille
 De nous livrer à ses apas.
 On cede , hélas !

La timide raison ne parle qu'à l'oreille,
 L'Amour vainqueur
 S'adresse au cœur.

LE DIABLE.

Oùi , voilà le fait , on peut vous en croire , vous
 avez quelquefois été dans le cas : mais dites un peu
 à Monsieur l'Officier ce que vous prévoiez des suites
 de son mariage.

THERESE chante.

Mon brave Officier , vous êtes guenx ,
 Et vous prenez femme coquette ,
 Demandez au Diable Boiteux
 Si vous ne faites pas tous deux
 Une très-mauvaise emplette.

Voici ce qu'il vous dira
 Le bien du défunt vous menera
 Tout aussi loin qu'il pourra ,
 Grand chère & beau feu tant qu'il durera ,
 Le bon tems que ce sera !
 Mais ce bon tems passera.
 Il finira ,
 On enragera ,
 On se haïra ,
 On se le dira ,
 On se maudira ;

*De son côté chacun tirera ,
Ainsi se terminera.
Ce beau mariage-là.*

LE DIABLE.

Ne vous effarouchez point du pronostic , Seigneur Erasme ; vous êtes aujourd'hui ravi de la prendre , vous serez quelque jour ravi de la quitter.

LE PINE.

Nôtre mariage pourroit bien tourner à peu près de même , qu'en penses-tu , Martron ?

LE DIABLE.

Oh ! ce n'est pas de même ; vôtre revenu n'est qu'en fonds d'esprit à vous autres , & l'on tire tous jours partie de ce fonds-là.

THERÈSE chante.

*Heureux qui vit du bien d'autrui ,
Jamais rien ne lui manque ,
Dans le commerce d'aujourd'hui ,
C'est la plus sûre banque.
On vit sans procès , sans chagrin ,
Et sans souci du lendemain.
On ne craint orage ni grêle ,
Et quand un peu d'esprit s'en mêle ,
On boit toujours le meilleur vin
Chez sa voisine ou son voisin.*

LE DIABLE.

Ce n'est pas la situation de la vie la plus malheureuse. Mais achevez , Madame Thérèse , de faire part à cette belle assemblée de vos réflexions , & des petites confidences que je vous ai faites pendant la Pièce.

THERÈSE chante.

Sans peur des censures

*Du Diable Boiteux ,
Que les ris , les jeux .*

*Dans vos galantes aventures ,
Avec les Amours
Vous suivent toujours .*

SANCETTE.

*Ce Diable revele
Ce que chacun fait :
Mais il est discret*

*Si-tôt qu'un tendre Amour s'en mêle ,
Et trompe avec nous
Les yeux des Faloux .*

THERESE.

*En ce lieu Lisette ,
Avec son Amant ,
Est en ce moment ,*

*Et le pauvre Epoux qui les guette
Ouvre de grands yeux ,
Et n'en voit pas mieux .*

SANCETTE.

*Tel de la satire
Qu'on debite ici*

*Ne prend nul souci ,
Et de son voisin pense rire ;
Qui prend pour autrui
Ce qu'on dit de lui .*

THERESE.

*La vieille Artemise ,
S'étant ce matin
Crû voir un beau teint ,*

*Dans une glace de Venise ,
Est ici ce soir
Pour le faire voir .*

SANCETTE.

*Là , près d'une belle
Un vieux Financier ,
Amant pour paier ,*

Brille dans la loge avec elle ,

306 LE DIABLE BOITEUX.

*Et l'Amant cheri
Au Parterre en rit.*

L E P I N E.

*Si de nôtre zèle
Le public content
Vient ici souvent
Revoir nôtre Piece nouvelle,
Le Diable Boiteux
Sera trop heureux.*

F I N.

SECOND CHAPITRE

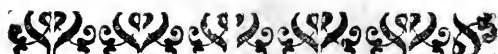
D U

D I A B L E

B O I T E U X ,

COMEDIE.

Représentée pour la première fois le 20,
Octobre 1707.



A C T E U R S

du Prologue.

LE DIABLE.

Mr SIMON.

THERESE.

SANCHETTE.

A C T E U R S

de la Comedie.

Me SIMON.

LA PRESIDENTE.

LE MAJOR.

Mr LE PRESIDENT.

LE CHEVALIER.

Mr BERTRAND.

VIVAREZ.

LISETTE.

UN LAQUAIS.

Mr SIMON.

LE DIABLE.


Me THERESE.

SANCHETTE.

Me LA MAJOR.

Troupe de Masques.

La Scene est à Paris , chez Mr Simon.



SECOND CHAPITRE.

D U

DIABLE-BOITEUX.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

LE DIABLE, Mr SIMON.

LE DIABLE.

H E' bien, Monsieur Simon, comment vous trouvez-vous du voiage & de ma compagnie ?

Mr SIMON.

Parfaitement bien, Monsieur le Diable, je n'ai jamais été si gai & si gaillard, que depuis que vous vous mêlez de mes affaires.

LE DIABLE.

Vous avez fait la tournée de vôtre département assez à vôtre aise, & vous n'avez pas dû vous ennuyer.

Mr SIMON.

Vous êtes le Diable le plus amusant & le plus agréable que je connoisse, il n'y a ni société ni compagnie à laquelle je ne préférasse la vôtre, & je ne puis assez vous remercier de m'avoir dé-

fait de votre camarade Monsieur Pillardoc qui m'obsédoit depuis plus de trente ans , & de vouloir bien à sa place , me prendre sous votre protection.

LE DIABLE.

Il y avoit long-temps que je lui en devois. En lui disputant le Partisan Manceau , j'avois eu du dessous autrefois , j'en boite encore , comme vous voyez : mais cette fois-ci j'ai bien eu ma revanche.

Mr SIMON.

Je fus un peu effraïé d'abord , quand je vous vis aux prises , & je me trouvois fort intrigué de voir sur le grand chemin d'Orleans deux Diables se battre à qui m'auroit.

LE DIABLE.

Cela est bien glorieux pour vous au moins , aussi êtes-vous un des meilleurs sujets qu'il y ait.

Mr SIMON.

Je vous suis bien obligé de penser si avantageusement de moi , Monsieur Asmodée.

LE DIABLE.

Je ne me serois pas battu si vigoureusement pour tout autre.

Mr SIMON.

Vous fûtes un peu mal mené dans le commencement , mais vous reprîtes courage.

LE DIABLE.

Malepeste l'honneur de votre présence , & l'avantage de posséder un Héros comme vous , sont de terribles aiguillons pour un Diable qui aime tant soit peu la gloire , & puis j'avois bien pris mon champ de bataille en l'attaquant auprès d'Orleans , Monsieur Pillardoc n'avoit pas beau jeu.

Mr SIMON.

Comment donc ?

PROLOGUE.

311

LE DIABLE.

J'aurois en cas de besoin pû rassembler dans un moment trois ou quatre Regimens de mes confreres ; c'est le pais des boiteux que ce pais-là.

Mr SIMON.

Vous avez raison.

LE DIABLE.

Je suis un Diable de prévoiance , & je sçai prendre mes avantages : mais baste cela s'est bien passé Il m'avoit autrefois cassé une jambe , en m'enlevant un Partisan Manceau , je lui enleve un Sous-raitant Limosin , & je lui creve un œil , je suis bien vengé , me voila content.

Mr SIMON.

Quoi le pauvre Monsieur Pillardoc est éborgné de cette affaire-la ? quel accident pour lui , Monsieur Almodée !

LE DIABLE.

Le grand malheur ! le bon-homme Plutus , le Dieu des Richesses , est bien aveugle , il n'y a pas grand inconvenient que le Diable de la Finance soit borgne , il en verra plus clair de l'œil qui lui reste.

Mr SIMON.

J'en suis fâché , je vous l'avouë , c'étoit un bon Diable , & je ne lui ai pas peu d'obligation ; il m'avoit amené de chez nous à Paris tout petit garçon , comme vous sçavez.

LE DIABLE.

Oui : mais contez-moi un peu les suites de votre voiage. Tout Diable que je suis , comme j'ai été long-temps à Madrid enfermé dans la phiole du Magicien , il m'est échapé bien des choses , dont je n'ai tout au plus que des idées confuses , rendez les plus nettes , remettez-moi au fait. En arrivant à Paris , qu'est-ce que mon confrere Pillardoc fit de vous d'abord ?

PROLOGUE.

Mr SIMON.

Il me mit Page chez un homme d'affaires.

LE DIABLE.

Page chez un homme d'affaires , voila un beau debut !

Mr SIMON.

Oui , oui , Page , je portois la queue de Madame , qui étoit bien jolie & qui avoit bien des Amans.

LE DIABLE.

Je me souviens de cela , je l'ai fort connue , elle étoit une de mes éeves.

Mr SIMON.

Hé bien , s'il vous en souvient , vous vous souvenez donc bien aussi que les intrigues de Madame me raportoient beaucoup , & qu'outre cela pour récompense on me fit Portier en sortant de Page.

LE DIABLE.

Cela est bien noble , Portier en sortant de Page , voila passer par tous les grades.

Mr SIMON.

Cela me valut de l'argent. Ceux qui avoient affaire de Monsieur , ceux qui avoient affaire à Madame , il m'en venoit de tous côtez ; je me trouvai au bout de trois ans plus de huit mille livres , Monsieur le Diable ; & le Seigneur Pillardoc les mit entre les mains d'un Agent de Change qui avoit été Page comme moi , & qui en m'en rendant quinze & demi pour cent , y trouvoit encor autant de profit pour lui , à ce que j'ai sçu depuis par l'expérience que j'en ai faite.

LE DIABLE

Voilà d'heureux commencemens , Monsieur Simon.

Mr SIMON.

Ce n'est rien que cela , les suites ont été bien meilleures.

LE

Hé ! bien ?

Mr S I M O N.

Il y a d'heureux incidens , d'heureuses conjonctures dans la vie. Le mari de Madame s'avisa de devenir jaloux d'un autre Financier plus riche que lui , il me défendit de le laisser entrer , & ne me donna rien pour cela ; le Financier me donnoit , il entra toujours : le mari le fût , & par bonheur pour moi , voiez quelle étoile , il me donna cent coups de bâton , & me mir à la porte ; voila ce qui a fait ma fortune , Monsieur le Diable.

LE DIABLE.

La Fortune se sert de toutes sortes de moyens pour favoriser les gens qu'elle aime.

Mr S I M O N.

Depuis ce tems là , pour faire enrager le mari , l'Amant me prit en amitié , il me fit son Commis , me mit dans une affaire où je gagnai beaucoup , puis dans une autre où je gagnai davantage , & puis encore dans d'autres , tant qu'à la fin je me trouvai dans une où j'étois l'associé du mari de Madame ; il en enrageoit , & moi je le morguois , je faisois le gros dos pour le braver ; mais il n'osoit plus frapper dessus.

LE DIABLE.

Je le crois bien : & êtes-vous encore son associé , Monsieur Simon ?

Mr S I M O N.

Je suis devenu bien pis , je suis son gendre.

LE DIABLE.

Cette jeune coquette que vous m'avez dit , qui vous fait tant enrager , c'est sa fille : Hé dites-moi un peu , Monsieur Simon , quel usage faites-vous de tout ce bien que vous avez gagné dans les affaires ?

Mr SIMON.

Quel usage? je m'en sers pour en gagner d'autre, je n'ai jamais dépensé un sol mal à propos pour mon plaisir. Je travaille jour & nuit à faire travailler mon argent, afin qu'il augmente, le Seigneur Pillardoc ne me prêchoit autre chose.

LE DIABLE.

Le coquin, le malheureux! sçavez-vous bien que si je ne vous avois tiré des pattes de cet indigne Diable-là, vous seriez mort un de ces jours au milieu de vos richesses, sans avoir eu le bonheur de goûter votre travail, & les avantages de votre fortune? N'avez-vous point de honte à votre âge?

Mr SIMON.

Je n'ai que soixante-quatre ans, Monsieur le Diable: quand j'aurai amassé encore quelque chose de plus, je songerai à me retirer, je me divertirai, je jouirai de la vie.

LE DIABLE.

Est-ce la saison d'en jouir que celle que vous prenez, malheureux! Regardez Monsieur Marsoin, votre confrere, qui fait bâtir un Palais superbe, pour y vivre à la maniere des Sarrapes, dans le luxe & dans la mollesse. Voyez d'un autre côté le jeune Oronte qui n'est qu'un nouveau Financier, & qui promet déjà autant que les plus consommez. Quelle chere fait-il? quelle dépense? quelle magnificence dans sa maison? quel nombre de valets? quels équipages pour lui, pour Madame? Il a acheté la maison d'un Seigneur, & elle est trop petite pour le contenir, il y faut ajouter deux aîles, & abattre aux environs vingt maisons bourgeoises qu'il a achetées pour faire un jardin. Ce sont des hommes que cela, voilà des gens qui sçavent vivre, leurs femmes ne les font point enrager, elles les adorent; & si par hazard elles en aiment d'autres

quelquefois , ce n'est que par représailles du moins ; par amusement , pour n'être pas en reste avec leurs maris , & pour éviter les manières bourgeoises : mais vous . . .

Mr S I M O N

Ce n'est pas ma faute , Monsieur Asmodée , j'ai toujours eu bien envie de faire comme ces Messieurs-la : mais Pillardoc m'en empêchoit , & il m'a toujours soufflé un esprit d'avarice & de bêtise , dont je sens bien que votre fréquentation me pourra guérir . . .

LE DIABLE.

Oh ! je vous en répons , j'y veux travailler sérieusement , & pour commencer , il faut vous faire voir ce qui se passe chez vous pendant votre absence , depuis qu'on vous croit mort surtout.

Mr S I M O N.

On me croit mort chez moi ?

LE DIABLE.

C'est un bruit que j'ai fait courir depuis quelque temps.

Mr S I M O N.

Mais j'ai écrit tous les jours à Madame Simon.

LE DIABLE.

Elle n'a point reçu vos lettres , je les ai enlevées.

Mr S I M O N.

Elle est donc bien en peine & bien affligée la pauvre femme :

LE DIABLE.

Je vous rendrai témoin de sa douleur & de son affliction , & j'espère que cela n'aidra pas peu à vous corriger.

Mr S I M O N.

Et comment ferons-nous , s'il vous plaît ?

LE DIABLE.

Je vous porterai dans votre maison , je vous

y rendrai invisible pour tous ceux qu'il ne faudra pas qui vous voient , & je ne vous laisserai connoître que quand il sera tems de vous découvrir.

Mr S I M O N.

Je ne sçai ce que c'est, Monsieur le Diable , mais voilà une personne qui ne me flâte point ? je ne suis pas curieux , je meurs de peur de voir quelque chose qui me fâche , & je m'accommode mieux du doute que de la certitude.

LE D I A B L E.

Si quelque chose vous fâche , on vous consolera ; & afin de vous donner quelque idée gracieuse de la manière de vivre que je veux vous faire prendre , il faut que vous fassiez connoissance avec une Dame que je protege , c'est une virtuose que j'ai amenée d'Espagne avec sa fille ; & dans le dessein que j'ai de leur faire faire gaiement leur fortune , je les fais passer par tous les grades de la coquetterie , je les ai mises à l'Opera. C'est ici qu'elles logent , sçachons ce qu'elles ont fait pendant mon absence , & voions si vous pourrez prendre quelque goût pour l'une ou pour l'autre ; elles ont besoin d'un bon protecteur , & j'ai jetté les yeux sur vous pour cela , Monsieur Simon.

Mr S I M O N.

Je suis tout à votre service & au leur , Monsieur le Diable , vous n'aurez qu'à dire.

LE D I A B L E.

Hola quelqu'un ?



SCENE II.

SANCHETTE, LE DIABLE.

SANCHETTE.

Qui est-ce ? ah ! c'est vous , Monsieur le liberrin , qui nous amenez à Paris , & qui nous plantez-là , sans qu'on sçache ce que vous êtes devenu. Ma bonne maman est bien en colere contre vous , Monsieur Asmodée.

LE DIABLE.

Elle en aura plus de joie de me revoir, Avertissez là que je suis ici , Sanchette , avec un jeune Seigneur de ma connoissance que je lui amène.

SANCHETTE.

Et où est il ce jeune Seigneur ?

LE DIABLE.

Le voilà devant vous , vous ne le voyez pas ?

SANCHETTE.

Ce Monsieur-là ? vous vous moquez de moi , il n'a l'air ni jeune ni Seigneur , je m'y connois bien.

LE DIABLE.

Il l'aura quand nous l'autons décrassé ; c'est un diamant brut que je veux donner à polir à vous & à votre bonne maman , & qui vous rendra brillantes l'une & l'autre à mesure que vous le ferez briller dans le monde galant , où mes soins vont bientôt vous mettre.

SANCHETTE.

Vous nous ferez plaisir de nous dépêcher : car nous nous sommes bien ennuiées pendant votre absence.

LE DIABLE.

Qu'est-ce à dire ennuiées ? ennuiées à l'Opera ? je vous ai mises dans le plus joli poste qu'on puisse souhaiter pour ne se point ennuyer , où vous avez déjà avoir fait un nombre infini de conquêtes.

SANCHETTE.

Oh ! vraiment oui , nombre de conquêtes : ma bonne maman n'a encore chanté que dans les chœurs , je n'ai point eu d'entrée seule : Quand on est nouvelle à l'Opera , Monsieur le Diable , on a bien de la peine à s'établir une réputation.

LE DIABLE.

Il faut que vous vous y soiez mal prise. Faites-moi venir votre bonne maman , que je sache un peu le fin de cette affaire-là.

Mr SIMON.

Voilà une fort jolie petite personne , Monsieur Asmodée.

LE DIABLE.

Je la destine à une façon d'Allemand , qui l'épousera dans trois ou quatre ans , quand elle aura un peu plus de monde ; la plupart de ces Messieurs-là sont gens délicats , à qui il faut des femmes d'esprit , des femmes faites. Voilà sa bonne maman . voiez , elle a peine à quitter l'habit de son pays , fantaisie de femme.





SCENE III.

THERESE , SANCHETTE ,
LE DIABLE , - Mr. SIMON.

THERESE.

SOiez le bien venu , Seigneur Asmodée : votre absence m'a beaucoup duré , & je ne sçai pas ce que je n'aurois point fait , si vous aviez encore tardé quelques jours.

LE DIABLE.

Sanquette dit que vous vous êtes ennuiées , avez-vous manqué de plaisirs ? de compagnies ?

THERESE.

De compagnie : non , nous l'avons eue nombreuse , mais mauvaise , & les plaisirs à proportion , quantité de jeunes gens , des enfans de famille , l'un plaide contre son tuteur , l'autre souhaite la mort de sa mere ; celui-ci qui a bon credit est un avare , celui là qui est prodigue ne trouve point à emprunter ; tel qui a le plus d'esprit & qui pourroit plaire , n'a ni argent ni succession à esperer , & point d'autre merite que d'être joli homme ! il faut que cela soit soutenu ; & les plaisirs , comme vous sçavez , Seigneur Asmodée , ne sont parfaits que dans l'abondance.

LE DIABLE.

Comme vous y allez , Madame Therese , vous courez d'abord au plus fort En fait de plaisirs & de fortune , comme en toute autre chose , on n'arrive au periode que par degrez au moins , & je vous trouve bien difficiles de n'avoir pu vous

accommoder en attendant mieux , des caractères dont vous me parlez-là.

T H E R E S E.

Je n'ai goûté de véritable joie que chez une Dame avec qui nous avons fait connoissance , & qui est la plus aimable personne , de la meilleure humeur : oh ! c'est une bonne maison que la sienne.

L E D I A B L E.

Vous la nommez ?

T H E R E S E.

Madame Simon , une jeune veuve qui ne l'est que depuis huit jours , & qui n'a pas même pris le deuil , parce qu'elle n'est pas tout à fait sûre de l'être.

M r S I M O N

Madame Simon ! votre fille d'Opera connoît ma femme, Monsieur le Diable ?

L E D I A B L E.

J'en suis fâché , j'ai peur que Madame Simon ne me la gâte.

M r S I M O N.

Comment , qu'est ce à dire ?

L E D I A B L E.

Elle est bonne femme Madame Simon : mais ses allures sont vives.

T H E R E S E.

L'agréable Dame , Seigneur Asmodée ! elle est toute aussi gracieuse , toute aussi charmante qu'on dit que son mari étoit vilain.

M r S I M O N.

Vilain , moi ?

L E D I A B L E

Le confrere Pillardoc ne vous mettoit pas en bonne réputation : mais nous réparerons tout cela.

T H E R E S E.

Nous allons ce soir souper chez elle , il y a

grande fête, bal, musique, quantité de Dames & de jeunes Officiers. Oh ! cette Madame Simon-là fait une belle dépense.

Mr SIMON.

Misericorde, elle me ruine, Seigneur Asmodée.

LE DIABLE.

Voilà comme à Paris on porte le deuil d'un mari avare, Monsieur Simon, ne continuez pas de l'être.

THERESE.

Seroit-ce là le mari de Madame Simon, celui qu'elle croit défunt, Monsieur Asmodée ?

LE DIABLE

Oui, Madame Therese, c'est un Cresus, un Financier riche d'un demi-million, quoi qu'il ne soit que Sous-Traitant.

THERESE.

Riche d'un demi-million, ah ! l'aimable homme, la jolie figure ! Approchez, Sanchette, faites la révérence à Monsieur Simon, ne le trouvez-vous pas bien fait, bien agréable de sa personne ?

SANCHETTE.

Oui, ma bonne maman, je n'ai jamais vu de Seigneur en ma vie qui eût aussi bonne mine que lui.

LE DIABLE.

Vous ne vous êtes jamais entendu dire rien de si flatteur, Monsieur Simon ?

Mr SIMON.

Voilà une jolie enfant, & une mere qui a bien de l'esprit, Monsieur le Diable.

LE DIABLE.

Je fais de bonnes écolieres, comme vous voyez.

Mr SIMON.

Assurément. Ah ! pourquoi ? n'ai-je pas été plutôt sous vôtre direction :

LE DIABLE.

En cent ans Monsieur Pillardoc ne vous eût pas donné de si gracieuses connoissances.

Mr SIMON.

Lui ? il ne me faisoit voir que des Usuriers , des fesses-mathieu. J'ai bien du regret au tems passé , Seigneur Asmodée.

LE DIABLE.

Servez-vous bien de celui qui vous reste , Monsieur Simon : vôtre femme aime le plaisir , faites comme elle , vous vivrez heureux & elle aussi, vous jouirez de vôtre fortune , vous en ferez part à vos amis , & à mes écolières sur tout.

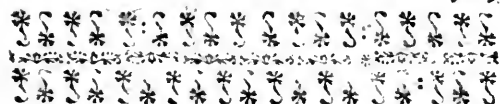
Mr SIMON.

Oh ! pour cela oui , de tout mon cœur , je me sens les inclinations toutes changées : mais pour me déterminer tout à fait à suivre vos bons conseils , voions un peu ce que fait ma femme , & de quelle maniere on se gouverne chez moi , je vous prie.

LE DIABLE.

Allons , venez , je vais vous y conduire , & j'y donne rendez-vous à Madame Therese & à Sanquette.

Fin du Prologue.



SECOND CHAPITRE

D U

D I A B L E

B O I T E U X ,

C O M E D I E .

SCENE PREMIERE.

L I S E T T E , B E R T R A N D .

L I S E T T E .

LO çà, Monsieur, voulez-vous que je vous parle franchement ? vous êtes de trop dans la maison , nous n'avons que faire ici de Medecin , & ma maitresse & les personnes qu'elle voit sont trop occupées du plaisir , pour avoir le tems d'être malades.

B E R T R A N D .

Ah ! ma chere Lisette.

L I S E T T E .

Vous soupirez , Monsieur Bertrand , vous êtes amoureux ?

B E R T R A N D .

Moi ?

L I S E T T E .

Qui vous , je m'y connois.

Je t'avouërai , Lisette...

L I S E T T E.

Ne m'avoüez rien , Monsieur , je ne veux rien sçavoir. Vous prendriez bien votre temps vraiment pour laisser voir dans cette maison-ci quelques symptômes d'amour , il ne faut point que des soupirans comme vous s'avisent de paroître au commencement de l'hiver sur nôtre horizon. Et depuis la chute des feuilles jusques au Printemps , ce logis est une espece de Temple , où l'on ne reçoit que les vœux des gens de guerre , & où tout Amant de Ville est proscriit & regardé comme un profane.

B E R T R A N D.

Je m'en aperçois bien ; cependant , Lisette , il est vrai que le bruit de la mort de Monsieur Simon , que je ne crois pourtant pas encore tout-à-fait certaine , m'avoit d'abord donné quelques vûes : mais la conduite extravagante de cette veuve , qui d'ailleurs me paroît aimable , m'en a terriblement dégoûté.

L I S E T T E.

Hé ! que trouvez-vous donc à redire à sa conduite , s'il vous plaît ?

B E R T R A N D.

Y a-t-il rien de plus condamnable ? une femme d'une dépense prodigieuse , dont la maison ne désemplit point de Colonels & de Capitaines depuis la nouvelle de la mort de son mari , qui se charge ouvertement du ridicule de loger chez elle un jeune Chevalier dans un appartement à côté du sien. N'a-t-elle point de honte ? la veuve d'un Sous-Traitant des Aides de Tours , faire de sa maison une Auberge d'Officiers !

L I S E T T E.

Oh ! doucement , Monsieur , s'il vous plaît , ma maîtresse peut loger celui-ci en tout bien & en tout

honneur ; c'est un homme à devenir bientôt son mari , & du vivant du défunt , Madame le regardoit déjà sur ce pied-là

BERTRAND.

Du vivant du défunt !

LISETTE

Oui Comme Monsieur le Sous-Traitant étoit déjà vieux & infirme , Madame la Sous Traitante prévoioit bien qu'elle ne le garderoit pas longtemps , & elle étoit bien-aise d'assurer la survivance des Aides à un jeune homme dont elle pût faire un époux dans la suite.

BERTRAND.

Fort bien , elle prétend en faire son époux : mais il n'en fera jamais que sa tresorier lui , & je gagerois bien qu'il ne la regarde que comme une aventure de quartier d'hiver , dont il ne songe qu'à tirer quelques plumes.

LISETTE.

A tirer quelques plumes , Monsieur ? à tirer quelques plumes ? Oh ! Madame Simon n'est pas femme à se laisser plumer ; il est bien vrai que comme elle va jouir d'un gros revenu , le Chevalier en mangera une partie , & qu'il se servira de l'autre dans le besoin : mais il n'entamera le fonds qu'au commencement de la campagne tout au plutôt.

BERTRAND.

Au commencement de la campagne ? elle sera ruinée avant qu'elle finisse.

LISETTE.

Hé quand elle le feroit ? de la maniere dont Monsieur le Chevalier fait les choses , il faudroit qu'elle eût l'esprit bien mal fait & bien mal tourné pour le trouver mauvais.

BERTRAND.

Comment donc , l'esprit bien mal fait , pour trouver mauvais qu'on la ruine ? tu extravagues

LISETTE.

Je n'extravague point , c'est un homme qui

lui fait faire la plus belle figure, qui lui donne les meilleures connoissances, tous gens de mérite, de plaisir & de distinction, des femmes si jolies & si spirituelles, ils sont toujours huit ou dix à table; & pour divertir la veuve, & la consoler de la perte du défunt, ils fessent son vin de Champagne à la santé du mort: oh! cela est bien consolant pour une jeune coquette, qui n'a perdu un vieux mari que depuis douze ou quinze jours.

B E R T R A N D.

Et si ce mari qu'elle croit mort, ne l'étoit pas? car enfin quelle certitude en a-t-on?

L I S E T T E.

Quelle, Monsieur? la joie de Madame; elle a un instinct. Oh! si le mort n'étoit pas mort, je vous réponds qu'elle ne seroit pas si gaie, & puis on a reçu des lettres qui ne laissent presque pas lieu d'en douter, & Madame attend à toute heure un certificat dans les formes, pour épouser Monsieur le Chevalier.

B E R T R A N D.

L'extravagante! la belle passion? Est-elle au logis?

L I S E T T E.

Oui, Monsieur, mais il n'est pas encore jour.

B E R T R A N D.

Que veux-tu dire, il n'est pas encore jour?

L I S E T T E.

Non vraiment, il n'est encore que quatre heures après midi: elles ne se sont couchées qu'à neuf ce matin elle & Madame la Présidente.

B E R T R A N D.

Quel dérèglement, quel désordre!

L I S E T T E.

Il n'y a point de dérèglement, c'est un usage établi. Oh! dame, nous sommes ici comme aux Antipodes, Monsieur, il ne fait jour chez nous que quand il est nuit par tout ailleurs. Du temps de Mon-

seur Simon, pour se conformer à ses manieres bourgeoises, on se couchoit le soir & on se levoit le matin, à present nous avons réformé tout cela, on se couche le matin, & on se leve le soir, c'est la règle.

BERTRAND.

C'est la règle ?

L I S E T T E.

Oui, une espee d'habitude que nous avons prise. Nous ne méprisons rien tant que les choses communes, le Soleil n'a plus pour nous qu'une clarté roturiere, dont nous laissons l'usage au peuple. Plaisirs, visites, affaires, promenades, tout se fait ici pendant la nuit, & nos Dames se propoient hier de faire avec des Lévriers une partie de chasse aux flambeaux, & s'il n'avoit pas été grand jour quand elles sont sorties de table...

BERTRAND.

Ho ! les folles, les folles ! Ce qui m'étonne le plus, c'est que leur santé n'est pas aussi dérangée que leur cervelle.

L I S E T T E.

Oh ! que Madame n'a garde de tomber malade, elle craint trop d'avoir besoin de vous. Mais qu'entens-je ? c'est le Major & la Presidente, il faut que Madame soit éveillée, j'entens sa voix, elle s'est levée sans moi ; ils pourroient bien venir ici, & je serois fâchée qu'on nous vît ensemble.

BERTRAND.

Je ne veux pas te faire de peine, je sors.

L I S E T T E.

Vous les rencontreriez par-là, sortez par le petit escalier dérobé.



SCENE II.

Me SIMON , VIVAREZ ,
LA PRESIDENTE , LE MAJOR ,
L I S E T T E .

Me SIMON .

V Oilà comme vous êtes , Madame la Présidente , vous ne vous déterminez point . vous faites cent propositions , vous ne décidez pour aucune . Monsieur le Major par complaisance est aussi incertain que vous , & je vois bien que nous ne conclurons rien que nous n'aions ici le Chevalier . Hola quelqu'un , qu'on aille un peu . . . Ah ! te voilà , Lisette ? va voir si le Chevalier est éveillé : mais non , ne bouge , voici son valet de chambre . Vivarez , que fait ton maître ?

V I V A R E Z .

Il fait ce qu'il faisoit hier , Madame , ce qu'il fera demain , toute la semaine , tout le mois , toute l'année , toute sa vie . Il pense à vous , il vous aime , il vous adore .

L A P R E S I D E N T E

Ah ! que Vivarez est galant , te serois tu attendu à cette tirade d'honnêteté de la part de Vivarez , ma toute bonne ?

Me SIMON .

Il sert le Chevalier , cela ne suffit-il pas pour lui donner de l'esprit & de la politesse , ma chère ?

L E M A J O R .

Oh ! ventrebleu il en a , je vous en réponds : je me donne au Diable s'il y a dans les troupes un plus joli valet que celui-là , c'est lui qui fait toutes les chansons grivoises que son maître

vous chante quelquefois. C'est le Poëte du Camp , le Pont-neuf de l'Armée. Tiens , Vivarez , en faveur du joli compliment que tu as fait a Madame , voila un demi louis que je te donne pour boire. Je n'ai pas d'esprit , Mesdames : mais par la têtebleu je fais grand cas de ceux qui en ont.

VIVAREZ.

Et moi je ne suis pas liberal : mais j'aime les gens qui le sont à la fureur.

L I S E T T E.

L'argent te rend tendre , à ce que je vois !

VIVAREZ.

Oùï ; as-tu de quoi te faire aimer ? tu n'as qu'à dire ?

L A P R E S I D E N T E.

Mais que ferons-nous donc aujourd'hui ? sçavez-vous bien qu'il est près de six heures ?

M e S I M O N

Oùï , graces au Ciel , le jour finit. C'est une nouveauté pour moi de l'avoir vû. Il y a longtemps que je ne me suis levée si matin. Ho ! laquais , qu'on donne des bougies ; va chercher ton maître toi , Vivarez.

VIVAREZ.

Il va venir , Madame , il achève de s'habiller.

M e S I M O N.

Il s'habille sans toi ! cela m'étonne.

VIVAREZ.

Oùï , Madame , ce sont ses laquais qui font mes fonctions aujourd'hui.

M e S I M O N.

Pourquoi donc cela ?

VIVAREZ.

Il m'a chassé de sa chambre , parce qu'il s'est mis de mauvaise humeur , & qu'il s'est imaginé que je lui avois mis de travers son gras de jambe.

L E M A J O R.

Ah , ah , son gras de jambe de travers ! Oh

palsambleu c'est celui qui lui fut emporté , il y a trois ans , par un boulet de canon. Il n'en vaut pas moins pour cela , Mesdames , & il n'a jamais reçu que cette seule blessure.

L I S E T T E.

Voilà un valet de chambre bien discret.

V I V A R E Z.

Autant que toi ; ne me dis-tu pas l'autre jour que Madame t'avoit querellée , parce que dans le retrouffis de son manteau , on avoit oublié de mettre une de ses fesses.

Me S I M O N.

Cela est bien impertinent , est-ce que j'ai des fesses postiches ? Vous m'avez vûe en jupon , Monsieur le Major ?

L E M A J O R.

Oui , Madame , & je ne crois pas que depuis ce temps-là le canon vous les ait emportées.

Me S I M O N.

Vous êtes une plaisante créature , Mademoiselle Lisette.

L I S E T T E.

Mais ne vous fâchez donc point , Madame , voici Monsieur le Chevalier , il va vous rendre votre bonne humeur.



S C E N E III.

LE CHEVALIER, LA PRESIDENTE,

Me S I M O N , L E M A J O R ,

V I V A R E Z , L I S E T T E.

L E C H E V A L I E R.

A H ! par ma foi , Mesdames , vous me surprenez. J'allois faire un tour à l'Opera. Je vous croïois encore au lit : vous êtes aujourd'hui

BOITEUX. 221

d'hui bien diligentes, pour vous être couchées si peu matin.

LA PRÉSIDENTE.

Nous n'attendons que vous, Chevalier, pour nous déterminer sur le choix des plaisirs que nous pourrons prendre aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

Oh ! ne me consultez point là-dessus, Madame la Présidente, ne me parlez point de plaisirs, je n'en trouve qu'à voir, qu'à adorer votre charmante amie ; hors cela, Madame, je suis rassasié, fatigué ; dégoûté de tout ce qui peut flâter les sens. Hé le moi en ? nous ne faisons tous les jours autre chose, que de songer à vous divertir, toujours des fêtes, de grands repas...

Mr SIMON.

A propos de repas, que pourrai-je vous donner ce soir, que nous n'aions point encore eu ? car pour moi j'ai le goût tellement usé...

LA PRÉSIDENTE.

Et moi donc, je ne sçai si vous remarquâtes hier que je fis tout mon souper de Jambons de Baïonne, de Saucissons de Boulogne, & de Morradelle, que je trouvais si fades, si fades.

LE CHEVALIER.

Pour moi je ne sens presque plus le montant du vin de Champagne.

LE MAJOR.

Corbleu j'ai encore un peu de goût pour la Fenouillere.

VIVREZ.

En tout cas nous avons l'eau forte.

Me SIMON.

Nous parlons tous, & nous ne concluons rien.

LA PRÉSIDENTE.

Mais nous sommes en peine de ce que nous ferons, n'est-ce pas aujourd'hui notre jour de bal, ma charmante ?

Où ma chère : mais il y a si long-temps qu'on brise nos meubles , allons à nôtre tour briser ceux des autres : malquons-nous , courons ce soir , & nous viendrons faire réveillon au cabaret en sortant du bal.

LA PRESIDENTE.

Où , & nous passerons , en revenant , chez le Major , & nous tâcherons d'amener avec nous son épouse ; j'ai une si grande envie de la connoître.

LE MAJOR.

Hé ! morbleu sy , Madame , vous n'y songez pas , vous verrez une jeune innocente , qui vous ennui , une stupide , une petite creature qui ne sçait pas le monde , & qui n'ose regarder un homme sans rougir.

Me SIMON.

C'est une marque qu'elle y entend finesse.

LE MAJOR.

Hé pourquoi diable courir le bal ; c'est une fatigue. Faut-il tant de façons ; mettons-nous à table , restons-y jusqu'à demain , j'ai un nouveau Recueil de Chansons Bachiques.

LA PRESIDENTE.

Il a de la voix , Monsieur le Major , & il sçait la Musique.

LE CHEVALIER.

Le joli caractère d'homme , Madame la Présidente !

LA PRESIDENTE.

Il se fait aimer , je vous l'avouë , ce n'est pas par sa figure , mais je le trouve tout-à-fait amusant.

LE MAJOR.

Palsambleu je ne m'ennuie jamais : mais je ne répons pas de ne point ennuyer les autres ?

Me SIMON.

Mais à propos de gens ennuyeux , devineriez-vous bien une idée qui me passe par la tête ?

BOITEUX.
LA PRESIDENTE.

333

Quelle ?

Me SIMON.

Divertissons-nous aujourd'hui à nous ennuyer,

LA PRESIDENTE.

Comment ?

Me SIMON.

Si nous rapellions pour ce soir seulement quelqu'une de nos connoissances d'Esté, quelque Amant de la Porte saint Bernard, quelque Soupirant des Thuilleries ?

LE CHEVALIER.

Vous nous proposez-là une mauvaise compagnie, mais il n'importe.

LA PRESIDENTE.

Mauvaise compagnie, Monsieur le Chevalier ? il faut bien que nous nous en accommodions la moitié de l'année. Si j'envoiois chercher l'Abbé Poupardin, ma bonne ?

Me SIMON.

C'est fort bien dit, l'Abbé Poupardin, sa grosse figure me réjouit : mais ne le retenons pas à souper ; il tient lui seul la moitié de la table, & nous n'aurions pas assez de place pour nous autres.

LE CHEVALIER.

Parbleu nous le ferons tenir debout, Madame, il nous versera à boire, & rinsera nos verres.

LA PRESIDENTE.

Faire rinser ses verres par un Abbé, Monsieur le Major ?

LE MAJOR.

Par un Abbé, Madame ? sy donc, il est Abbé comme moi, Monsieur Poupardin. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je le connois, c'est le neveu d'une Dame qui a été de mes amies, bon garçon, peu d'esprit, grande ignorance, beaucoup de paresse, qui avec du goût pour le plaisir & pour le monde, se trouvant sans bien & sans talent pour s'y

soutenir , & pris sans droit & sans aveu un petit colet , pour n'être point enrôlez , & un manteau noir pour cacher ses vices : ne voions point cet homme-la , je vous prie , Mesdames.



SCENE IV.

Me SIMON , LE MAJOR , LA
PRESIDENTE. LE CHEVALIER ,
L I S E T T E .

L I S E T T E .

IL faut , malgré vous , que vous aiez ici le bal cette nuit , Madame ; il y a là bas vingt laquais , qui viennent sçavoir à quelle heure i commencera. Si vous n'en donnez point , il ne sera pas sûr de rester à la maison , on enfoncera la porte , & on fera du désordre ; ce sont de rudes joüeurs que les masques.

Me S I M O N .

Mais cela est étrange , je ne serai pas la maîtresse chez moi ?

L A P R E S I D E N T E .

Non , & je vois bien que nous aurons les violons malgré nous : nous avons bien de la peine à choisir nôtre occupation de cette nuit , le goût du Public nous détermine , je n'en suis pas fâchée.

Me S I M O N .

Ni moi non plus : mais déguisons-nous , si nous voulons nous bien divertir.

L E C H E V A L I E R .

Vous avez raison , on est plus libre.

L E M A J O R .

Oui , le masque donne une certaine hardiesse ; façon d'insolence qui ne me déplaît pas , & qui est assez dans mon caractère.

BOITEUX.

335

Me SIMON.

Comment nous mettrons-nous ?

LA PRÉSIDENTE.

Moi je me mettrai comme j'étois l'autre jour , avec un rideau. On n'a pas renvoyé chez moi ces rideaux de mon lit , dis , Lisette ?

LISETTE.

Non , Madame , je les ai fait plier , ils sont dans ma chambre.

LA PRÉSIDENTE.

Nous nous en servirons , Monsieur le Major.

LE MAJOR.

Volontiers , c'est la mascarade la plus commode.

LE CHEVALIER.

Je vous baise les mains , je suis pour la robe de chambre.

Me SIMON.

Prenez celle de feu Monsieur Simon , Monsieur le Chevalier , j'en ai une qu'il n'avoit encore jamais mise , servez-vous-en , je vous en prie , je vous la donne.

LE CHEVALIER.

Vos prières sont des loix pour moi , Madame.

LISETTE.

Quelle complaisance !

Me SIMON.

Et moi je me servirai d'un manteau , ou de mon habit de chasse je me mettrai en Diane.

VIVAREZ.

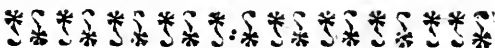
Avec le croissant du défunt ?

Mr SIMON.

Quoi , que dis-tu , Vivarez ?

VIVAREZ.

Rien , Madame , je songe à un déguisement pour moi.



SCENE V.

LA PRESIDENTE , Me SIMON ,
LE CHEVALIER , LE MAJOR ,
LISETTE , VIVAREZ , UN
LAQUAIS , THERESE , SAN-
CHETTE.

UN LAQUAIS.

Voilà Madame Therese , & la petite San-
chette.

THERESE.

Comme c'est aujourd'hui jour de bal chez
vous , Madame , nous avons crû pouvoir y ve-
nir toutes déguisées.

Me SIMON.

Vous avez fort bien fait , & nous nous dispo-
sons à en faire autant : allez préparer nos har-
des , Lisette.

LA PRESIDENTE.

Et qu'on cherche Marton , pour nous ha-
biller. Ne t'en fâches point , mais elle est plus
adroite que toi , ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Je ne me chagrine point de la préférence.

Me SIMON.

En attendant que tout soit prêt , il faudroit que
Madame Therese & Monsieur le Major nous
fissent le plaisir de chanter ensemble une petite
Scene très-courte que j'ai ici toute notée , dont
je veux que Monsieur le Chevalier me dise son
sentiment. Voilà votre partie à vous , Monsieur
le Major , & voici la vôtre , Madame Therese.

LE

LE MAJOR.

Me faire chanter à livre ouvert , moi ? vous m'embarassiez fort , Madame , je suis un mauvais Musicien , & vous entendrez une étrange Musique.

LA PRESIDENTE.

La beauté de voix de Madame Therese nous dédomagera du peu d'agrément de la vôtre.

LE MAJOR.

C'est elle qui commence , elle me donnera le ton : allons , Madame Therese.

THERESE chante.

*Vous vaniez par-tout mes apas ,
Vous cherchez en tous lieux à m'être nécessaire ,
En tous lieux vous suivez mes pas ;
Quel est vôtre dessein , dites-moi ?*

LE MAJOR.

De vous plaire.

*Et dans un certain repas ,
L'Amour ne se peut taire ,
L'autre jour me dit tout bas ,
Que je ne vous déplait pas.*

THERESE.

*L'Amour n'est pas toujours sincere ,
C'est un enfant qui badine & séduit ,*

LE MAJOR.

*L'Amour est vrai , Venus sa mere ,
Qui dans vos yeux me parle & me sourit ,
Et qui pour moi vous rend moins fiere ,
M'a confirmé ce que l'Amour m'a dit.*

THERESE.

*Pour un Amant qui persévère
Un tendre cœur peut-il ne se pas enflâmer ?
Mais en m'aimant que prétendez-vous faire ?*

LE MAJOR.

Ce que je prétens ? vous aimer.
Tome VI.

LE DIABLE

T H E R E S E.

*M'aimer : ce n'est pas-là l'affaire
Et vous le prenez sur un ton
Dont je ne m'accoutume guères ,
Je crains trop le qu'en dira-t-on !
Il , aut qu'un bon hymen. . .*

L E M A J O R.

Ey donc,

*Quoi s'aimer pardevant Notaire ?
Oh la ridicule manière !*

T H E R E S E. .

Vous ne voulez donc pas le signer ?

L E M A J O R.

Qui moi ? non.

*Pour s'assurer un heritage ,
Signer chez un Notaire , bon :
Mais à vous parler sans façon ,
Quand il s'agit du mariage ,
Signer chez un Notaire , non.*

M e S I M O N.

Hé bien qu'en pensez-vous , Monsieur le Chevalier ? dites.

L E C H E V A L I E R.

Jedis, Madame, que voilà une Scène qui est tout-à fait dans le goût du Major. On a fort bien attrapé son caractère dans ce Dialogue.

M e S I M O N.

Ah ! Chevalier , je crains bien que ce ne soit le vôtre.

L E C H E V A L I E R.

Le mien , Madame !

M e S I M O N.

Et je n'ai fait chanter ces paroles , que pour vous mettre sur ce chapitre , pour avoir occasion de vous faire expliquer , Monsieur le Chevalier.

L E C H E V A L I E R.

Quelle explication faut-il , Madame ? je vous adore.

Me SIMON.

Donnez-moi donc la main, Chevalier, promettez-moi devant nos amis qu'aussi-tôt que le certificat que j'attens sera arrivé. . . .

LE CHEVALIER.

Je serai vôtre époux, Madame, c'est un titre qui fera toute ma félicité, toute ma gloire.

LA PRESIDENTE.

Il n'y a rien à dire à cela; voilà qui est dans les formes.

VIVAREZ.

Vous voilà remariée, Madame, il n'y manque plus que la cérémonie.

SCENE VI.

Me SIMON, LA PRESIDENTE,
LE CHEVALIER, LE MAJOR,
LISETTE, Me THERESE,
VIVAREZ, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

VOs hardes sont prêtes, Mesdames, & Mademoiselle Marton vous attend pour vous habiller.

Me SIMON.

Allons, dépêchons-nous, Madame Therese, qui est toute habillée, voudra bien aussi nous aider.

THERESE.

Volontiers, Mesdames.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE. LISETTE , SANCHETTE.

LISETTE.



Contez , écoutez , Mademoiselle Sanchette.

SANCHETTE.

Que me voulez-vous ? laissez-moi retourner auprès de Madame , je veux aussi lui aider à s'habiller ; je l'aime bien au moins, c'est une bonne Daine.

LISETTE.

Elle vous aime bien aussi , Sanchette ; & qui ne vous aimeroit pas , vous êtes si jolie , si aimable ?

SANCHETTE.

Oh ! j- ne la suis pas encore tant que je la deviendrai , vous verrez dans trois ou quatre ans , Mademoiselle Lisette ; je veux rendre tout le monde amoureux , & nous avons un bon ami , ma bonne maman & moi , qui me donnera de bons secrets pour cela.

LISETTE.

Des secrets pour vous faire aimer ! c'est donc un habile homme ? Et qui est-il , s'il vous plaît , ce bon ami là ?

SANCHETTE.

Ce n'est point un homme , Mademoiselle Lisette , c'est le Diable.

BOITEUX.

LISSETTE.

Comment donc, le Diable est votre bon ami !

Ah ! la vilaine petite sorcière !

SANCHETTE.

Ah ! que vous êtes sotte, Mademoiselle Lisette ! ce Diable-là n'est pas comme vous croiez, c'est le plus agréable genie de tout l'enfer, le plus poli, le plus obligeant, le plus honnête, il faut que je vous en donne la connoissance.

LISSETTE.

La connoissance du Diable à moi ! je vous remercie.

SANCHETTE.

Allez, allez, quand vous l'aurez connu, & qu'il sera de vos amis, vous me remercirez bien davantage.

LISSETTE.

Voilà une petite fille qui extravague.

SANCHETTE.

Il est ici mon bon ami, il nous y a donné rendez-vous.

LISSETTE.

Le Diable ici ! mais que vois-je ! le mari de Madame. Monsieur Simon en robe ; la petite fille avoit raison, c'est bien le Diable.

SCENE II.

LE DIABLE, Mr SIMON,
SANCHETTE, LISSETTE.

LE DIABLE.

HE bien que direz-vous de tout ce que vous avez déjà vu, Monsieur Simon :

Mr SIMON.

Je dis que je n'en veux pas voir davantage,

Monsieur le Diable , & que pour compte , le cours de toutes ces parties de plaisir , il est temps que je me fasse connoître , & que je remette un peu l'ordre dans la maison. Je suis ruiné pour peu que cela continue.

LE DIABLE.

Ne vous pressez point , je vous prie , attendons que le Bal soit commencé. J'ai mes raisons pour cela.

L I S E T T E.

Soiez le bien venu , Monsieur. Que l'on va être aise de vous revoir ! Madame commençoit à ne vous plus attendre.

Mr S I M O N.

Ma femme me croit donc mort , à ce qu'il me paroît , Lisette :

L I S E T T E.

Vous voyez bien que oui , Monsieur , elle est de l'autre côté qui en prend le deuil.

Mr S I M O N.

Non , non je ne le suis pas , je me porte bien & je lui ferai bien voir à elle & à son Chevalier.

L I S E T T E.

Oh ! pour le Chevalier , Monsieur , ce n'est pas sa faute. Madame l'avoit déjà retenu quelque tems avant votre voiage , pour devenir son mari , s'il venoit faute de vous.

Mr S I M O N.

Ma femme l'avoit retenu pour être son mari ?

L I S E T T E.

Oùi , Monsieur : mais je ne crois pas qu'elle lui eût encore donné des arrhes.

LE DIABLE.

Oh ! pour cela non , je vous en répons , Monsieur Simon.

Mr S I M O N.

C'est une étrange caution que la vôtre , Monsieur le Diable.

LE DIABLE.

Vous pouvez m'en croire. Ne parle point encore à ta maîtresse du retour de Monsieur Simon, entens-tu, Lisette?

L I S E T T E.

Vous me le détendez, je n'ai garde de le faire.

S A N C H E T T E.

C'est une fort bonne personne que Mademoiselle Lisette, Monsieur le Diable, & je lui ai bien promis que vous seriez de ses amis.

LE DIABLE.

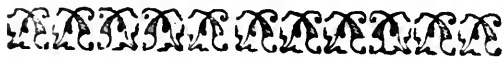
Il y a déjà du tems que j'en suis, & que je lui rends service sans qu'elle le sçache. Je suis le patron de toutes les jolies soubrettes, c'est moi qui les fournis d'expediens & de discretion.

L I S E T T E.

J'entens nos Dames, les voilà qui reviennent, elles sont habillées. Entrez pour quelque tems dans ce cabinet, si vous ne voulez pas encore qu'on vous voie.

LE DIABLE.

Nous ne sommes visibles que pour qui bon nous semble.



SCENE III.

T H E R E S E , LA PRESIDENTE ,
LE MAJOR , Me S I M O N ,
LE CHEVALIER , L I S E T T E ,
S A N C H E T T E .

Me S I M O N .

J E n'ai pris qu'un manteau, je suis moins gênée.

T H E R E S E .

Vous êtes à merveilles, Madame.

Les masques ne se pressent pas de venir , que ferons-nous en attendant l'heure ?

T H E R E S E

Si vous voulez pour vous amuser que je vous dise la bonne aventure.

L E M A J O R.

Je ne vous crois pas une fort habile devinereffe.

L E C H E V A L I E R.

Elle pourroit faire le bonheur de quelqu'un. Pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle le sçache prédire ?

T H E R E S E.

Je ne suis pas si peu pénétrante que je le paroïs , & vous en jugerez par les événemens.

*Jesçai le sort de bien des gens ,
Ma science n'est point bornée ,
Et je lis dans la destinée
Mille divers événemens .*

*Peu de maris seront contents
Pendant tout le cours de l'année ,
Plus d'une amante surannée
Paiera pour avoir des galans .*

*Abbez blondins ; fades Amans
Seront mal avec la Finance ,
Pour paier leur folle dépense ,
Belles en proie aux Partisans .*

M e S I M O N.

Mais vraiment voilà un enthousiasme de prédictions , qui vaut un Almanach tout entier , & j'ai beaucoup de foi pour tout ce qu'elle me dira. Tenez voilà ma main , belle Bohémienne , voulez-vous que je mette la croix dedans ?

T H E R E S E.

Non , Madame , je ne suis pas intéressée . . .

Ah ! Ciel que de signes de veuvage !

Me S I M O N.

De veuvage , Chevalier ?

L I S E T T E.

Il n'y a pas lieu d'en douter à présent.

T H E R E S E.

Mais il ne sera pas long ce veuvage-là.

Me S I M O N.

Oh ! pour cela non , je vous en répons , j'y mettrai bon ordre.

L I S E T T E.

L'habile Bohémienne ! A quoi connoissez-vous cela , Madame Therese ?

T H E R E S E.

A cette ligne coupée que vous voyez , qui va se rejoindre avec cet autre rameau. La coupure marque le veuvage , & le rameau le second mari.

Me S I M O N.

Ah ! Chevalier , vous serez le rameau , & moi je suis la ligne coupée.

L E C H E V A L I E R.

Qu'est-ce que c'est que cette grande ligne-là , Madame Therese ?

T H E R E S E.

Cette ligne fourchue ? c'est celle qui marque les suites du veuvage , Monsieur le Chevalier.

L E M A J O R.

On lit ta bonne aventure dans la main d'autrui , Chevalier.

L I S E T T E.

Et cette autre-là qui forme comme un chemin , dénote-t-elle , Madame Therese ?

T H E R E S E.

C'est la ligne de Mercure , qui marque les bonnes ou mauvaises nouvelles. Mais vraiment vous me faites remarquer qu'aujourd'hui , oui aujourd'hui , justement. , .

Me SIMON.

Hé ! bien ?

T H E R E S E.

A huit heures trente-deux minutes & quatre secondes, vous recevrez une grande nouvelle du côté de la Touraine.

Me SIMON.

Du côté de la Touraine une grande nouvelle ! c'est le certificat, Lisette.

L I S E T T E.

Oui, Madame, c'est le certificat, vous l'aurez ce soir, & j'en suis aussi sûre que s'il étoit déjà dans votre cabinet. Cette Bohémienne-là en sçait long, Mesdames.

LA PRESIDENTE.

Elle ne me lira point dans la main.

T H E R E S E.

Qu'en ai je à faire ? je sçai lire par tout, je lis dans vos yeux, sur votre visage, dans votre déguisement même.

LA PRESIDENTE.

Dans mon déguisement ?

T H E R E S E.

Oui, vous avez-là des rideaux de lit qui ne sont pas discrets ; ils vous feront aujourd'hui quelques affaires.

LA PRESIDENTE.

Oh ! je ne crains point l'indiscrétion de mes rideaux, Madame Thérèse, ils n'ont rien à dire.

T H E R E S E.

Nous en sçaurons bientôt des nouvelles. Les masques commencent à venir, & voila le reste de votre meuble qui entre, Madame.

LA PRESIDENTE.

Que veut dire ceci ? Monsieur le Président est à Versailles pour affaires.

T H E R E S E.

Tel qu'on croit en Cour pour affaires, est souvent en Ville pour ses plaisirs.



SCENE IV.

L I S E T T E , S A N C H E T T E ,
T H E R E S E , L E P R E S I D E N T ,
L A P R E S I D E N T E , L E M A J O R ,
L E C H E V A L I E R , M e S I M O N ,
M r S I M O N , L E M A J O R .

L E P R E S I D E N T .

O H, oh! voila , je crois , la moitié de mon lit ?
seroit-ce ma femme ? On a dit à mon valet
de chambre qu'elle étoit malade.

M e S I M O N .

Qu'est-ce que cet incident , ma bonne ?

L A P R E S I D E N T E .

C'est mon mari , je n'en sçauois douter.

L E C H E V A L I E R .

Voici une aventure de bal.

L E P R E S I D E N T .

C'est elle assurément. Mais que , je vous connois,
vous êtes au bal de bonne heure ?

L A P R E S I D E N T E .

C'est que je ne viens pas de loin , je n'arrive pas
de Versailles moi , Monsieur.

L E P R E S I D E N T .

Non , vous avez vos cotteries à Paris , je vois
bien cela. Comment , Madame , partager mon lit
avec vos galans ?

L A P R E S I D E N T E .

Je vous trouve admirable , Monsieur , faire part
du mien à vos maîtresses.

L E P R E S I D E N T .

Cela n'en demeurera pas là , Madame.

Oh ! par la ventrebieu doucement , Monsieur ,
point d'incartades

LE PRÉSIDENT.

Monsieur , Monsieur ..

LA MAJOR.

Ah ! c'est mon mari , Monsieur le Président , si
vous faites de l'éclat , je suis perdue.

LA PRÉSIDENTE.

Mais je sçaurai qui est ma rivale.

LE PRÉSIDENT.

Comment donc , Madame ? hola , Madame.

LA PRÉSIDENTE.

La petite personne est fort jolie ; allez , Monsieur le
Président , je vous le pardonne.

LE MAJOR.

Comment ! paffambleu c'est ma femme à moi , je
tombe des nuës.

Me S I M O N.

Quoi c'est là cette jeune innocente , qui n'ose
regarder un homme sans rougir ?

LE MAJOR.

Ah ! petite coquette.

LA MAJOR.

Je vous le conseille , vraiment , Monsieur , de me
quereller. Vous me laissez toute seule au logis , vous
n'y demeurez point , je vous aime , je vous cher-
che où vous êtes.

LE MAJOR.

Qu'est-ce à dire où je suis ? Ah ! je vous appren-
drai... & vous , mon petit Monsieur...

LE PRÉSIDENT.

Prenez garde , Monsieur le rodомont.

LE CHEVALIER.

Point de bruit , Messieurs.

L I S E T T E.

Voilà des rideaux de lit qui vont se déchirer chez
vous , Madame.



SCENE DERNIERE.

Les mêmes Auteurs , M^e SIMON &
LE DIABLE.

LE DIABLE.

N On , non , ne craignez rien. Je suis ici pour empêcher le desordre.

M^e SIMON.

Qu'est-ce que ce masque-là qui vient au bal avec des béquilles ?

L I S E T T E.

Ce n'est point un masque , ils disent que c'est le Diable Boiteux , Madame.

Tous ensemble.

Le Diable Boiteux !

LE DIABLE.

Oui, Mesdames , fort à votre service , & je vous amene une façon de Commissaire qui rendra justice à tout le monde.

M^r SIMON.

Il faut commencer par me la rendre à moi-même. Voila une Robe de chambre qui m'appartient, Monsieur le Chevalier.

M^e SIMON

C'est Monsieur Simon , quel contre-tems ?

L I S E T T E.

Il faut qu'il soit huit heures trente-deux minutes & quatre secondes , Madame. Voila le certificat qui arrive de Touraine.

T H E R E S E.

Mes prédictions ne sont-elles pas justes ? Vos rideaux sont des indiscrets , Madame la Présidente.

Que je suis malheureuse !

LE DIABLE.

Oh ! ne vous plaignez point , Madame , je vous ramene Monsieur Simon plus raisonnable , & moins avare qu'il ne l'étoit. Il ne dérangera point vos plaisirs , & vous serez contente. Sans rancune , Messieurs les Troqueurs , vous n'avez rien à vous reprocher ; vivez bien ensemble : & vous , Monsieur le Chevalier , soiez toujours des amis de la maison , mais à moins de frais , & associez tous à vos plaisirs & à vos fortunes ma bonne amie Madame Therese & la petite Sanchette.

Mr SIMON.

Vous me le conseillez , je le veux bien , Monsieur le Diable : mais que Monsieur le Chevalier ne s'avise pas d'épouser ma femme de mon vivant.

LE DIABLE.

Non , soiez tranquille là-dessus , je vous avertirai si cela arrive. C'à tandis qu'on dansera dans l'autre sale , que l'on apporte ici la collation. Donnez-nous quelque petit plat de votre métier , Madame Therese , & que Monsieur le Major vous seconde & mette en train la compagnie.



DIVERTISSEMENT.

THERESE.

LE Printems fournit des bouquets ,
Des Jonquilles , des Violettes ,
Et l'Esté pare nos fillettes
De Lys , de Roses , & d'Ouillettes.

BOITEUX.

351

L'hiver ramene les plumets ,
 Les ris , les jeux , les amourettes ,
 Et c'est la saison des coquettes
 Que se passent plus aisément
 De ces belles fleurs que d'Amant.

LE MAJOR.

L'hiver est le tems des plaisirs ,
 Et c'est pour les tendres desirs
 La raison la plus favorable.

Aux doux soupirs
 Des jeunes Zephirs.

L'air de ma chambre est préférable.

Là , bien assis.

Près de Cloris ,

Le dos au feu , le ventre à table ,

Je bois , je ris ,

Et je bannis.

Soins & soucis

Par les conseils de ce bon Diable ,

De plaisirs & d'amour seulement occupé ,

Je ne trouve point de Bergere.

Qui ne préfère

A la foxgere

Mon canapé.

THERESE.

De quoi nous sert la fortune

Si ce n'est pour le plaisir ?

Des plus beaux jours l'éclat nous importune ,

Quand nous n'en savons pas jouir.

De quoi , &c.

LE MAJOR.

Pendant le cours du bel âge ,

Aimons , buvons nuit & jour ,

On trouve assez les momens d'être sage ,

Mais il n'est qu'un sens pour l'amour.

Pendants , &c.

*Le Diable Boiteux nous guide ,
 Pouvons-nous nous égarer ?
 A nos plaisirs que sans cesse il préside.
 Le Diable , &c.*

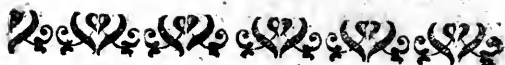
*La grande affaire est de vivre
 Ici-bas toujours heureux ,
 Apprenez tous que pour l'être il faut suivre
 Les avis du Diable Boiteux.
 La grande , &c.*

*Suivons donc la douce vie
 Que menent d'honnêtes gens ,
 Et sans souci , sans chagrin , sans envie.
 Nous passerons tous nos momens.
 Suivons , &c.*

*Nôtre Diable vous invite
 A venir souvent ici ,
 Nous ferons encor mieux par la suite ,
 Messieurs , bon soir & grand merci.
 Nôtre Diable , &c.*

DIVERTISSEMENT
DE
SCEAUX,
COMEDIE-BALLET.

Représentée pour la première fois le 13.
Septembre, 1705.



A C T E U R S.

Messieurs.

Mesdemoiselles

POISSON Pere. GODEFROY.

SALLE'. SALLE'.

DU BOCAGE. MIMI DANCOURT.

FOMPRE'.

POISSON Fils.

La Musique est du sieur GILLIERS.

La Scene est à Sceaux.



DIVERTISSEMENT DE SCEAUX, COMEDIE-BALLET.

*Le Théâtre représente un des beaux endroits
des Jardins de Sceaux.*

Après l'ouverture , Mademoiselle SALLE
conduisant une Troupe d'Acteurs & d'Actrices ,
en habit de Théâtre à la Françoisé , chante les
paroles suivantes.



N e portons pas
Plus loin nos pas ,
Arrêtons-nous dans ces
belles retraites :

*Les arbres des routes secrètes ,
Sans art avec ordre plantez :
Le cristal des eaux , la fraîcheur des herbes ,
Font assez voir que ces bois enchantez
Conduisent aux Palais superbes
De quelques Divinités.*

*Mr SALLE' vêtu en Druide.
Dans ce séjour chers des Dieux ,
Troupe aimable , qui vous attire ?
N'est-ce qu'un desir curieux
D'y voir les beautés qu'on admire ?*

356 DIVERTISSEMENT

Mlle SALLE.

*Sage Drüide, apprenez-nous
Quels sont les beaux lieux où nous sommes ;
Quelle divinité par vous
Reçoit ici l'encens & l'hommage des hommes.*

LE DRUIDE.

*Benissez le sort heureux
Qui dans ce Palais vous amène ;
Hâtez-vous d'offrir vos vœux
A notre AUGUSTE SOUVERAINE.*

E N T R E' E.

LE DRUIDE continuë.

*C'est la vertu qui tient ici sa Cour :
Mais ce n'est point cette Vertu sauvage
Qui fuit l'innocent badinage
Des Jeux, des Ris & de l'Amour.
C'est la Vertu dans son bel-âge
Qui dans cet aimable séjour
Des doux plaisirs permet l'usage,
Et qui sait les prendre à son tour.*

E N T R E' E.

LE DRUIDE continuë.

*Elle aime à sa suite
Que le vrai mérite
Brille chaque jour.
Minerve se plaint qu'on la quitte
Pour lui venir faire la cour ;
Et de Venus la Troupe favorite,
Des Graces l'élite
Y retient la jeunesse & l'Amour.*

Mr POISSON en Crispin.

*Parbleu je suis ravi que cela soit comme vous
le dites, &.... Nous sommes aussi nous autres l'é-
lite d'une Troupe favorite, non pas de Venus,
mais de Comus, & si peu que rien d'Appollon..
Comédiens pour vous rendre service, Monsieur*

le Druide , & puisque le hazard... nous conduit heureusement dans une Cour aussi charmante que celle-ci , auprès d'une Souveraine si agréablement vertueuse , nous vous prions de lui faire agréer que... nous aions , s'il vous plaît... l'honneur de lui donner... un petit plat de notre métier. Je ne sçai pas parler en musique comme vous... moi : mais cela n'empêche pas que je ne réjouisse quelquefois en parlant autrement , par exemple... je suis le Comique... & nous sommes tous camarades , enfin c'est ce qui fait que comme nous n'avons point de maître , nous ne sommes pas toujours bien d'accord... Mais ce qu'il y a de constant ; c'est que l'on s'accorde pour contribuer aux plaisirs de l'AUGUSTE SOUVERAINE chez qui nous sommes , & dans l'objet que nous avons d'y réussir , nous sommes tous d'une docilité , d'une tranquillité d'esprit... enfin , expliquez-lui cela , s'il vous plaît , Monsieur le Druide , & n'oubliez pas de parler sur tout du zèle , & du respectueux attachement que nous avons tous , & de bien marquer .. là... combien nous nous estimons heureux de trouver la moindre petite occasion de tâcher de nous rendre dignes de l'honneur de sa bienveillance & de sa protection. Allons, Messieurs , Mesdemoiselles , achevez , s'il vous plaît , votre façon de Prologue , & nous commencerons notre Comédie.

Mlle SALLE'.

*Que les Grecs soient glorieux
D'avoir chez eux le Parnasse
Cet aimable côteau parmi nous tient sa place,
Et nous eleve au-dessus d'eux.
Ici la moindre Fontaine
Vaut toute l'eau d'Hipocréne.*

LE DRUIDE

Depuis le jour qu'Apollon

358 DIVER TISSEMENT

*Quitta le sacré Vallon ,
Sur ces côteaux il réside ;
Et la Muse qui dans ces lieux
Seule au lieu des neuf Sœurs préside ,
N'est point une Pieride ,
Elle est du sang de nos Dieux.*

E N T R E' E.

Mlle S A L L E' .
*Aux bords de la Seine
Une Souveraine
Gagne tous les cœurs ;
Ses charmes vainqueurs
Triomphent sans peine.
En portant son aimable chaîne
On ressent mille douceurs
De Paphos , la Reine
A son Char entraîne
Moins d' Adorateurs.*

E N . T R E' E.

Mlle S A L L E' continuë.
*L' Isle de Cythere
A Venus si chere
Cede à ces beaux Lieux ;
Tout charme les yeux ,
Tout est fait pour plaire.
La Déesse qu'on y révère
Est l'objet qui plaît le mieux.
Hé ! se peut-il faire
Qu'on ne les préfère.
Au séjour des Dieux ?*

Ce Divertissement finit par l'Entrée précédente , que l'on répète , après laquelle on représente une Comedie ; ensuite de quoi Monsieur & Mademoiselle S A L L E' chantent les paroles suivantes , qui précèdent un Bal.

DE SCEAUX.

359

Mr SALLÉ.

*Si cette Cour charmante
Est contente*

*Des soins que nous avons pris ;
Le succès passe nôtre attente ,
Est-il un plus digne prix ?*

*Que la Troupe diligente
Des plaisirs , des Jeux & des Ris
Viennent dans ces lieux chers
Finir cette Fête galante.*

*Si cette Cour charmante
Est contente , &c.*

E N T R E' E.

Mlle SALLÉ.

*De ce séjour aimable
Je crains de m'éloigner ,
On ne voit point ailleurs regner
Des Plaisirs la Troupe agréable.
Ici les jours*

*Sembleroient trop courts ,
Si quand l'œil du monde
Dans le sein de l'Onde
Va finir son cours ,
Sa Sœur qui le chasse ,
Et qui prend sa place ,
N'offroit à d'innocens desirs
Les plus doux loisirs ,
Et souvent l'Aurore
Nous surprend encore
Parmi les Plaisirs.*

*De ce séjour aimable
Je crains de m'éloigner , &c.*

E N T R E' E.

Bransle pour danser en rond , après lequel le
Bal commence.

*Qui s'ennuie
 Dans la vie
 N'a ni bon sens ni raison &
 Suivre en tout sa fantaisie,
 Vivre sans soins, sans envie,
 O l'heureuse opinion!
 Qui s'ennuie, &c.*

*C'est-là la Philosophie
 Qui jadis fut si chérie
 Des disciples de Zénon.
 Qui s'ennuie, &c.*

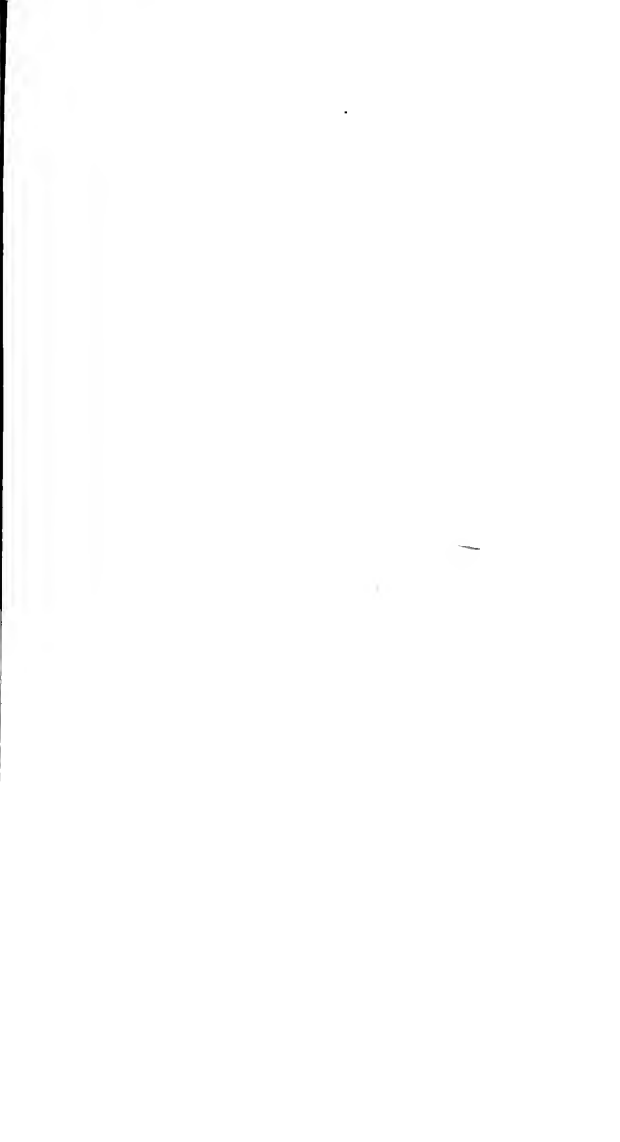
*Elle est depuis moins suivie,
 Cela dépend du genre,
 Heureux quiconque l'a bon!
 Qui s'ennuie, &c.*

*Dès qu'elle nous est ravie,
 Du retour je me défie:
 Qui deux fois vit l'Achéron?
 Qui s'ennuie, &c.*

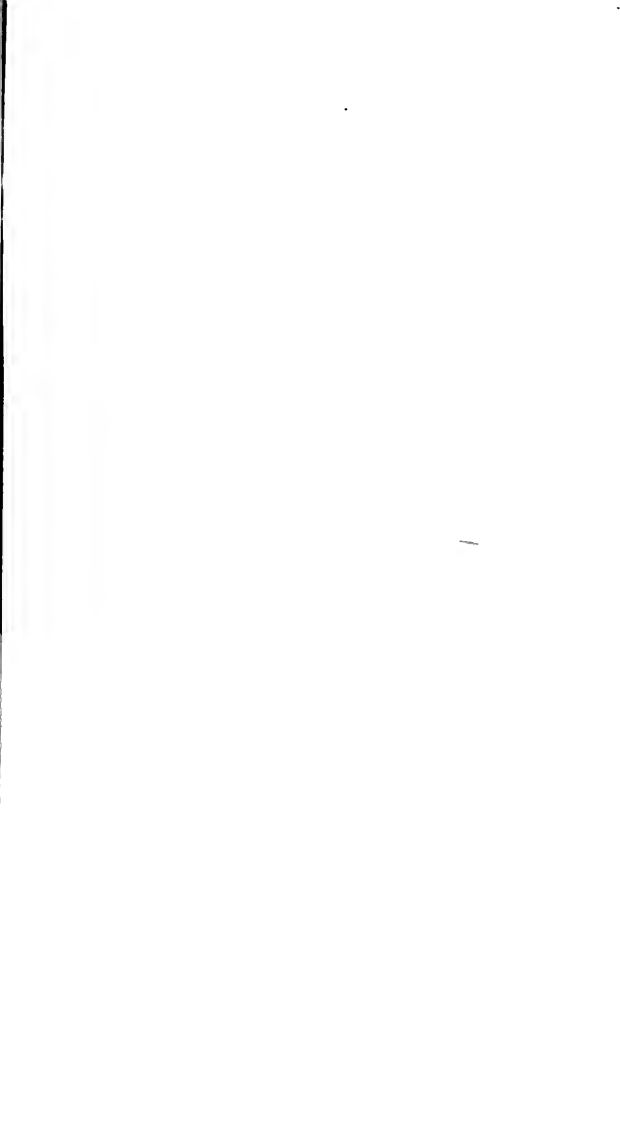
*Quoi-que la Mythologie
 Du Fils d'Alcmène publie,
 Des sombres bords revient-on
 Qui s'ennuie, &c.*

*Comme la Rose fleurie
 En peu de temps est flétrie,
 Ainsi nos beaux jours s'en vont.
 Qui s'ennuie, &c.*

*Puis qu'elle est si-tôt finie,
 Aux plaisirs tout nous convie,
 Sans crainte prenons-en donc.
 Qui s'ennuie
 Dans la vie
 N'a ni bon sens ni raison.
 Fin du sixième Tome.*









PQ
1794
D3
1729
t.6

Dancourt, Florent Carton
Les oeuvres de Monsieur
d'Ancourt

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

